

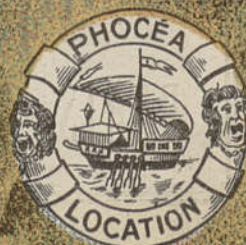
LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

N° 116

22 JANVIER 1921

PRIX
3 FRANCS

LES
HAYAKAWA



Dès maintenant passez vos Commandes
à la
MAISON DU CINÉMA

pour

TOUT

CE QUI CONCERNE

L'INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE

APPAREILS PROJECTEURS

de
GRANDE et PETITE EXPLOITATION
PATHÉ - GAUMONT - GUILBERT, etc.

APPAREILS de PRISE de VUES

et
MATÉRIEL DE LABORATOIRE
A. DEBRIE

POSTES D'ENSEIGNEMENT
ET DE SALON

MATERIEL ELECTRIQUE

TABLEAUX - RHÉOSTATS
LAMPES A ARC
TRANSFORMATEURS DE COURANT
CHARBONS
BATTERIES D'ACCUMULATEURS

Lumière OXY-ACETYLENIQUE

ACCESSOIRES DIVERS
LENTILLES
ÉCRANS. - PASTILLES. - EXTINGTEURS

BOULEVARD SAINT-MARTIN

PARIS. — 50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry. — PARIS

NUMÉRO 116

Le Numéro : TROIS FRANCS

QUATRIÈME ANNÉE

La Cinématographie Française

REVUE HEBDOMADAIRE

Rédacteur en Chef :
PIERRE SIMONOT

Directeur :
EDOUARD LOUCHET

Administrateur :
JEAN WEIDNER

ABONNEMENTS

FRANCE : Un An 50 fr.
ETRANGER : Un An 60 fr.
Le Numéro 3 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
BOULEVARD SAINT-MARTIN
(48, rue de Bondy)
Téléphone : NORD 40-39
Adresse Télégraphique : NALCIFRAN-PARIS

Pour la publicité
s'adresser aux bureaux du journal

SOMMAIRE

Les Auteurs, eux aussi, protestent P. SIMONOT.
Le Cinéma proteste et revendique. Paul DE LA BORIE.
Dans tous les pays :
1. En Angleterre S.-G. NICOLL.
2. En Amérique ***
3. En Belgique ***
4. En Allemagne A. GEHRI.
Au Film du Charme A. MARTEL.
Notre Enquête Paul DE LA BORIE.
Les grands Films. Paul DE LA BORIE.
Chronique du Film Français. Paul DE LA BORIE.
Les Scénarios Français Jacques COR.

Les Beaux Films :
1. Les Canards sauvages. PHOCÉA-LOCATION.
2. Lorenzaccio. PHOCÉA-LOCATION.
3. Madge et son Bandit. A. G. C.
4. Fascination. CINE-LOCATION-ECLIPSE.
5. Indiana. SELECT PICTURES.
6. Le Roi de l'Argent. GAUMONT.
7. Les Mutinés de "L'Elsinore". HARRY.
8. Le Requin. FOX FILM.
9. L'Ordonnance. PATHÉ.
La Production Hebdomadaire POPANNE.
Propos Cinématographiques. PATATI ET PATATA.
Cette Semaine nous verrons : Présentations des
24, 25, 26, et 29 janvier 1921.

Les Auteurs eux aussi protestent

Les graves intérêts matériels mis en jeu par l'exagération des taxes, les fantaisies baroques de Dame Censure et les abus de pouvoir des potentats de tous degrés dont notre administration est infestée ont, pour un moment, absorbé l'attention au point de nous faire négliger toutes les autres questions à l'ordre du jour.

Parmi ces questions, il en est une qui s'impose à notre sollicitude avec une force d'autant plus grande qu'elle est la base même de l'art cinématographique. Je veux parler des scénaristes et met-

teurs en scène dont les droits sont journellement méconnus et la dignité méprisée à toute occasion par ceux-là même qui devraient être les premiers à consacrer le prestige de ceux qui font leur fortune.

La presse corporative s'est faite l'écho des récentes protestations élevées par plusieurs scénaristes contre les mutilations que des mains profanes au service de cerveaux obtus ont fait subir à leurs œuvres. Ces platoniques sursauts d'indignation ne sont, du reste, qu'une pâle

lueur dans la sombre nuit où se tripatouillent sans scrupules, et surtout sans art, les idées des auteurs et les trouvailles des metteurs en scène ou adaptateurs.

C'est un usage passé à l'état de loi fondamentale qu'un film soit revu, corrigé, expurgé et... assassiné par toute une hiérarchie d'aristocrates qui taillent, tranchent et rognent avec frénésie sans autre autorité que celle qu'ils s'attribuent et que leur culot magnifique a réussi à imposer aux chefs d'industrie.

Lorsque ces augures, que rien ne désigne pour une telle fonction, ont déclaré : « Ce passage n'est pas « public » ; cette scène fait longueur ; ce titre n'est pas clair... » il faut couper, couper sans appel, sans rémission et l'idée de consulter sur ce point l'auteur ou le metteur en scène semblerait à ces maîtres « ès-castration » une atteinte sacrilège à leur omnipotence.

Et voilà peut-être la cause principale qui tient éloignés de l'écran les littérateurs les plus célèbres. C'est très certainement aussi la raison pour laquelle l'art muet est tenu en piètre estime par l'élite qui attend toujours en vain une *révélation* cinématographique.

Enfermés dans un cercle trop étroit et, en tous cas disproportionné avec ce puissant moyen de réalisation qu'est le film, l'auteur, tenu en bride, ne peut donner libre cours à sa verve, à son imagination. L'idéal qui hante ses rêves et dont il sent la réalisation à portée de sa main, il faut qu'il le comprime, le défigure et le ramène malgré lui dans la voie d'un sentimentalisme bête ou d'un romanesque outrancier.

Il faut, avant tout, plaire aux ex-bistrotts devenus directeurs artistiques et ne pas obliger ces marchands de soupe à faire un effort de compréhension dont ils seraient, du reste, incapables.

Qu'est-ce qu'un auteur pour un marchand ou un rond de cuir ? Moins que rien, et on le lui fait bien voir. Il n'y a pas plus de trois mois, un film français présenté sans aucun éclat, obtint devant le public un succès qui se continue et durera probablement de longues semaines.

L'auteur et metteur en scène qui est un très jeune homme, travailleur, consciencieux et... pas riche, n'a pas même eu la satisfaction de voir son nom, ni sur les affiches, ni sur les notices, ni sur le film. Des coupes sombres pratiquées sans discernement dans son œuvre en compromettent l'intérêt ; ses réclamations sont demeu-

rées lettre morte et le profit moral que ce garçon d'avenir était en droit d'escompter lui est ravi par la sottise prétentieuse de quelque bureaucrate bilieux.

Lorsqu'on demande aux éditeurs de films la raison de leur attitude méprisante vis-à-vis des intellectuels de la corporation, ils se retranchent derrière le droit de propriété. « Nous avons acheté et payé ce film, nous sommes seuls compétents pour juger des modifications qui le rendront sympathique à notre clientèle ; nous acceptons les risques du lancement de l'ouvrage, c'est bien le moins que nous ayons le dernier mot dans sa mise au point. »

En droit strict et en l'état actuel des rapports entre auteurs et industriels, l'argument peut se défendre. Mais le droit strict gagne souvent à être tempéré par le droit usuel et surtout par le sens commun.

Par quelle grâce divine, en effet, un simple employé, fut-il décoré du titre de « directeur artistique », est-il mieux qualifié que l'auteur d'un film pour décider de ce qui doit plaire au public. Au cas où des modifications seraient reconnues nécessaires, qui donc, mieux que l'auteur est susceptible de les opérer sans nuire à l'action ou à la portée morale de l'œuvre ?

À côté du droit il y a les convenances et le respect humain ; sentiments délicats qui sont l'honneur et aussi les fondements de notre civilisation. Or, le fait de toucher à l'œuvre d'un artiste consciencieux est d'une suprême inéligance et le cinéma se doit de bannir cette fâcheuse coutume de ses mœurs.

Certes, il n'entre pas dans la pensée des écrivains cinématographiques d'ériger en principe la phrase de Cyrano répondant à de Guiches :

« Impossible, Monsieur, mon sang se coagule,
« En pensant qu'on y peut changer une virgule. »

Aussi fêru qu'il soit de son œuvre, l'auteur d'un scénario n'ignore pas que pour exprimer sa pensée et la faire pénétrer dans l'âme du spectateur, il doit descendre du nuage où il se complait pour rêver et se mettre à la portée de la foule qu'il convie à l'applaudir. Les conseils d'un industriel rompu aux affaires peuvent être un précieux concours pour la mise au point définitive d'un scénario et même, lorsque le film est terminé, pour en signaler les longueurs inutiles. Mais ces retouches ne doivent être opé-

rées qu'avec l'assentiment de l'auteur et sous sa direction.

Au théâtre, grâce à l'appui que trouvent les écrivains dans la puissante société de la rue Hénner, jamais un directeur ne s'aviserait de porter une main sacrilège sur une œuvre quelconque. La moindre coupure, le plus insignifiant « becquet » ne sont décidés qu'en présence et avec le consentement de l'auteur. Dans les traités passés avec les directeurs, ceux-ci s'engagent à respecter le texte des ouvrages qu'ils représentent et l'agent de la société peut faire interdire par le commissaire de police toute représentation non conforme au manuscrit original.

S'il en va tout autrement au cinéma, cela tient à ce que c'est le créateur du film qui en sollicite le placement alors que l'œuvre est terminée. Il se trouve donc dans une situation d'infériorité manifeste vis-à-vis de l'acheteur. Celui-ci, une fois l'affaire conclue, se considère comme seul maître, non seulement, du négatif, mais encore de la pensée que l'auteur a exprimée ; et c'est là précisément où gît le malentendu.

Le directeur de théâtre qui a accepté la pièce d'un auteur dramatique suit avec le plus vif intérêt les répétitions. Directeur et auteur, également soucieux de la réussite, peuvent d'un commun accord *changer une virgule* et même une scène ; parfois on coupe tout un acte à la répétition générale ; mais l'auteur n'a jamais la désagréable surprise d'une mutilation opérée à son insu.

Pour la dignité même de l'art cinématographique et aussi, je pense, pour le plus grand développement de l'industrie du film, il y a urgence à adopter sans retard une nouvelle méthode dans les rapports des auteurs avec les éditeurs.

La société des auteurs de scénarios se doit à elle-même d'élaborer un statut acceptable par les deux parties qui sauvegarde les intérêts des industriels tout en consacrant les droits et l'autorité morale des écrivains.

La solution de ce conflit d'attributions a autant d'importance pour la prospérité du film français que la suppression des taxes et la réforme de la censure.

P. SIMONOT.



LE VÉRITABLE
POSTE OXYACÉTYLÉNIQUE

OXYDELTA

qui donne la lumière
la plus puissante
après l'arc électrique

PORTE LA MARQUE CI-DESSOUS



TOUS LES EXPLOITANTS soucieux
d'obtenir en toute sécurité un éclairage
parfait doivent exiger cette marque sur
les appareils et refuser les imitations.

PLUS DE 5.000 RÉFÉRENCES

dans le monde entier

DÉMONSTRATIONS PERMANENTES

CATALOGUE SUR DEMANDE

AGENCES

Lyon : FOUREL, 39, quai Gailleton.

Bordeaux : LAFON, 8, rue des Argentiers.

Toulouse : BOURBONNET, 62, Rue Matabiau.

D'autres Agences seront créées prochainement

ÉTABLISSEMENTS

J. DEMARIA

MATÉRIEL CINÉMATOGRAPHIQUE

35, Rue de Clichy

PARIS

Le Cinéma proteste et revendique

CONTRE LES TAXES ET POUR LE "STATUT DU CINÉMA"

C'est, au point de vue des intérêts et de l'avenir de la cinématographie française, un événement considérable, que le succès complet obtenu par l'importante manifestation qu'avait organisée le 15 janvier au Palais de la Mutualité la Chambre syndicale. Événement considérable, en effet, et non pas seulement parce que l'on peut espérer que les buts essentiels visés par cette démonstration publique seront atteints, mais aussi parce que cette démonstration même consacrait pour la première fois avec tout l'éclat nécessaire, l'union intime de toutes les branches de notre industrie.

Contre les taxes et pour le Statut du cinéma tous se sont levés : Editeurs, loueurs, auteurs, directeurs, et ainsi s'est affirmée une force avec laquelle — on en a eu aussitôt le sentiment — les pouvoirs publics seront bien obligés de compter.

Puisse cet élan de solidarité survivre aux causes qui l'ont motivé et rendu nécessaire! La preuve a été faite le samedi 15 janvier que les artisans de la cinématographie française ne sont pas incapables — comme on aurait pu le croire, hélas, trop souvent — de comprendre que le respect des droits et des intérêts mutuels, que l'union sincère et loyale sont les conditions absolues de la prospérité, de l'existence même d'une industrie... surtout lorsque cette industrie est, comme la nôtre, calomniée, menacée, attaquée de toutes parts. Et cela dit, rendons compte de la réunion.

L'assistance.

Dès 2 h. 1/2, la salle du premier étage du Palais de la Mutualité s'emplit d'une foule compacte et bourdonnante. On peut dire que tous les Directeurs de cinémas parisiens sont là. Mais pas seulement les Directeurs. Nous reconnaissons la plupart des personnalités qui se sont fait une situation dans les diverses branches de l'industrie cinématographique et même des artistes. Tout le monde, enfin, comprend qu'un danger qui vise une des branches de notre industrie — en l'espèce les Directeurs — atteindra infailliblement les autres. Et tout le monde veut prendre part à la manifestation collective des cinématographistes français.

Sur la scène ont pris place auprès de M. Demaria

président de la Chambre syndicale et de M. Léon Brezillon président du syndicat des Directeurs, M. Louis Aubert président du Syndicat des loueurs, M. Léon Gaumont, M. Fourel, M. Costil, M. de Morlhon président de l'Association des auteurs de films, M. Michel Coissac président du Syndicat professionnel de la presse cinématographique, M. Benoît-Lévy, M. Louis Forest, etc. Un député, M. Maurice Colrat — qui est aujourd'hui sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur — vient en personne s'excuser de ne pouvoir, en raison de la crise ministérielle, assister à la réunion; d'autres, comme MM. Louis Rollin, Levasseur, Aimond, Paul Boncour, Ignace, Busset, Liouville, se sont excusés par lettres. Mais sont présents un sénateur, M. Vieu, et trois députés : M. Charles Bertrand, président de l'Union nationale des combattants, M. Bokanowski et M. Ch. Lehoucq.

Discours de M. Demaria.

M. Demaria, qui préside avec son autorité accoutumée, ouvre la séance par une allocution d'un ton très ferme aussi bien à l'égard des pouvoirs publics qui briment et menacent de ruiner une industrie nationale, qu'à l'égard de certains artisans de la cinématographie auxquels il reproche de ne pas faciliter les bons rapports de notre industrie avec les pouvoirs publics. Cette allusion aux mesures de police récemment prises contre plusieurs films détermine un incident dont il n'y a pas lieu de s'exagérer l'importance.

— La faute, dit M. Demaria, n'est pas au ministre de l'Instruction publique, ni à la direction des Beaux-arts, ni à la Commission de contrôle, ni même au ministère de l'Intérieur. Elle est à ceux d'entre nous qui n'ont pas fait quelques rectifications qu'on leur avait demandées.

A ce moment M. Aubert, s'estimant visé par l'observation de M. Demaria, se couvre et quitte ostensiblement l'estrade malgré que MM. Demaria et Gaumont s'emploient à dépouiller l'incident de tout caractère personnel. M. Demaria soutient cette opinion — qui ne semble pas rallier l'adhésion unanime de la salle — que les arrêts de la censure doivent être respectés. Par contre, il est vrai, M. Demaria demande avec vigueur que le gouvernement lui-même respecte les

Cinquième Épisode : **LE LIS SOUS L'ORAGE**

Les Deux Gamines

Grand Ciné-Roman en 12 Épisodes de **Louis Feuillade**

Adapté par **Paul Cartoux**

dans

"L'INTRANSIGEANT" et les Grands Régionaux

FILM GAUMONT

Interprété par :

Sandra MILOWANOFF et BISCOT



Pierre Manin et Ginette, pour se soustraire aux poursuites dont ils sont l'objet, ont pris le train. Ils débarquent à Paris, arrivent chez Chambertin où Ginette entre seule, pendant que son père l'attend dans la rue. Or, par une cruelle fatalité, Chambertin se trouve, juste à ce moment, en conversation avec un policier qui est venu l'interviewer aux fins d'enquête. En entendant le nom de Ginette, l'homme se précipite. Il veut l'arrêter. La vieille bonne du chanteur parvient à chamber le policier. Chambertin et Ginette sautent dans une auto en compagnie du compromettant Manin que Chambertin dépose aux abords des fortifications en lui donnant rendez-vous pour le soir même, à 10 heures. Manin, craignant d'être remarqué avec le costume qu'il porte, entre chez un fripier, change sa défroque contre un vêtement d'ouvrier, sans se douter que le fripier, lisant son nom sur la patte du pantalon qu'il lui laisse, va apprendre que son client d'occasion est le trop célèbre mari de la divette Lisette Fleury. Et Manin va déjeuner dans un modeste restaurant voisin. Or, tandis qu'il mange tranquillement, un escarpe passe devant la boutique du fripier, vole le pantalon laissé par Manin, le troque bien vite contre sa vieille culotte et, ainsi vêtu, va poursuivre le cours de ses tristes exploits dans le restaurant même où déjeûne Manin. Surpris par la cabaretière au moment où il fracture le tiroir-caisse, il tuerait la pauvre femme si Manin, arrivant à la rescousse, n'entendait le malandrin raide mort. Puis, redoutant de nouveaux démêlés avec la justice, il s'enfuit, tandis que le commissaire, venant verbaliser et lisant le nom inscrit sur la patte du pantalon, s'écrie : « Parbleu, c'est Pierre Manin, le mari de Lisette Fleury! »

ÉDITION du 25 FEVRIER
Longueur : 760 mètres environ

: 20 Affiches, dont 3 de lancement et 5 d'Artistes :
:: :: :: Nombreuses photos :: :: ::
:: :: :: Superbe notice illustrée :: :: ::
Statuettes Biscot, Papillons, Calendriers,
:: :: :: :: etc. :: :: :: ::



COMPTOIR CINÉ-LOCATION

Gaumont

ET SES AGENCES RÉGIONALES

LARS HANSON

INTERPRÈTE



LA VENGEANCE DE JACOB VINDAS

Comédie dramatique en 4 parties

— SVENSKA - FILM —
EXCLUSIVITÉ GAUMONT

:: EDITION du 25 FÉVRIER ::

:: 1 Affiche 150x220 ::
:: Nombreuses photos ::
:: Portraits d'artistes ::



COMPTOIR CINÉ-LOCATION

Gaumont

ET SES AGENCES RÉGIONALES

La Vengeance de Jacob VINDAS

Comédie dramatique en quatre parties

Interprétée par

Lars HANSON et Eigil EIDE

Jacob Vindas, veuf avec sa fillette, projetait de faire sa femme la jeune Marina, orpheline que Rilke, l'instituteur, avait jadis recueillie.

Il y avait deux obstacles à ses rêves : Thomas, le fils de l'instituteur, compagnon d'enfance de la jeune fille, et la vieille maman Vindas que les manières de Marina scandalisaient. Mais, il avait un allié tout puissant, le bourgmestre, qui réussit à vaincre toutes les résistances. Il persuada l'instituteur d'envoyer son fils à l'université, mais avant de se séparer, les deux jeunes gens s'étaient jurés de s'attendre.

Deux années plus tard, lorsqu'il revint au pays, Thomas, désespéré, vit cette chose affreuse : Marina avait épousé Jacob le pêcheur...

Et pendant une nuit qu'il était en mer, Thomas vint demander à Marina l'explication de sa conduite... Elle lui conta la triste vérité et Thomas, vainement, la supplia de s'enfuir avec lui... La maman Vindas qui venait tenir compagnie à sa bru, entendit le bruit de leur voix et, en grande hâte, elle courut prévenir le bourgmestre.

Mais Thomas protesta tant et si bien de ses louables intentions que le bourgmestre s'en retourna très en colère et dénonça sa conduite dans tout le village.

Jacob, retour de pêche, apprit de sa mère tout ce qui s'était passé pendant son absence. Quand il entendit raconter qu'une foule exaltée assiégeait Marina dans la maison de l'instituteur, il courut délivrer les coupables... Et là, il comprit que la jeunesse attirait la jeunesse.

Noblement, il rendit à sa femme la liberté de son cœur et s'en fut désormais solitaire.

SVENSKA
FILM



Exclusivité
GAUMONT

décisions de sa propre censure et ne s'arroge pas le droit de frapper d'interdit des films régulièrement autorisés. Et il annonce que si ces pratiques intolérables devaient se renouveler, les membres de la chambre syndicale qui font partie, au moins théoriquement, de la Commission de contrôle des films, démissionneraient.

On applaudit en M. Demaria un homme net et probe, consciencieux et sûr, qui a le courage de ses opinions et M. Léon Brézillon prend la parole.

Discours de M. Brézillon.

L'ancien président du Comité des Fêtes de Paris a fait, devant des assemblées plus nombreuses encore, un bon apprentissage d'orateur. Il a, d'ailleurs, comme l'on sait, de la prestance, la voix porte et l'élocution est claire et chaleureuse. En outre, il connaît admirablement la question dont il parle. Son succès a donc été très vif. Si nous ne donnons pas ici un exposé complet de son discours, c'est que nos lecteurs, eux aussi, connaissent admirablement la question, grâce notamment, aux études si documentées et si précises publiées ici même par notre rédacteur en chef, M. Pierre Simonot auquel, dans son discours, M. Brézillon a rendu hommage.

M. Brézillon trace, à grands traits, les lignes essentielles du problème : une industrie qui est née, qui a pris son premier développement en France, est menacée par un système de surtaxations qui la conduit tout droit à la ruine et provoquera infailliblement sa disparition si les pouvoirs publics refusent d'entendre l'énergique protestation de la cinématographie française.

Il rappelle comment, lors de l'élaboration de la loi du 25 juin 1920, les représentants autorisés du cinéma firent vainement des démarches répétées auprès des législateurs en quête de ressources. Malgré ces démarches le cinéma fut traité avec plus de rigueur et de mépris que les montreurs d'ours. A lui furent réservées les plus fortes taxes. Le cinéma, pourtant, n'est-il pas un spectacle au même titre que le théâtre ? Or, le théâtre paie 6 % et le cinéma de 10 à 25 % sur le prix des places. Pourquoi ce traitement de défaveur ?

— C'est parce que, interrompt ironiquement un assistant, le cinéma est le théâtre du pauvre !

Dira-t-on, poursuit M. Brézillon, que le cinéma est traité ainsi parce qu'il n'offre pas toujours un spectacle d'une haute valeur intellectuelle ou morale ? Mais les théâtres jouent-ils toujours des chefs-d'œuvre ?

Et ceux qui jouent ces chefs-d'œuvre ne paient-ils pas, d'ailleurs, les mêmes droits que ceux qui jouent des ordures sans nom ?

Ce n'était pas assez, d'ailleurs, que cette taxe exorbitante prélevée par l'Etat et s'ajoutant au droit des pauvres prélevé par l'Assistance Publique. Un article de la loi du 25 juin 1920 autorise, en outre, les municipalités à prélever sur les cinémas une taxe allant

jusqu'à la moitié de la taxe d'Etat ! Et, naturellement, les municipalités en profitent.

A ces taxes — directes — viennent d'ailleurs s'ajouter un certain nombre d'autres taxes indirectes.

— C'est ainsi, dit M. Brézillon, que les directeurs d'établissements doivent pour chaque représentation payer des agents de police qui n'assurent jamais le service d'ordre et qu'il faut aller chercher dans la rue quand on en a besoin ; il faut qu'ils paient un médecin de service — comme si les artistes de cinéma pouvaient être malades dans les salles de quartier ; il faut qu'ils s'assurent, à titre onéreux, la présence de pompiers de service... Par contre, on ne tolère pas au cinéma les promenoirs qui permettent d'accueillir, sans installation, un plus grand nombre de spectateurs.

Et c'est ainsi que certains établissements en arrivent à payer jusqu'à 47 % de leurs recettes !

Quelle est l'industrie française qui subit et qui consentirait à subir une pareille spoliation ? Quelle est l'industrie française qui pourrait vivre dans de telles conditions ?

M. Brézillon conclut en demandant l'assimilation du cinéma au théâtre, c'est-à-dire la revision de la loi du 25 juin 1920 et la promulgation par décret d'un rapport de M. Flandin, élaboré avec le concours des représentants qualifiés de la cinématographie et qui doit constituer le véritable « Statut du cinéma ».

Deux délégués de la province.

Après le discours, très vivement applaudi de M. Brézillon, on entendit deux délégués des unions régionales de directeurs de cinémas, M. Coiffon, de la région lyonnaise et M. Delmatte du Nord et Pas-de-Calais.

M. Coiffon intéressa vivement l'assistance en constatant comment les directeurs de cinémas de Lyon ont dû lutter pour ne pas en arriver à se voir finalement enlever 67 % de leurs recettes.

M. Delmatte émut profondément l'auditoire en parlant des régions dévastées et en signalant la situation faite aux directeurs de cinémas de ces régions. Ayant tout perdu et même s'étant endettés ils ont réussi, au prix des plus durs sacrifices, à reconstituer leur industrie. Et c'est le moment que l'on choisit pour les accabler de taxes ! Ne va-t-on pas jusqu'à leur faire réclamer par exploits d'huissiers leurs contributions du deuxième semestre de 1914 !

Cette révélation stupéfiante provoque de violentes rumeurs d'indignation et M. Delmatte, qui est un combattant de la grande guerre décoré de la médaille militaire, est acclamé lorsqu'au nom de leurs collègues des régions dévastées, il fait appel à la solidarité des directeurs de cinémas parisiens.

Discours de M. Louis Forest.

Avec une verve hardie, tour à tour familière et brutale, narquoise ou vibrante, notre confrère Louis

Forest s'élève contre « l'imbécilité publique » qui frappe aveuglément ou va laisser périr une industrie nationale et un instrument d'expression et de propagande incomparable. Reprenant la formule si heureuse qu'il a déjà mise en circulation : « L'invention du cinéma est aussi importante que celle de l'imprimerie », M. Louis Forest montre le mal, peut-être mortel, que les taxes actuellement en vigueur font au cinéma français.

Et, à propos des taxes municipales, il donne ces précisions suggestives :

— On dit que les municipalités sont libres de ne pas user de la faculté que la loi leur donne, d'imposer les cinémas. Eh bien, je vais vous faire un aveu : je suis conseiller municipal et j'ai voté les taxes ! Je l'ai fait la mort dans l'âme et en protestant, mais j'ai dû le faire. C'est que ma petite ville, comme la plupart des villes, est en déficit. Or, le Préfet n'autorise les municipalités à voter des centimes additionnels, qu'après avoir eu recours à toutes les autres ressources fiscales mises à notre disposition. Ainsi quand on dit que les municipalités ne sont pas obligées d'imposer les cinémas on dit une contre vérité.

M. Louis Forest, lui, est partisan de la vérité et il la dit même à ceux qui l'écoutent. Il reproche aux artisans de notre industrie d'être désunis, de trop souvent considérer uniquement leur intérêt particulier sans songer à l'intérêt général et enfin de ne pas faire un effort assez sérieux pour se concilier la sympathie publique en divulguant le bon film français.

**MM. Ch. Bertrand, Bokanowski
et Ch. Leboucq.**

C'est ensuite le tour des parlementaires. M. Charles Bertrand reconnaît, avec esprit, bonne grâce et loyauté qu'il est de ceux qui ont voté à la Chambre la loi du 25 juin 1920 sans se douter du préjudice qu'elle pouvait causer à une importante et intéressante industrie nationale. Mais, à ce moment, les combattants de la grande guerre n'avaient qu'une idée : refaire la France et trouver pour cela de l'argent. Il est tout prêt, pour sa part, à collaborer à une révision de la loi de 1920 et à s'unir aux députés qui défendront désormais le cinéma.

M. Ch. Leboucq se prononce dans le même sens. M. Bokanowski, le dernier orateur mais non pas le

moins élégant et disert, annonce, aux applaudissements répétés de la salle, que d'accord avec MM. Bertrand, Leboucq et plusieurs autres de ses collègues, il va déposer un projet de loi qui donnera satisfaction aux Directeurs de cinémas. Les taxes seront revisées. Mais M. Bokanowski insiste sur ce point qu'il est nécessaire d'avoir avec soi l'opinion publique. Et c'est pourquoi le projet de loi dont il prend l'initiative, prévoit un système de détaxe proportionnelle en faveur des salles qui donneront la préférence au film français.

En remerciant M. Bokanowski et ses collègues, M. Demaria demande et obtient aussitôt la promesse qu'un groupe de défense de l'industrie cinématographique sera constitué à la Chambre.

L'ordre du jour.

C'est fini, il ne reste plus qu'à voter l'ordre du jour qui rallie sans peine l'unanimité.

Le voici :

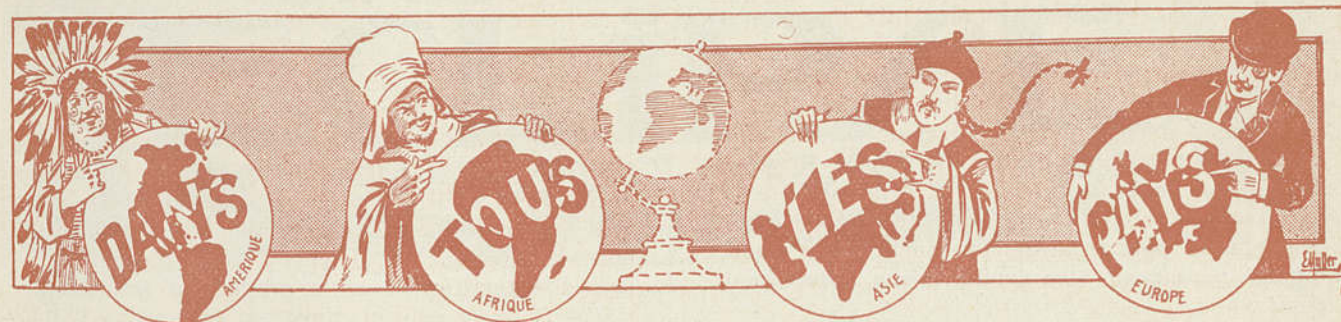
Après une discussion à laquelle ont pris part notamment MM. Charles Bertrand, Leboucq et Bokanowski-députés, les exploitants de l'industrie cinématographique réclament : 1° la promulgation par décret des conclusions du rapport Flandin fixant le statut du cinéma et rendant applicable à l'industrie cinématographique le décret du 6 janvier 1864 relatif à la liberté de l'industrie théâtrale ; 2° que soit supprimée la taxe municipale venant s'ajouter au droit des pauvres.

Au cas où le Parlement n'accorderait pas à l'industrie cinématographique les abaissements de taxe sollicités par elle, et en présence d'une situation qui ne pourrait se prolonger, les cinématographistes français donnent mandat à la chambre syndicale de prendre toutes les décisions et mesures qui comporteront la fermeture des usines, agences, théâtres et cinémas.

Ainsi se termina cette belle réunion. Elle marquera, à coup sûr, une étape heureuse dans le long chemin que la cinématographie française doit parcourir pour réaliser ses revendications légitimes d'art et d'industrie ayant droit comme les autres à la protection de ceux qui ont le devoir de soutenir l'art français, l'industrie française.

Paul DE LA BORIE.

**ACHETEZ VOS OBJECTIFS, CONDENSATEURS, LENTILLES
A LA MAISON DU CINÉMA**



EN ANGLETERRE

Faites-en autant ! — On lutte pour le film anglais en Angleterre.

Les directeurs de la « Cranston Picture House », importante entreprise d'exploitation, ont offert le 13 janvier un grand dîner auquel étaient conviées les principales personnalités du monde cinématographique et notamment deux célèbres auteurs anglais, A. E. W. Mason et Raphael Sabatini. Il s'agissait d'ouvrir la campagne que cette compagnie commence en faveur du film anglais et, pour prêcher d'exemple, elle a décidé de faire figurer à son programme de 1921 près de 75 % de films anglais.

Mœurs d'Oulre-Manche. — *The Bioscope* nous apprend que, ces jours derniers, dans un cinéma anglais, au début d'un entr'acte, le directeur invita le public à entonner avec lui, en l'honneur du fils du propriétaire du cinéma qui venait de mourir, le cantique « Demeure avec moi, mon Dieu ! ». Et le public s'exécuta le plus gravement du monde.

« Ceci, ajoute *The Bioscope* est certainement un événement unique dans un cinéma ».

La découverte d'une étoile. — Pour tourner le principal rôle d'un nouveau film *The Golden Apple challenge* (Le Défi de la pomme d'or) le colonel A. C. Bromhead, directeur de la « Gaumont Company limited », avait organisé, en vue de la découverte d'une nouvelle étoile anglaise, un concours auquel ont pris part vingt six mille sept cents concurrentes.

La lauréate est Miss Winifred Nelson qui, d'ailleurs « ne va pas paraître immédiatement à l'écran. On la soumet à une véritable éducation cinématographique, puis on l'essaiera dans de petits rôles et enfin, si les résultats sont concluants, elle tournera *The Golden Apple Challenge* ».

Pour cette période d'apprentissage et d'attente, Miss Nelson touchera, en outre d'appointements de début, une indemnité de cinq cents livres.

Charlot se réveille — L'année 1920 a été pour le célèbre humoriste cinématographique qu'est Charlie Chaplin, une période de stérilité. Toutefois, si aucun film nouveau n'a paru sur le marché avec Chaplin pour protagoniste, la personnalité du héros n'en a pas moins été l'objet de la sollicitude du monde de l'écran.

Les bruits les plus contradictoires et les plus fantaisistes ont couru sur les motifs qui incitaient le grand artiste à un repos prématuré. On est allé jusqu'à prétendre que les opinions socialistes de Charlot suscitaient en son âme des scrupules en raison de la grosse fortune qu'il a accumulée. J'ai de bonnes raisons pour croire que le collectivisme de Charlie Chaplin s'arrête à la porte de son coffre-fort...

Aux Etats-Unis, certains cinématographistes so-disant bien renseignés, désignaient déjà Harold Lloyd comme successeur de Charlot dans la faveur du public. Ces prophètes prenaient leurs désirs pour la réalité et ce n'est pas demain que l'homme au petit chapeau disparaîtra de l'écran. Il est homme d'affaires trop avisé pour ne pas profiter précisément de l'intérêt provoqué par sa longue retraite. Aussi nous ne sommes nullement surpris d'apprendre par son manager Alf Reeve que 1921 verra de nouvelles et sensationnelles productions du comique universel.

Nous aurons d'abord *The Kid* tourné pour le compte de la « First National », puis, lorsque le contrat de Chaplin avec la fameuse compagnie viendra à expiration, il tournera pour son propre compte.

Au cours de l'année qui commence, la production de Charlot sera très certainement une « Box-office attraction » plus rémunératrice que jamais.

Jurisprudence. — Dernièrement, la maison Gaumont de Londres intentait un procès à un directeur chez

lequel une copie d'un film avait été partiellement détruite. Le demandeur réclamait, en outre du prix de la copie, une indemnité équivalente au montant des contrats signés pour l'exhibition de ladite copie plus une somme en compensation des contrats éventuels qui auraient pu être conclus ultérieurement.

Le tribunal a condamné le directeur à rembourser le montant intégral des contrats en cours, 73 £, soit 4.500 francs, mais a débouté le demandeur en ce qui concerne le prix de la copie dont le coût est amorti et l'indemnité pour contrats éventuels parce que ce dommage ne saurait être évalué même approximativement.

Cette décision de justice est intéressante car elle constitue un précédent. Supposons en effet qu'en première semaine, une copie soit détruite du fait d'un directeur, ce dernier devra rembourser le montant total des locations conclues, à moins que la copie puisse être remplacée.

**

Un Film captivant. — Le *Bolton Evening News* publie l'appréciation suivante sur *Alf's Bullon*, la dernière production de « Hepworth Co ».

« Pour l'amour de Mike — expression anglaise qu'on peut traduire par *à tout prix* — ne manquez pas de profiter de la première occasion qui vous sera offerte d'aller voir *Alf's Bullon*.

Je n'éprouve pour le cinéma qu'une sympathie très modérée, mais cette fois, il me faut bien convenir que jamais je n'ai ri d'aussi bon cœur. Le roman, certes, était drôle, mais combien davantage l'est le film. Le dénouement qui a été modifié est tout à fait inattendu et met le comble à la folle gaité de cette admirable production cinématographique.

Jamais, même dans les plus beaux films américains, je n'ai vu de femmes plus jolies, de mise en scène plus somptueuse, de charme plus captivant que dans *Alf's Bullon* et je comprends l'enthousiasme de mes confrères plus compétents que moi pour cette délicieuse comédie humoristique.

Ne connaissant personne à la Compagnie Hepworth pas plus que dans la troupe qui interprète *Alf's Bullon*, ayant en outre payé ma place, j'ai toute liberté pour parler sans réticences. Et je dis à mes lecteurs : Allez voir *Alf's Bullon* et vous y retournerez ».

Le ton de cet article montre assez que ce n'est pas

une publicité rédactionnelle, mais bien l'opinion sincère d'un spectateur qui a passé une heure délicate.

Et c'est bien la meilleure critique qu'on puisse désirer.

**

Présentation d'un film nouveau. — J'étais fort impatient de voir *The Yellow Claw*, la dernière production de M. René Plaisetty metteur en scène français, surtout que ce film a été tourné pour la « Stoll film Cy » dont le directeur M. Elvey a écrit récemment pas mal d'inexactitudes sur la production française.

The Bioscope exprime ainsi son opinion : « *The Yellow Claw* est une œuvre qui ne manque pas de qualités. Il est regrettable cependant que l'intrigue ne soit pas plus caractéristique et manque de vigueur. Tel quel le scénario a été bien traité par le metteur en scène et les interprètes ont droit à des éloges.

A moins que l'auteur ait l'intention de donner une suite à cette histoire, on fera bien d'instituer un concours pour inviter les spectateurs à imaginer un dénouement ».

Le *Kinematograph Weekly* est plus sévère : « Il y a dans ce film trop d'opium et pas assez d'action. C'est au point qu'il est, par instants, aussi soporifique que la drogue elle-même. Il semble que l'auteur n'a pas même cherché à établir une intrigue, il en résulte de la confusion et avouons-le même, de l'ennui.

La mise en scène et la photo sont mieux que le reste et ont un charme particulier malheureusement détruit par le gâchis de l'ensemble ».

La presse corporative s'accorde pour reconnaître que le metteur en scène français a réussi en ce qui le concerne.

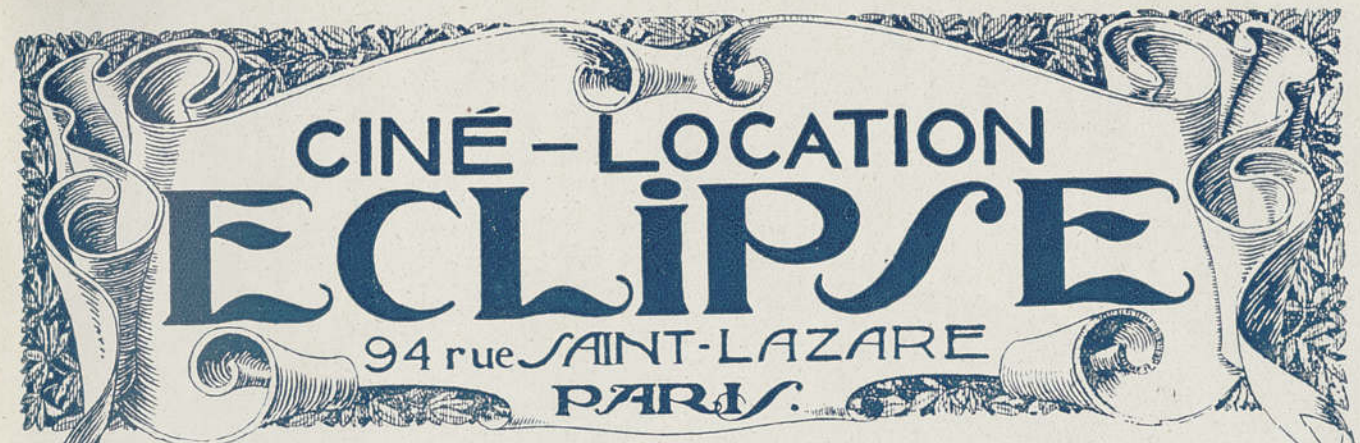
Que valent, alors, les critiques de M. Elvey prétendant que les français sont en retard de plusieurs années pour la mise en scène et que leurs scénarios manquent de cohésion et de méthode.

C'est le cas ou jamais d'appliquer le proverbe anglais qui dit que « lorsqu'on habite une maison de verre il faut éviter de jeter des pierres ».

The Yellow Claw est, paraît-il, vendu à une maison française.

**

Une Vedette allemande aux Etats-Unis. — Le bruit se confirme de l'engagement par une firme améri-



CHANGEMENT DE DATE

C'est le 18 MARS

que la SOCIÉTÉ DES FILMS ÉCLIPSE éditera

La Fleur des Indes

de Théo BERGERAT

Interprété par Huguette DUFLOS, de la Comédie Française

ET

Chalumeau a peur des Femmes

Scénario de HENRI PELLIER -:- Mise en scène de JEAN HÉMARD

Notez ces films pour le 18 MARS

Voulez-vous faire réparer et d'une façon irréprochable, vos appareils cinématographiques par des ouvriers consciencieux et de la partie ?

Travail exécuté exclusivement par des ex-mécaniciens de la Maison CONTINSOUZA

Adressez-vous au **MÉCANIC-CINÉ**

Félix LIARDET

17, Rue des Messageries (10^e)

APPAREILS DE TOUTES MARQUES

LA FLEUR DES INDES

de THEO

BERGERAT



M. MAROU
TOUNIAN

Madame
Pluquette

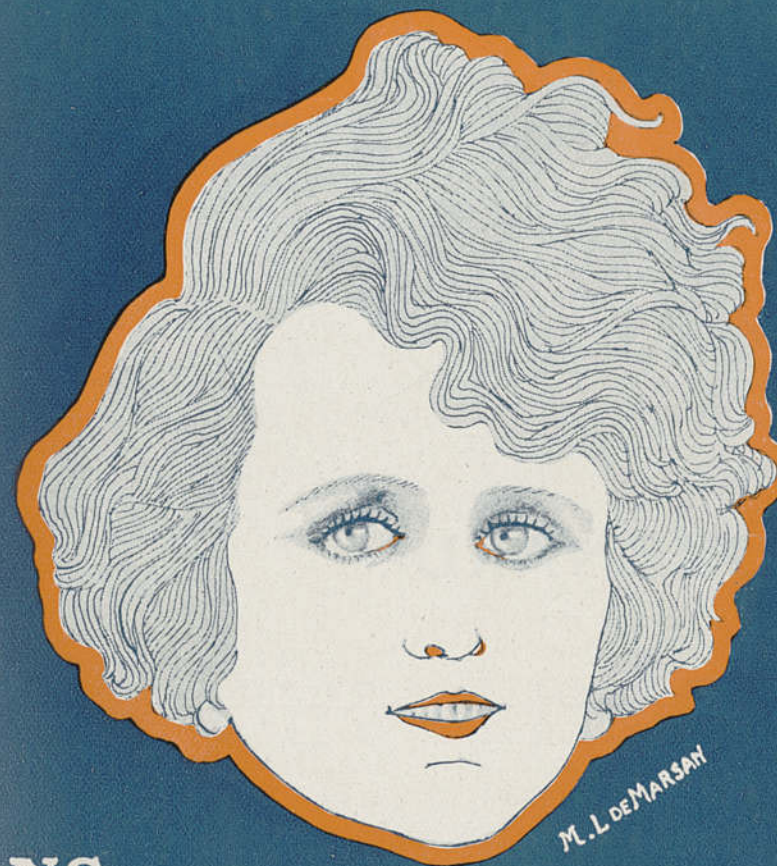
DUFLOS

de la COMÉDIE-FRANÇAISE

M. André
BAUGÉ
de l'OPÉRA-
COMIQUE

Prochainement

Mademoiselle EXIANE



DANS

LE TALION

PRODUCTION M. DE MARSAN



Les derniers succès de l'Eclipse :

LE DROIT DE TUER LA DOUBLE ÉPOUVANTE

- PRÈS des CIMES - LA FLEUR DES INDES

Les prochains succès :

LE TALION

avec EXIANE, Gaston JACQUET et Georges LANNES

SERA ÉDITÉ LE 1^{ER} AVRIL

LE TRAQUENARD

avec Christiane VERNON et Georges LANNES

SERA ÉDITÉ LE 22 AVRIL

LILY VERTU

avec Madame Huguette DUFLOS, de la Comédie Française

SERA ÉDITÉ LE 6 MAI

L'AVENTURIER

avec Christiane VERNON et Georges LANNES

SERA ÉDITÉ LE 20 MAI

LA DOULOUREUSE COMÉDIE

avec Mademoiselle NAPIERKOWSKA

SERA ÉDITÉ LE 3 JUIN etc..., etc.

INÉ-LOCATION
ÉCLIPSE

caine de Pola Negri, l'artiste allemande qui a créé *Madame Dubarry*. Naturellement on crie au miracle de l'autre côté de l'océan et l'étoile de Nazimova semble menacée par la nouvelle venue.

En Angleterre, comme en France, où le public ne veut pas entendre parler de films allemands, il est probable qu'une production consacrée à une étoile boche risque d'être boycottée. Je n'y vois, pour ma part, nul inconvénient.

S.-G. NICOLL.



EN AMÉRIQUE

Les nouveaux Etablissements de Robertson-Cole. — Les nouveaux studios que fait construire Robertson-Cole à Hollywood, en Californie, et qui seront si magnifiquement équipés, sont presque terminés, et les diverses unités de production seront groupées en un seul service et s'établiront dans ce splendide établissement. En même temps, Robertson-Cole a fait élever au cœur même de New-York un bâtiment à douze étages où seront placés ses bureaux de distribution. L'exploitation des films par Robertson-Cole a pu paraître minime jusqu'à présent, mais cela est dû à l'idée des producteurs, qui prétendent que les résultats obtenus par de beaux films est la meilleure publicité possible pour ces films.

Productions américaines. — Depuis que le cinéma a atteint le degré de popularité dont il jouit actuellement, on prétend que le monde entier a besoin de 10,000 théâtres de plus qu'il n'en existe aujourd'hui. Les Américains se plaignent d'avoir à faire la queue quelquefois pendant une demi-heure, mais en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, aux Indes, au Japon et dans d'autres pays, les gens attendent souvent des heures entières et sont obligés à la fin de retourner chez eux sans avoir pu entrer.

M. Paul Brunet vient d'être nommé président de « Pathé Exchange », en remplacement de M. Charles Pathé qui a démissionné.

L'Industrie Cinématographique Américaine a offert le 15 septembre dernier, à l'hôtel Claridge, à New-York, un dîner d'honneur à M. Lesley Mason, rédacteur en chef d'Exhibitor's Trade Review et d'International Cinema Trade Review, à l'occasion de son retour d'Europe, où il a été visiter les principaux centres cinématographiques. Plus de cent cinquante membres des plus distingués de l'industrie cinématographique et appartenant à toutes les branches de cette industrie, s'étaient réunis pour souhaiter la bienvenue à M. Mason et lui montrer la haute place qu'il occupe dans leur

estime. Les orateurs de la soirée étaient David Wark Griffith; William A. Brady, président de l'Association Nationale de l'Industrie Cinématographique; Sydney S. Cohen, président de l'Association des Propriétaires de Cinémas en Amérique; James J. Wadsworth, sénateur de New-York et Paul Cromelin, président de l'Inter Ocean.

William A. Brady a été réélu à l'unanimité président de l'Association Nationale de l'Industrie Cinématographique.

Quel est le meilleur courant pour une Projection cinématographique, le courant direct ou le courant alternatif?

Plusieurs techniciens bien connus de l'industrie cinématographique ont étudié la question ci-dessus. Bien que les opinions varient, la plupart pensent généralement que courant direct est supérieur au courant alternatif. Le courant direct est stable et facilite la mise au point, parce que la lumière vient d'un seul point se projeter sur un des charbons. Dans le courant alternatif, au contraire, l'arc formé au moyen de ce courant vacille tellement quelquefois qu'il est presque impossible d'obtenir une image claire et bien définie sur l'écran. Il vaut donc mieux pour les exploitants, dans le cas où il est impossible d'autre courant que le courant alternatif, d'installer un convertisseur qui transformera le courant alternatif en courant direct. Une grande maison d'électricité d'Amérique a construit un « groupe électrogène » (motor generator set), de 23/4 à 63/4 kilowatts, pour exploitations cinématographiques. Ce groupe électrogène (motor generator set) est vendu pour les marchés étrangers par la Howells Cine Equipment Co., 729 Seventh Avenue, New-York City, U. S. A. Ces groupes électrogènes (motor generator set) ne demandent aucune attention spéciale, si ce n'est une inspection de temps à autre et la lubrification de l'appareil. Ils n'ont aucune partie qui doive se recharger, excepté les brosses du générateur, et ceci, à de longs intervalles.

Les causeries cinématographiques (Movie Chats) de Charles Urban. — Un groupe d'exploitants discutaient entre eux, il y a quelque temps, les Causeries Cinématographiques (Movie Chats) de Charles Urban. « Pour moi, dit l'un, j'admets qu'elles sont excellentes, mais je les trouve un peu trop élevées, trop sérieuses pour ma clientèle, qui ne les comprend pas ». — « Comment! dit un autre, qu'est-ce que vous dites-là? Il n'y a rien de trop élevé pour le public qui va au Cinéma. » — « Un tel a raison, ajouta un troisième, donnez au public ce qu'il y a de mieux et il l'appréciera. Vous vous trompez sur l'attitude de votre public. Vous jugez à sa place, et c'est là votre tort. Et c'est en insistant pour avoir les meilleurs films possibles que nous forcerons les producteurs à concentrer leurs efforts sur la qualité de leurs films. »

« La dispute dura encore quelque temps, mais on convint à la fin que les exploitants devraient cesser de donner aux producteurs l'impression que n'importe quel film est assez bon pour un public de Cinéma. »

**

Un nouvel Appareil de prises de vues. — La Motion « Picture Apparatus Co. Inc. », vient d'acquiescer les droits exclusifs d'un appareil de prises de vues à vitesse ultra-rapide, supérieure à toute vitesse connue.

Pendant les expériences que l'on a faites, on a atteint avec cet appareil une vitesse de 200 pieds en 7 secondes, c'est-à-dire que l'on a obtenu 500 images par seconde. On garantit cependant qu'il peut produire 300 images parfaites par seconde.

Ce nouvel appareil est en réalité une combinaison de deux appareils, dont un côté prend l'image à la vitesse régulière de 16 images par seconde, tandis que l'autre côté peut obtenir une vitesse de 300 ou plus par seconde. Il est muni de trois objectifs assortis, dont l'un sert à regarder le film pendant l'opération.

Les applications de cet appareil sont nombreuses, mais on s'en sert spécialement pour la fabrication, ainsi que pour les recherches scientifiques sur l'analyse du mouvement.

**

Un Ciné-Journal Chinois. — Les Chinois ne sont pas si en retard qu'on le croit en ce qui concerne le cinéma. Le directeur du théâtre Coronet, à Hongkong en Chine, que l'on appelle là-bas « la petite maison où on montre de grandes images », publie un journal intitulé *The Coronet Review*. On a présenté dernièrement dans ce théâtre *Virtuous Men* avec E. K. Lincoln et *Tillies' Pictured Romance*, avec Charlie Chaplin.

(International Trade Review).

**

Heureux pronostics pour 1921. — M. Carl Laemmle, président de « l'Universal film Mfg Co » de New-York, interrogé sur la situation de l'industrie cinématographique en 1921, répond : « Lorsqu'il y a deux mois, vous me demandiez mes projets pour l'avenir prochain, je vous répondais que j'avais la plus grande confiance

et que l'activité de ma maison ne subirait aucun ralentissement. »

Aujourd'hui, malgré les événements de ces deux derniers mois, je répète encore : Confiance ! Notre industrie peut traverser une crise douloureuse, elle en sortira rajeunie et reconfortée. Jamais le succès des œuvres de valeur bien conçues et artistement réalisées ne m'a paru plus certain. L'année qui commence verra le triomphe des énergies persistantes et la disparition des non-valeurs.

Nous n'avons pas profité de la guerre pour nous enrichir, mais pour nous donner un nouveau courage. Et il en faut pour supporter les taxes écrasantes qui, par tout, menacent le cinéma.

Espérons que les gouvernements n'aggraveront pas les difficultés actuelles et nous aurons en 1921 une année heureuse et prospère.

**

Un Monte-Carlo facile. — Pour réaliser dans une atmosphère de vérité le grand film *Foolish Wives* (folies de femmes) « l'Universal film Co » a fait construire à Universal City, une copie exacte du Casino, du Café de Paris et des superbes terrasses fleuries de Monte-Carlo.

Foolish Wives, qui doit sortir prochainement est attendu avec la plus vive impatience dans les milieux artistiques de New-York.

On dit que ce sera une révélation.

**

Prix de beauté. — Gertrude Olmstead qui vient d'obtenir le prix de beauté des Etats de l'Est a été engagée par « l'Universal film Co ». Elle paraîtra prochainement à côté de l'excellent Hoot Gibbon dans *The Little Maverick* (La petite Maverick). D'après l'opinion de son metteur en scène qui n'est autre qu'Edward Laemmle, neveu du directeur « d'Universal Co » la jeune et belle débutante sera bientôt une étoile de toute première grandeur.



**La MAISON DU CINÉMA vend les
Appareils Pathé, Gaumont, Guilbert, etc.**

BELGIQUE

Ce que l'on dit à Bruxelles. — On dit qu'il est inutile de présenter le film *Zigomar*, dont le succès est aussi grand qu'avant la guerre, à la Commission de contrôle... j'allais écrire à la « censure » oubliant que cette institution n'existe pas en Belgique... ce dit film serait, paraît-il, refusé.

**

... On dit encore... — La Compagnie Belge de Films Cinématographiques tourne actuellement un film, avec les meilleures vedettes des Théâtres de Bruxelles...

... L'ouverture du cinéma « Trianon » aura lieu cette semaine. Il sera le plus coquet connu à ce jour.

Il doit exister à Bruxelles, une poule aux œufs d'or. Après la parution du nouveau journal : *Ciné International*, on nous apprend que bientôt une nouvelle feuille sortira de presse et va enterrer les anciens. Quelle audace !

**

Le Repos Dominical. — Une campagne est menée en Amérique en vue de la fermeture des Cinés le dimanche. Un mouvement de ce genre tente à s'implanter en Belgique. Il est un fait évident que ces personnes ne fréquentent pas les Cinémas le dimanche, où elles pourraient se rendre à l'évidence que le Cinéma est le plus goûté des délassements moraux.

**

Une initiative des Cinémas belges. — Bruxelles, 13 janvier. — La *Ligue Nationale Belge pour le Développement et la Défense des Intérêts du Cinéma* a décidé d'organiser dans tous les cinémas du pays une « Journée de l'Emprunt » dont la recette sera entièrement consacrée à la souscription de l'emprunt d'un milliard émis au profit de la Fédération des Coopératives des Régions dévastées. Il serait désirable que cet exemple fut suivi par les autres groupements commerciaux.

**

EN ALLEMAGNE

Les accords conclus entre l'U. F. A. et le groupe Ben Blumenthal Rachmann de New-York fait couler beaucoup d'encre dans la presse cinématographique allemande. Certains journaux disent carrément que c'est une main-mise des Américains sur l'Allemagne. Ceci est évidemment exagéré. Pour autant qu'on en peut juger par les communiqués et les articles de journaux, il s'agit de contrats passés entre Rachmann et certains

groupes allemands pour la représentation réciproque des productions américaines et allemandes. Il semble toutefois que l'U. F. A. poursuit depuis quelque temps une politique de décentralisation. Le départ de M. Davidson, le directeur de la production, d'Ernest Lubitch, le fameux metteur en scène de Pola Negri, engagé par le groupe Rachmann-Blumenthal, celui d'Henny-Porten qui quitte la « Messter-Union » pour entrer à la « Gloria » sont significatifs. L'U. F. A. évidemment continuera à distribuer les films de ces artistes et des maisons où ils sont engagés, ce n'en est pas moins, semble-t-il, une diminution de force pour le grand trust.

On parle beaucoup dans les milieux cinématographiques de vastes projets qu'ont formés des maisons d'exportation de Brême et de Hambourg. Dans cette première ville, on indique notamment les maisons Ceasar Frank et Co, et Hermann Stutte et Co qui envisagent la question de l'exportation sur une vaste échelle du film allemand. A Hambourg, la maison d'exportation Wm. Astheimer, qui a de grandes relations au Brésil, s'intéresse vivement à l'exportation et à l'importation des films. Des pourparlers avaient eu lieu dernièrement entre M. Bratz, directeur général de l'U. F. A. et des cercles hambourgeois, notamment un grand établissement bancaire et le « Nordisch-Kolonial Kontor » pour travailler dans les pays scandinaves. On envisageait la création d'une société au capital de 10 à 12 millions de marks. Mais rien n'est encore conclu. D'un autre côté, on travaille à Hambourg, à la mise sur pied d'une entreprise pour le commerce des films, qui serait formée par la réunion des premières maisons d'exportation et des maisons de commerce hambourgeoises qui déjà pendant la guerre, s'étaient groupées en un « Union Syndicat » pour s'occuper de la récupération du matériel de guerre allemand dans l'est. Il n'est pas improbable dit-on, que ce syndicat entre en relations avec la « Hamburg-Amerika-Paketfahrt A. G. », qui jusqu'alors ne faisait pas partie de l'Union Syndikat. Un des membres du syndicat la maison Schlubach, Thieme et Co est fortement implantée en Amérique du Sud, en Argentine, notamment. Un de ses co-propriétaires, est M. Walter Dauch, du Reichstag de Hambourg.

Le but de toutes ces transactions et réunions est l'organisation montée sur une grande échelle pour l'exportation du matériel cinématographique dans toutes les parties du monde : film vierge et impressionné; appareils de prise de vues et de projection, matériel cinématographique; exploitation de cinémas, installation de théâtres de prise de vues et de salles de cinéma à l'étranger.

Il est question également de la participation financière du « Nordisch Kolonial-Kontor », où entrent la « Nordisch Bank » et la « Handels-Kompagnie », dans la « Vera-Film » de Hambourg, une des plus importantes fabriques de films de la ville. Cette dernière s'est transformée dernièrement en société par actions

TRIUMPHALIS - FILM

ROME — 293-295, Via Flaminia, 293-295 — ROME

Le Délégué Commercial

de la

Triumphalis - Film

partira de Rome le 31 Janvier **
pour présenter à Paris le premier
groupe des cinq films artistiques :

LA LÉGENDE DE St-GEORGES

LES JARDINS D'ARMIDE

MANU IMMACULATA

LA LAMPE SUR LA FENÊTRE

LA LÉGENDE DE SINDARAB

Pour vision privée on peut s'inscrire d'ores et déjà aux Bureaux

de la "Maison du Cinéma"

50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry, à Paris

Les Loueurs et Monopolistes français

qui n'attendraient pas à Paris
le Délégué Commercial de la

Triumphalis - Film

pour conclure leurs achats priveraient
— leurs Programmes —
des cinq meilleurs films de 1921 :

LA LÉGENDE DE St-GEORGES

LES JARDINS D'ARMIDE

MANU IMMACULATA

LA LAMPE SUR LA FENÊTRE

LA LÉGENDE DE SINDARAB

au capital de 2 millions de marks après que le « Eiko-Vera-Verleih » (Ciné-location Eiko-Vera) a été dissout et que la maison Martin Dentler S. A. a pris la représentation de sa production. Comme on le voit, on travaille fiévreusement à l'exportation.

La « Anglo-American Film Export Comp., Week et Co » à Berlin, va ouvrir des succursales en Autriche, en Hollande, Belgique, Angleterre et Suisse ainsi que dans les Balkans.

Une des dernières grandes sociétés allemandes, la « Terra-Film » ou le « Terra-Konzern », comme on l'appelle en Allemagne, va augmenter son capital de 4 à 8 millions de marks. C'est cette société qui a tourné *Les Noces de Figaro* dont la presse anglaise a donné des compte-rendus. Le « Terra-Konzern » a ouvert une succursale en Hollande à La Haye et va en ouvrir une en Suisse à Zurich.

A peine l'autorisation d'importation des films étrangers a-t-elle été connue que, comme par enchantement les maisons importatrices de films ont annoncé les films qu'elles vont distribuer. Naturellement, les Italiens, et les Américains viennent en tête. La « Rialto-Film », dernièrement créée à Berlin, distribue les trois derniers grands films italiens *Le sac de Rome*, *La Jérusalem délivrée* et *La Bible*, ce film qui a tant fait parler de lui et du Pape. La « Rialto-Film » annonce en outre qu'elle ouvre des succursales à Zurich, Rome, Paris et Vienne.

La « Transocean-Film Co », elle, distribue la production de la « First-National Film Corporation » de New-York. Elle lance sur le marché les films de Norma et de Constance Talmadge, Charles Ray et Mary Pickford.

La « Deutsche-Cinè-Gesellschaft » vient de recevoir de la « Cito-Cinema » 40 grands films italiens de la « Unione Cinematografica Italiana ». Elle est également chargée de la distribution pour l'Autriche, la Hongrie, la Tchéco-Slovaquie et la Yougo-Slavie.

Les autres films étrangers, les danois, par exemple, continuent à être distribués par la « Nordisk Films Co ». Quant aux films hongrois, autrichiens, polonais, tchèques les maisons qui les produisent sont tellement liées avec les maisons allemandes que pendant l'interdiction d'importation des films étrangers, ils n'en passaient pas moins sur les écrans allemands.

Dans l'assemblée générale de l'Association Centrale des loueurs de films allemands, tenue au début de janvier, il a été arrêté que le commencement de la saison de voyage des représentants de films commencerait le 1^{er} avril 1921 et que pour ce qui concerne le contingent de films étrangers, dont les permis d'importation n'ont pas encore été délivrés par « L'office extérieur pour le commerce des films impressionnés », ils ne doivent pas être mis en location avant cette date.

On parle de la fondation prochaine d'une « Société de films instructifs » au capital de 6 millions de marks. Elle produira des films, mettra des appareils de pro-

jection à la disposition des universités et des écoles. L'U. F. A. prendrait, dit-on, le 50 pour 100 de la production pour son département des films instructifs.

Les exploitants allemands mènent en ce moment une campagne pour que les impôts sur les cinémas soient diminués. La situation actuelle est trop onéreuse pour eux. Les musiciens réclament un nouveau contrat de travail avec augmentation de salaires. Mais pour le moment les exploitants ne peuvent consentir à de nouveaux sacrifices. Pour économiser le charbon, on a décidé de réduire les heures de spectacles de 5 h. 1/2 à 10 heures du soir, du lundi au vendredi. Le samedi soir, en revanche, la force électrique est libre s'il n'y a pas d'autres restrictions. Les loueurs ont consenti à ce que certaines catégories d'exploitants ne paient que la moitié du prix de location fixé pour les contrats en cours.

Leipzig aura de nouveau en 1921 sa foire annuelle. Elle aura lieu du 6 au 12 mars 1921 et possèdera un important département photographique et cinématographique.

« L'association de la presse cinématographique » qui existait depuis quelques années vient de se dissoudre. Voilà un acte qui est pour le moins étrange.

A Hambourg on parle de communaliser tous les cinémas de la ville et de l'hinterland. Cette question de la communalisation des cinémas dans toute l'Allemagne est, du reste à l'ordre du jour, depuis longtemps. Le gouvernement a déposé ce projet dernièrement; mais le conseiller juridique de l'Industrie du film en Allemagne vient de protester au Reichstag contre ce projet. En effet ce serait là, d'après l'avis de juriconsultes une violation de l'article 248 du Traité de Versailles, car cette mesure aurait pour cause une diminution des recettes de l'Etat au profit des communes.

Les éditions de la *Lichtbildbühne* un des plus grands organes cinématographiques allemands qui éditent en ce moment outre la *Lichtbildbühne*, *Der Lehrfilm*, (une revue spécialement consacrée au film instructif, *Film-Express*, la revue d'exportation cinématographique allemande paraissant en trois langues, divers annuaires de la cinématographie et des biographies d'artistes et de metteurs en scène, va lancer à partir de ce mois, un nouveau mensuel intitulé *Kinematographische Monatshefte* (Cahiers Cinématographiques Mensuels). La presse cinématographique allemande est représentée par une trentaine de revues et journaux. En voici les principaux :

Lichtbildbühne, Michaelkirchstrasse, 17, à Berlin (So 16); *Lehrfilm*, Michaelkirchstrasse, 17, à Berlin (SO 16); *Film-Express*, Michaelkirchstrasse, 17, à Berlin; *Kinematographische Monatshefte*, Michaelkirchstrasse, 17 à Berlin; *Der Film*, Kochstrasse, à Berlin (SW 68); *Wöchentlichen Film-Register*, Kochstrasse, 5 à Berlin; *Der Film Kurier*, Lepzigerstrasse, 39, à Berlin (W 8); *Der Filmhandel*, Friedrichstrasse, 237, à Berlin (SW 48); *Erste Internationale. Film Zeitung*, Leipzigerstrasse,

LE PRINCE CURAÇAO

— et —

CURAÇAO-ROI

Film Exceptionnel

RATS D'HOTELS

Vaudeville désopilant

UN DEMI-MILLION... ET UN MARI

Comédie bouffe

Tels sont
les grands Succès
de l'Écran
que la

ZENITH - FILM

pourra vous fournir
si vous télégraphiez
à l'adresse suivante :

ZENITH-FILM

ROME

ZENITH - FILM
ROME - 14, Via Finanze, 14

115-116, à Berlin (W 66); *Film und Brett* Leipzigerstrasse, 115-116, à Berlin; *Film und Wissen*, *Der Volks- und Jugendfilm* et *Der industrielle Werbefilm*, édités par Film-Kultur-Ver : ag G. M. b. H. à Berlin (W 30); *Das lebende Bild*, Friedrichstrasse, 235 à Berlin (SW 48); *Deutsche Lichtspiel Zeitung*, Kauffingerstrasse, 11, à Munich (A. 2); *Der deutsche Film*, Sonnenstrasse, 13 à Munich (SW 2); *Der Kinematograph*, Wehrhahn, 28 a; à Dusseldorf.

Outre ces journaux presque exclusivement destinés aux professionnels il existe de nombreuses publications réservées au grand public qui s'intéresse passionnément aux choses du cinéma. Il existe toute une littérature allemande sur le cinéma, œuvres de critiques, de psychologues et de techniciens.

Alfred GEHRI.

"THE BIOSCOPE"

Journal Cinématographique hebdomadaire

BUREAUX :
85 Shaftesbury Avenue, LONDON, W.1

AND
VICTOR MARCEL, 82, rue d'Amsterdam - PARIS

ENVOI D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE

Abonnements pour l'étranger : 1 livre 10 shillings

AU FILM DU CHARME

Oui, mais il y a un mais.

« Oui, mais où allons-nous? Les fabricants de scénarios politiques ou criminels qu'on tourne devant nos yeux indifférents, ne vont-ils pas essayer de « corser » leurs films? »

« Quand on veut absolument que le public vienne à une représentation extraordinaire, on promet aux spectateurs qu'ils verront M. Paul Mounet danser le fox-trott et Mme Suzanne Després escamoter des lapins blancs. »

« Vous verrez que les ministres seront obligés de faire le serment que le prix de la vie va baisser. Il n'y a plus que les annonces de ce genre qui puissent émouvoir notre sérénité! Elles, et un nouveau film de Charlot. »

En risquant ces vérités premières dans le Figaro avec tout l'esprit d'un film à la Clément Vautel, notre mali-

cieux confrère. René Bizet va s'attirer à coup sûr — le coup de foudre avec choc en retour — les imprécations de Camille ou de son frère de laid.

Pour d'aucuns, qui manifestent un goût dépravé pour l'idolâtrie, la liberté de la critique n'existe pas ou ne saurait s'exercer que sous la forme entravée d'une servitude contrôlée.

La preuve en est qu'ayant, du haut de la cathédre de La Cinématographie Française exprimé en conscience et sans malignité agressive mon opinion sur un « Charlot » réédité, qui m'avait paru de médiocre venue, je me suis fait houspiller par un admirateur passionné du mime génial.

Et pourtant je persiste à croire que Charlot a conquis assez de « haute renommée » pour supporter sans mauvaise humeur les critiques des gens de bon ton, qui refusent de se pamer d'allégresse au spectacle d'un film, aussi pauvre que : Entre le bar et l'amour.

J'ajouterais, pour vider mon sac, que j'ai beau arder d'une ferveur spéciale à l'endroit de Charlot, je ne me ressens pas le fanatisme forcené de certains de ses voveurs et pourvoyeurs.

On peut, très logiquement, éprouver et exprimer de la satisfaction en apprenant par la Chicago Tribune que Charlot n'a obtenu que 3 voix pour la désignation de gouverneur de l'état d'Albany et désirer ne pas être traité, pour si peu, de cuistre ou d'iconoclaste. Je respecte même les images d'Epinal.

La poule.

Comme me le contait un bonhomme comtois, la poule se mange essentiellement au riz ou accidentellement en œufs. Quand on se l'offre au riz, on peut la plumer et la flamber, mais cela ne saurait se répéter souvent. Si l'on préfère ses sous-produits, il est impolitique de lui ouvrir le ventre sous le prétexte fabuleux autant que fallacieux qu'il peut celer des œufs d'or. Certain sage, qui s'y connaissait en aviculture, estimait que pour inciter cette gallinacée à pondre ou à couvrir, le meilleur moyen n'était pas de lui tremper le derrière dans l'eau.

Ces vérités sont excellentes à proclamer de nos jours, où nous voyons le fisc trailler ou plus exactement mal-traiter la cinématographie, bonne poule pondeuse, avec le sadisme de l'avare qui voudrait à tout prix voir et savoir ce qu'elle a dans le ventre, dans l'espoir coupable et vain d'en tirer de profit plus que de raison.

Croyez-moi sur parole. Ce ventre ne renferme pas des œufs en chapelet et de tout le reste vous ne feriez pas des tartines de confit.

Moralité : N'abusons jamais des poules, même sans les plumer.

A. MARTEL.



PHOCÉA-LOCATION

Société Anonyme au Capital de 1.100.000 Francs

TÉLÉPHONE

Gutenberg 50 - 97
— 50 98

8, Rue de la Michodière, PARIS

Adresse Télégraphique : CINÉPHOCÉA-PARIS

MARSEILLE

3, Rue des Récollettes

LYON

23, Rue Thomassin

DIJON

83 bis, rue d'Auxonne

RENNES

35, Quai de la Prévalaye

Agent à STRASBOURG : R. HALTER. — Téléphone : 4023

9, Place Kléber

BORDEAUX

16, Rue du Palais Gallien

TOULOUSE

4, Rue Bellegarde

LILLE

5, Rue d'Amiens

NANCY

33, Rue des Carmes

N° 662 JOLLY-COMEDIES

Un Déjeuner chez la Marquise

Comédie comique

Interprétée par BILLY AMSTRONG

300 mètres.

Phocéa-Film.

L'ESSOR

Grand Ciné-Roman en 10 Episodes

N° 574 Huitième Episode : LES ROMANICHELS

896 m. env.

N° 663 LUX ARTIS. — Édition Orchidée-Films.

LORENZACCIO

d'après l'œuvre immortelle d'ALFRED DE MUSSET

Drame puissant qui fut un des plus grands succès de

SARAH BERNHARDT

8 RUE DE LA MICHODIÈRE PARIS



Breaking into Society

JOLLY COMEDIES

Un Déjeuner chez la Marquise

Comédie comique interprétée par

:: BILLY ARMSTRONG ::

« Ce soir, grande réception chez le marquis et la marquise de la Bréhaudière à l'occasion des fiançailles de leur fille Cunégonde », annoncent les journaux dans leur rubrique mondaine.

Deux « râtés » qui, pour la circonstance, ont pris le titre ronflant de vicomte des Enflés, légataire universel du Prince de la Mouise, et baron de la Tour du Lard, Inspecteur général des entrepôts frigorifiques, décident de se lancer dans le monde pour s'y créer des relations et y faire des dupes. Une rencontre fortuite leur permet d'être présentés à la marquise de la Bréhaudière qui les retient à déjeuner.

Marius, le chef cuisinier, voit arriver d'un mauvais œil ces hôtes inattendus dont la mine ne lui dit rien qui vaille. De son côté, Baptiste, le maître d'hôtel, les regarde avec une singulière méfiance. Les événements qui suivent ne tardent pas à démontrer qu'en fait d'hommes du monde le vicomte des Enflés et le baron de la Tour du Lard ne sont que de vulgaires « mal embouchés » ignorant tous deux les premiers principes de la plus élémentaire bienséance.

Après maintes et maintes péripéties du plus haut comique, nos deux « Loustics » sont chassés avec perte et fracas par Marius, le chef cuisinier.

Moralité : On entre dans le monde aussi facilement qu'on en sort.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 300 MÈTRES

Suzanne GRANDAIS

dans

L'ESSOR



ADAPTÉ en ROMAN

par M.

Jean PETITHUGUENIN



Huitième

Episode



Grand Ciné-Roman
EN 10 ÉPISODES

Scénario et Mise en Scène
de M.

Charles BURGUET



Édition
Phocéa-Film

LES ROMANICHELS

PHOCÉA-LOCATION

PARIS -- 8, Rue de la Michodière -- PARIS



L'ESSOR

— CINÉ-ROMAN —

en 10 Episodes interprété par

Scénario et mise en Scène de M. Charles BURGUET

Huitième Episode : LES ROMANICHELS

Mougins a maille à partir avec Garoupe; mais celui-ci a décidément réussi à le tromper : Max n'est pas délivré.



Par contre Hofland a recouvré sa liberté.

La Zipouille ayant imprudemment laissé seul son prisonnier, bien ligoté, des romanichels

Suzanne GRANDAIS



qui passaient sur la route sont venus regarder dans la maison. Hofland leur a promis de l'argent s'ils consentaient à le délivrer et ils l'ont emmené avec eux.

Quand la Zipouille revient avec Mougins, il ne trouve plus personne.



Hofland, réfugié dans une roulotte, parle avec une vieille bohémienne et celle-ci lui propose de lui prédire son avenir.

— Tu persécutes, lui dit-elle, une femme qui va courir un grand danger; il faut la protéger de toute ta puissance, ton sort est lié au sien.



Edition Phocéa-Film

— PHOCÉA-LOCATION

8, Rue de la Michodière — PARIS



Elle griffonne quelques lignes sur un papier, qu'elle plie, ferme avec une aiguille et donne à Hofland, en lui faisant jurer de ne pas l'ouvrir avant de voir la première étoile le troisième jour de la prochaine lune.

Hofland consent, en affectant de rire, bien qu'il soit effrayé en réalité.

Suzanne est rentrée chez Mme Lefranc. Elle croit que Max est délivré et sa joie pourtant n'est pas telle qu'on aurait pu s'y attendre. Que se passe-t-il dans son cœur? Elle a été touchée par l'énergie et le dévouement de Mougins et c'est à lui plutôt qu'à Max qu'elle pense aujourd'hui.



LONGUEUR APPROXIMATIVE : 700 MÈTRES ENVIRON



2 Affiches 120×160 ➔ 1 Affiche 80×120 ➔ 1 Carte-Postale ➔ 1 Pochette-Photos



PHOCÉA-LOCATION

PARIS -- 8, Rue de la Michodière -- PARIS

LUX-ARTIS

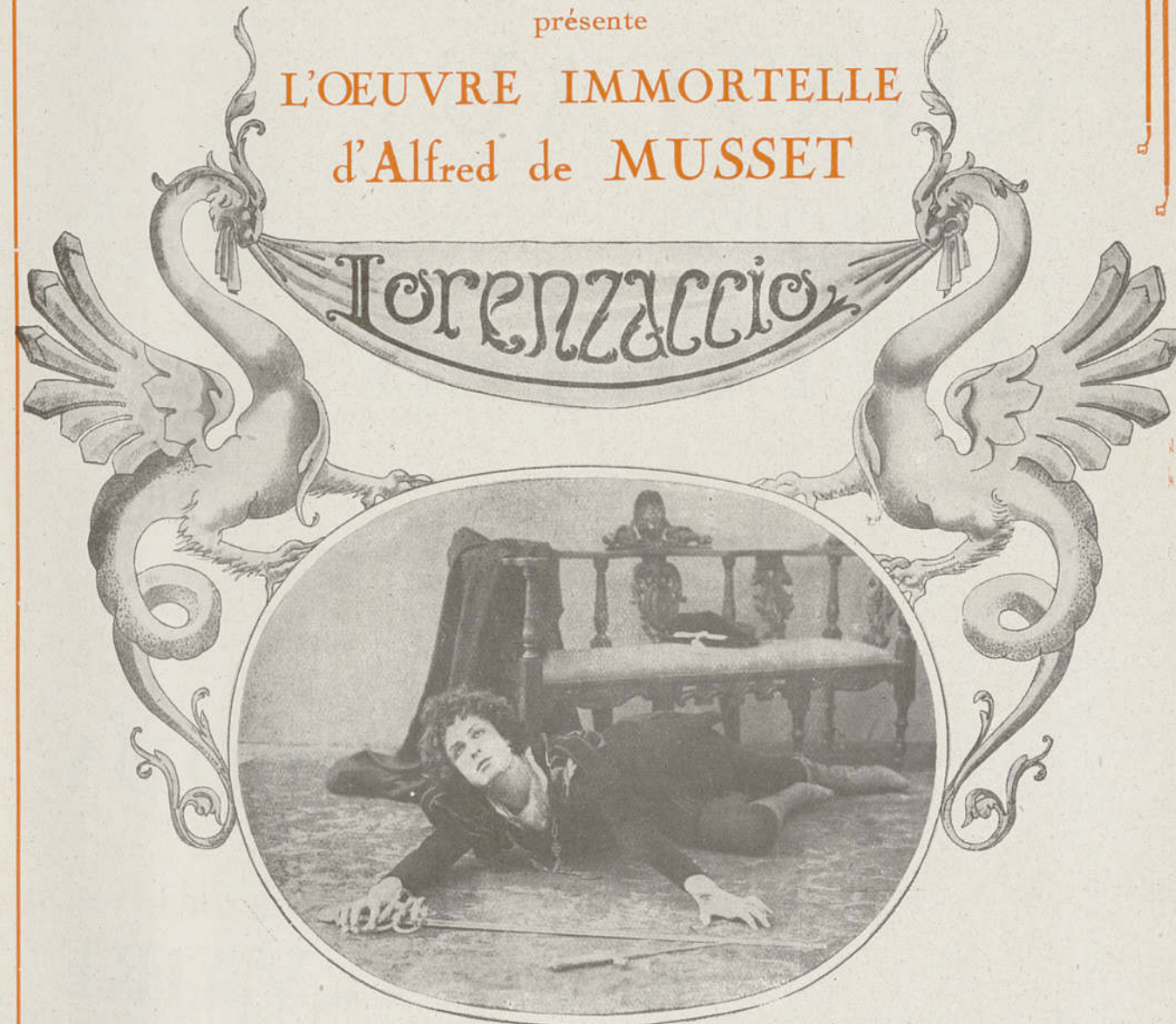
Edition ORCHIDEE-FILMS



PHOCÉA-LOCATION

présente

L'OEUVRE IMMORTELLE
d'Alfred de MUSSET



Ce drame puissant qui fut sur toutes les scènes des Capitales du Monde
l'un des plus grands succès de

SARAH-BERNHARDT

CONCESSIONNAIRE POUR LA FRANCE :

PHOCÉA-LOCATION, 8, Rue de la Michodière, PARIS

PROCHAINEMENT

LE CHATEAU DES FANTÔMES

Grand Ciné-Roman en douze épisodes

de M. PIERRE MARODON

Interprété par

Lady NOBODY

et

Renée SYLVAIRE

sera présenté par

PHOCÉA-LOCATION

Louchet-Publiété

NOTRE ENQUÊTE

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la publication de nouvelles et intéressantes réponses à notre enquête sur l'opportunité de la reprise des relations cinématographiques avec l'Allemagne.

Dans le grand magazine anglais *The Bioscope*, M. Victor Marcel, commentant l'enquête de *La Cinématographie Française*, se prononce contre l'introduction de films allemands en France.

— Si vous avez, dit-il, trop de films américains, remplacez-les par des films anglais.

Malheureusement, dans la même correspondance, M. Victor Marcel constate qu'aussi longtemps que la production anglaise ne se sera pas améliorée, elle ne pourra pas prendre sérieusement position chez nous.

Alors...

On a présenté au Palais de la Mutualité le 12 janvier, un film *Boccace* dont l'origine allemande ne semble faire aucun doute malgré que cette origine ne soit pas indiquée par la firme éditrice « Super-Film ».

Je regrette vivement que la place me fasse défaut pour examiner, comme il conviendrait, cet incident. Je me bornerai à indiquer aujourd'hui que la présentation de films allemands camouflés ou sans étiquette d'origine est inadmissible et que nous ne sommes nullement disposés à l'admettre.

Paul DE LA BORIE.

Les grands Films

LORENZACCIO

« Phocéa-Location » nous fait connaître un de ces grands films historiques, magnifiques et somptueux où triomphe l'art délicat, sensible et raffiné des Italiens. Et c'est vraiment un chef-d'œuvre du genre. Car *Lorenzaccio* possède, sur tel film également magnifique — et même plus grandiose peut-être — l'avantage

d'être plus humain, plus intime, plus émouvant. Ici le thème de l'action n'est pas un prétexte au déplacement d'une figuration nombreuse, à l'agencement de tableaux saisissants, au luxueux étalage des costumes et au jeu varié des lumières. Un drame poignant et passionné se joue sous nos yeux et nous en suivons la progression dans une âme à la fois puérile et héroïque. Spectacle plus émouvant encore que celui d'un passé lointain ressurgi dans toute la fraîcheur de sa vie d'antan.

Le très appréciable mérite de l'adaptation italienne de l'œuvre d'Alfred de Musset est essentiellement le respect des adaptateurs pour le drame imaginé par le grand poète français. L'histoire qui nous est contée est bien celle du jeune Laurent de Médicis qui renouvela, dans la Florence efféminée du XVI^e siècle, le geste de Brutus et qui eut, d'ailleurs, l'amertume de mourir sans avoir — malgré son crime et son propre sacrifice — réussi à libérer sa patrie. Tout le film gravite sur ce point pour aller, d'un mouvement rapide — parfois même un peu rapide — vers son logique dénouement — qui est bien l'ingratitude populaire.

Les notations, généralement sont brèves mais, si brève qu'elle soit, la vision d'une scène procure toujours un plaisir si complet qu'aucune ne fait regretter la précédente. Il y a, dans l'exécution de ce film, une sorte de plénitude assurée et facile, ample et harmonieuse qui fait que la même maîtrise se manifeste en toutes ses parties et jusqu'en les moindres détails. Les artistes qui ont réalisé *Lorenzaccio* sont en possession de toutes les ressources de l'art et savent les utiliser.

On ne raconte pas le « *Lorenzaccio* » d'Alfred de Musset. De même, on ne peut pas citer les scènes du film qui appellent plus particulièrement l'éloge. L'œuvre dramatique est trop connue. L'œuvre cinématographique est d'une structure trop cohérente et solide. Tout au plus peut-on signaler l'épisode du guet-apens où périra Alexandre de Médicis et qui est une page d'un style sobre et puissant.

Le rôle qu'illustra Sarah Bernhardt est exprimé à l'écran par Saffo-Momo, une artiste au masque intelligent et tourmenté, à la mimique adroite et vive. Je regrette de ne pouvoir citer le nom de l'artiste qui interprète le rôle d'Alexandre de Médicis; c'est un comédien de composition qui a de l'allure, du type et du « cran ». Jusqu'aux moindres rôles, d'ailleurs, l'interprétation est digne de l'œuvre et l'œuvre elle-même représente incontestablement un effort d'art supérieur.

❖

L'INSTINCT QUI VEILLE

« L'Agence générale cinématographique » a présenté cette semaine, un film puissamment attrayant et curieux qui offre la particularité évidemment peu banale et certainement malaisée à réaliser, de multiplier les situations les plus dramatiques et les images les plus extraordinairement variées, autour d'une action très simple en elle-même.

Quoi de plus simple en effet, que l'histoire de Dolorès Lancel qui, vivant en pleine nature sauvage, aime les bêtes, les apprivoise sans peine mais se heurte à l'irréductible brute humaine contre laquelle il lui faut lutter avec une énergie désespérée à travers mille dangers toujours renaissants. Le scélérat qui la poursuit de sa passion bestiale lui tue son père et achèverait de tuer son mari — déjà grièvement blessé — si l'instinct d'un vulgaire animal, un chien surnommé « Wapi le tueur » n'intervenait pour le sauver et faire justice.

C'est bien, on le voit, d'un film d'aventures qu'il s'agit et beaucoup de spectateurs, peut-être, s'en tiendront à cette apparence qui, d'ailleurs, n'a rien de désagréable. Mais sous cette trame légère, brillante et facile, on découvre sans peine, une pensée philosophique un peu amère, un peu désabusée et qui est plus favorable à l'animal guidé par son instinct qu'à l'homme qui fait trop souvent un si détestable usage de son intelligence et même de sa science.

Tout naturellement les bêtes sont nombreuses qui jouent un rôle plus ou moins important dans ce film. On y voit de magnifiques chiens merveilleusement dressés, un ourson délicieux de drôlerie et d'affectueuse familiarité et bien d'autres bêtes encore.

Et l'on y voit une succession de paysages d'une beauté âpre, farouche, grandiose. C'est tantôt la mer glacée, les infinis déserts de neige, et tantôt les plaines ensoleillées, la forêt inextricable, tous les aspects de la nature libre.

Et l'on y voit enfin Nell Shipman dont la grâce ingénue, la beauté pure, le sourire charmeur s'opposent en contraste saisissant au déchaînement sauvage des éléments et des hommes.

L'Instinct qui veille est un film dont la vision frappe fortement les imaginations et dont le souvenir demeure gravé fortement en l'esprit.

Est-il besoin d'ajouter que cette œuvre de grande envergure est traitée avec toute la perfection d'une technique qui dispose des plus puissants moyens de réalisation?

Paul DE LA BORIE.

Les Directeurs avisés des Établissements suivants qui n'ont pas hésité à inscrire dans leur programme l'œuvre d'art gigantesque de GUAZZONI

LE SAC DE ROME

sont tranquilles...

LA FORTE RECETTE EST ASSURÉE

GAUMONT PALACE

DANTON PALACE

MOZART PALACE

ST-PAUL

BARBÈS PALACE

CINÉMA JEANNE-D'ARC

LA MADELEINE

BATIGNOLLES CINÉMA

RÉCAMIER

MONTRouGE CINÉMA

ALHAMBRA CINÉMA

DEMOURS PALACE

TIVOLI

GAUMONT THÉÂTRE

ALEXANDRA

MAILLOT PALACE

THÉÂTRE DES TERNES

PALAIS MONTPARNASSE

MAGIC CINÉ

SPLENDID CINÉ

TRIOMPHE CINÉ

CINÉMA CHATEAU-D'EAU

Rappelons qu'en plus de la publicité formidable qu'accompagne le film, M. ROSENVAIG, vous réserve une

PUBLICITÉ SURPRISE

qui sera une
INNOVATION et une **RÉVÉLATION**

ROSENVAIG

6, Rue de l'Entrepôt. — Téléph. : Nord 72-67

CHRONIQUE DU FILM FRANÇAIS

LES CANARDS SAUVAGES

J'ai à craindre, en écrivant le compte-rendu de la présentation des *Canards sauvages* de M. Jacques Cor, de répéter ce que j'écrivais la semaine dernière à propos du *Château maudit*. J'ai essayé, en effet, d'analyser et de définir assez longuement le talent de cet auteur si bien doué pour le cinéma. Et c'est un fait incontestable que l'on retrouve, dans *Les canards sauvages* les caractéristiques très personnelles de la « manière » de l'auteur d'Arthur Flambard et du *Château maudit*.

Ces caractéristiques sont même peut-être plus fortement accusées encore dans une œuvre où l'auteur n'a pas à compter avec des différences de temps, de milieu, de mentalité, de mœurs et même de costumes. *Les Canards sauvages* est un drame moderne et très moderne puisque, à certains égards il anticipe. N'y voit-on pas un savant qui a trouvé les rayons X, du son et construit un téléphone sans fil! On y voyait même, lors de la présentation spéciale, un chauffeur endormir, par un procédé tout nouveau, le voyageur qu'il conduit dans son auto; mais la censure, paraît-il, a impitoyablement coupé cette scène curieuse. Si Jules Verne, à qui M. Jacques Cor fait songer, vivait encore et écrivait pour le cinéma, il serait bien obligé de refréner l'essor de son imagination.

Celle de M. Jacques Cor, en tout cas, est vraiment extraordinaire. Dans *Les Canards sauvages* il y a une telle accumulation de détails imprévus, de coups de théâtre, de rebondissements et de surprises que le film, qui est d'un métrage normal, paraît court et que l'on se demande pourquoi l'auteur s'est décidé si vite à mettre fin à notre plaisir, alors qu'il eut très aisément pu le prolonger au gré de son esprit d'invention inépuisablement fertile.

Et tout cela — comme je l'ai signalé déjà pour *Le Château maudit* — est extrêmement logique, cohérent actif, clair. Les moindres péripéties sont, dans les films de Jacques Cor, étudiées, calculées, réfléchies.

Le film débute par quelques scènes brèves et pittoresques évoquant une perquisition dans un château normand sous la Terreur. Ainsi nous prenons connaissance d'un certain souterrain « la cache au curé » qui aura, plus tard, son utilité.

En collaboration avec son maître l'inventeur Lumière, le jeune savant Marc Lagrange a établi le premier téléphone sans fil. Malheureusement Lumière meurt victime de sa réussite, il ne peut survivre à l'émotion du succès décisif. Marc Lagrange est l'héritier de sa

petite fortune et le dépositaire du secret de l'invention qu'il doit transmettre à la nation. Il est alors en butte aux entreprises d'un exotique d'autant plus acharné à sa perte qu'ils aiment la même jeune fille. Le jour même où il doit l'épouser, Marc Lagrange est enlevé et conduit en Auvergne où, en voulant échapper à son ennemi, il fait une chute terrible et demeure longtemps entre la vie et la mort dans l'oubli de tout.

Des mois se passent. Marc est soigné chez de braves paysans. Quand il parvient à renouer le fil brisé de ses souvenirs et qu'il revient à Paris c'est pour apprendre que celle qu'il aime, se croyant abandonnée et trahie a épousé son rival.

Le hasard, plus tard, mettra de nouveau les jeunes gens en présence et ils goûteront un bonheur si cruellement différé, après que justice aura été faite du scélérat victime de sa propre infamie.

Je vois trop bien que ce résumé ne donne aucune idée de l'abondance des scènes charmantes ou tragiques qui font de ce film l'un des plus variés, des plus mouvementés, des plus intéressants que compte la récente production française. Mais lorsqu'une très grande part de l'intérêt d'un film réside dans la qualité particulière de saveur pittoresque ou d'imprévu des scènes ingénieusement combinées par l'auteur, n'y a-t-il pas grand risque de préjudice à les conter par là même et de telle sorte que nul n'en ignore? Laissons aux spectateurs des *Canards sauvages* tout le plaisir que doit leur procurer un film dont les attraits peu communs seront d'autant plus goûtés qu'ils seront moins divulgués.

La mise en scène des *Canards sauvages* est due à la collaboration de MM. Sémery et Jacques Cor. On n'en conçoit pas d'autre ni de meilleure pour l'action dramatique qu'ils ont traduite en images vives et franches d'une conception artistique simple, ferme et très nuancée — voire souvent d'un très joli sentiment poétique — mais sans afféterie.

Interprétation excellente avec MM. Bérédic, Bender, Paul Hubert, le petit Paul Duc. M^{lle} Helyett Lux a de la grâce et de l'adresse, M^{lle} Mado Pearl qui est jolie possède, par surcroît, le sens de l'expression juste. Elle est émouvante au plus haut point par les moyens les plus simples qui sont aussi, au cinéma, si nous en jugeons par tant d'essais malheureux, les moins aisés.

Et maintenant souhaitons qu'un auteur aussi admirablement pourvu des dons cinématographiques poursuive la carrière qui s'offre à lui si brillante après de si concluants débuts.

Paul DE LA BORIE.



ROME — VIA CHIETI. 18

FLEGREA - FILM

18, VIA CHIETI — ROME

La vieille éditrice des Chefs-d'Œuvre :

— GRAZIELLA —

MANON LESCAUT

— MIGNON —

Prépare une Nouvelle Série de Films Artistiques

et

d'un grand succès théâtral

dont

TINA XEO

SERA

l'Incomparable Protagoniste

PULCINELLA

TINA XEO

Tourne les premières scènes

de

PULCINELLA

Comédie dramatique de M. Enrico ROMA

où le caractère prestigieux des mœurs Napolitaines

s'allie à l'action rapide de la trame puissante

de

PULCINELLA

LOUEURS ET MONOPOLISTES

RETENEZ CE TITRE et INSCRIVEZ-LE à VOS PROGRAMMES

LES SCÉNARIOS FRANÇAIS

La Cinématographie Française ouvre aujourd'hui une nouvelle rubrique exclusivement consacrée à nos scénaristes.

Dans tous les pays où le film français a réussi à pénétrer, la critique est d'accord pour reconnaître à notre production nationale une qualité indiscutable : celle de la valeur intellectuelle.

Si notre mise en scène n'offre pas la splendide prodigalité des ouvrages américains, nos drames et nos comédies ont, par contre, le don d'exciter l'intérêt du spectateur et parfois même de stimuler son désir d'apprendre et de se perfectionner.

En publiant sous une forme littéraire les scénarios de nos écrivains cinématographiques, nous affirmerons cette supériorité et contribuerons à propager à l'étranger le goût de l'art français.

Nous commençons la publication des scénarios français par *Le Château Maudit*, de M. Jacques Cor, dont la récente présentation a été fort remarquée.

LE CHATEAU MAUDIT

Légende romantique de **Jacques COR**

Adaptation cinématographique de SÉMERY et de l'Auteur

SCÉNARIO

Au fond des forêts profondes de la Moravie le sinistre château d'Olmütz menace le ciel de ses tours crénelées. Il court sur lui une légende tragique que le soir, à la veillée, les vieux du pays racontent en tremblant.

C'est là qu'au siècle dernier, habitait le marquis Galéas de Brünn, seigneur du pays, enragé chasseur de loups, dont la violence et la cruauté étaient la terreur des habitants d'Olmütz.

Les plaines qui bordent la forêt sont fertiles et les paysans y vivent heureux.

Rodolphe Wartha, dernier rejeton de la plus importante famille du pays cultivait la terre féconde que lui avait laissée ses aïeux. C'était un grand et robuste garçon de trente ans, dont le courage et l'intelligence avaient rendu sa ferme prospère. Son voisin, un humble cultivateur du nom de Wassitch, qui exploitait en fermage des terres appartenant au marquis de Brünn, avait une fille, Gilda, qui, belle et vaillante, l'aidait dans les travaux de la culture paternelle. Les deux jeunes gens s'aimaient et le soir Rodolphe attendait Gilda pour faire ensemble le chemin de la plaine au village.

Un soir que, comme d'habitude il menait boire les chevaux à l'abreuvoir, au retour de la journée de labeur, Rodolphe trouva appuyée à la margelle, Marie Winternitz, blonde et tendre enfant de dix-huit ans, qui caressait l'espoir d'épouser.

Devant son embarras et pressant la question gênante Rodolphe prit les devants et lui dit : « Ecoute Marie, je sais que je vais te faire de la peine, mais il faut que je te le dise, je suis fiancé depuis hier avec Gilda ». Puis il s'éloigna tandis que la petite laisse éclater son chagrin en sanglots violents.

Un soir, le marquis de Brünn rentrait de la chasse accompagné de son intendant Ralf, son âme damnée. Au détour d'un sentier, les cavaliers se trouvent en face de Gilda. Le marquis séduit et attiré par sa beauté met pied à terre, puis après de rapides préliminaires il l'embrasse brutalement sur la nuque. Gilda, révoltée, cingle la figure du marquis d'une badine qu'elle tient à la main puis se sauve.

Cependant le temps ne faisait qu'aviver le désir de Galéas de Brünn. Ce matin-là, il appela Ralf et lui dit :

— Cette fille me plaît, je la veux, amène-la moi.

— Mais Monseigneur, elle est la fille de Wassitch votre fermier, ce serait un scandale.

Et le marquis se levant furieux :

— Suis-je oui ou non le seigneur d'Olmütz ? S'il le faut je l'épouserai. Va lui dire que je la veux pour femme, et si elle résiste emploie la violence.

A l'heure où dans le crépuscule mauve les cloches pesantes tintent l'Angelus du soir, Gilda rassemble ses moutons paisants pour les ramener à la bergerie. La procession ondulante des bêtes chemine lentement quand soudain la jeune fille se trouve en face de Ralf qui la guettait.

— Mon maître veut vous épouser, dit-il, veuillez m. suivre au château.

— Jamais ! je suis fiancée à Rodolphe Wartha et n'épouserai point d'autre ; les richesses de votre maître ne me tentent pas.

Ralf emploie alors les grands moyens. Il enlève la jeune fille et tandis que les bêtes regagnent seules la bergerie, la silhouette d'un cavalier portant en travers de sa selle une femme inanimée se découpe sur la splendeur écarlate du couchant.

Ce soir-là Rodolphe l'attendit en vain pour la première fois.

Revenue à elle, Gilda se trouve dans une merveilleuse chambre Renaissance du château d'Olmütz, en tête à tête avec le chapelain du marquis, un moine retors, qui de suite entreprend de la sermonner, et conclut :

— Croyez-moi, mon enfant, l'épouser c'est votre intérêt et votre devoir.

Le marquis attend anxieusement le résultat, assis dans la salle des Gardes.

En apprenant le refus de Gilda la colère le saisit.

— Oser me résister à moi !... Ralf, va me chercher son père, et toi moine amène-là ici.

Peu après Wassitch paraît devant le marquis :

— Ta fille est ici...

— Oh quelle joie Monseigneur ! j'étais dévoré de chagrin et d'inquiétude !

— Oui, mais je te préviens, je veux l'épouser et pour cela il me faut ton consentement, la loi le veut ainsi.

— Hélas ! Monseigneur, je ne puis, elle est fiancée à Rodolphe Wartha !

— Rodolphe Wartha ! Qu'est-ce que c'est que ça, Rodolphe

Wartha ? Je veux, tu entends, j'exige ton consentement... et c'est faire beaucoup d'honneur à un manant comme toi.

Gilda vient d'entrer et elle a entendu ces dernières paroles ; elle boit le fond du calice de la douleur et de l'humiliation. Le marquis poursuit :

— Si tu refuses, je te chasserai, je te ruinerai.

A ces mots Gilda ne se contient plus. Elle se jette au cou de son père en pleurant :

— Père, je ne veux pas que tu sois malheureux à cause de moi.

Puis au marquis :

— Je serai votre femme puisque vous m'y forcez.

Et le soir Wassitch apprend à Rodolphe la fatale nouvelle. Tous deux se lamentent inutilement de leur impuissance, écrasés qu'ils sont par la crainte du puissant.

Les années passèrent. Gilda eut une fille, seule consolation d'une existence morne, désolée et pleine de regrets.

Rodolphe resta longtemps inconsolable de la perte de celle qu'il aimait ; puis, le grand guérisseur de nos maux, le temps accomplit son œuvre et il épousa Marie Winternitz qui n'avait pas cessé de le chérir. Il eut un fils. A défaut du bonheur il avait la quiétude et la prospérité, mais pas plus que Gilda il n'avait oublié leur bonheur perdu.

Un jour Gilda s'était égarée au cours d'une promenade à cheval dans la forêt ; le hasard la remit en présence de Rodolphe et l'amour brûlant entre eux se raviva soudain. Ils se revirent souvent. Mais les amoureux sont imprudents et un soir...

Le marquis après dîner dit à Ralf :

— Il fait clair de lune, nous allons tirer les loups à l'affût.

Les deux hommes franchissent une poterne qui donne dans la forêt, quand au même instant Galéas voit dans un rayon de lune une ombre franchir le mur du parc. L'ombre traverse rapidement la cour, grimpe après une glycine jusqu'au balcon de la chambre de Gilda et disparaît.

C'est Rodolphe. Tandis qu'il berce son amie de leurs souvenirs d'amour, on frappe à la porte. Gilda affolée dit : « C'est Lui ». Par où faire fuir Rodolphe ? « Oh ! le balcon ». Il va l'enjamber, quand Ralf posté dans la cour fait feu et le manque. Que faire, aucune issue ! et Gilda épouvantée le cache dans son oratoire qu'elle ferme à clé, puis court ouvrir à son mari.

Il entre... personne ! Un geste de Gilda la trahit ! L'homme est là dans l'oratoire.

— Ralf, va chercher Olivier, le garde, il fût maçon, n'est-ce pas ?

De Brünn arrache à Gilda la clé de l'oratoire, l'y pousse brutalement, et un peu plus tard le garde sous la menace du couteau de Ralf en a muré la porte. Ralf couvre le mur neuf d'une portière de tapisserie.

Le lendemain matin, la petite fille de Galéas court joyeuse vers son père, les bras tendus :

— Bonjour papa.

Il la dévisage, méfiant et colère :

— Papa... allons donc !! c'est l'enfant de l'autre, et il appelle : Ralf !

Il lui donne un ordre à voix basse. Ralf d'abord proteste, puis se soumet et quelques instants après Galéas quitte le château tandis que Ralf emporte l'enfant dans ses bras. Depuis ce jour, nul ne franchit plus le seuil de l'antique demeure.

Cependant Ralf a conduit l'enfant dans la forêt ; il va exécuter l'ordre de son maître et lui plonger son couteau de chasse dans le cœur ; mais tandis que le couteau levé va accomplir l'action infâme, un regard doux et confiant de l'enfant réveille au fin fond du cœur de l'assassin le peu de sensibilité qui y sommeille encore. L'intendant dépose la petite fille au pied d'un arbre et s'enfuit au galop.

Des mois avaient passé. L'énergie de Marie, la femme de Rodolphe avait sombré dans le chagrin. La main du maître n'était plus là et la ferme périclitait ; tant et si bien qu'un jour elle fut mise en vente et adjugée à vil prix à un marchand de biens Jacob Glogau. Ce fut la ruine. Chassée sans pitié par le nouveau propriétaire, Marie prit le petit Jean par la main et vagabondant le long des routes, la mère et l'enfant en quête d'un gîte et d'une nourriture problématiques, marchèrent au devant de leur destin. Un soir, harrassée de fatigue Marie entra dans une grange et quand l'enfant ouvrit les yeux le lendemain, il s'éveilla entre les bras d'une morte. L'instinct le conduisit vers la ferme natale, mais Glogau, sans pitié, le chassa de la demeure paternelle, malgré les remontrances indignées de sa nourrice Marina. Celle-ci qui l'aimait comme son propre enfant l'emmena chez elle et l'éleva loin de ce pays de malédiction.

Le temps passa.

L'enfant est devenu un homme. Dans le fond de son âme s'éveillait le goût du voyage et des aventures et la vieille Marina avait bien du mal à le retenir auprès d'elle. Un jour la tentation fut trop forte... il partit. Il parcourut l'Europe et fit tous les métiers : tour à tour écrivain public et calligraphe en Bohême, ciseleur en Espagne, écuyer en France, il vagabonda pendant plusieurs années. Sa vie aventureuse n'avait cependant pas distrahit sa pensée de l'idée fixe qui l'obsédait depuis qu'il avait atteint l'âge de la pensée. La disparition inexplicable de son père hantait son cerveau avide de savoir. Enfin, n'y pouvant plus tenir, décidé à percer ce mystère, il revint.

La vieille Marina éprouva une grande joie en revoyant son enfant d'adoption. A son retour, Jean trouva bien des changements. Marina maintenant avait de nouveaux voisins et leur fille Elisabeth, blonde et charmante tenait souvent compagnie à Marina. Les jeunes gens se virent fréquemment et l'amour fleurit dans leur cœur. Un jour cependant, Jean pressa de questions la vieille Marina :

— Je veux tu entends, j'exige que tu me révèles tout ce que tu sais de la disparition de mon père.

— Mais, mon pauvre enfant, je ne sais qu'une chose,

POUR TOUT CE QUI CONCERNE L'INSTALLATION D'UN POSTE CINÉMATOGRAPHIQUE

ADRESSEZ-VOUS A

LA MAISON DU CINÉMA

SERVICE DU MATÉRIEL

PARIS. - 50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry. - PARIS

comme tout le monde. Un soir ton père s'est dirigé vers le château d'Olmütz, et on ne l'a jamais revu depuis. C'est depuis ce jour que dans le pays on l'appelle « le château maudit ».

— C'est bien, j'irai voir moi-même.

Et malgré les craintes et les supplications de Marina apeurée; à l'heure où les lutins dansent dans les brouillards du crépuscule, Jean se dirige à cheval vers la demeure sinistre. Il franchit le mur du parc, pénètre dans le château par un soupirail, erre toute la nuit dans les galeries et les pièces sans relever aucun indice, et au matin, rompu de fatigue, écrasé de sommeil, s'assoupit sur le lit d'une chambre du premier étage.

A peine a-t-il fermé les yeux qu'il est la proie d'un affreux cauchemar. Il voit sortir de la tapisserie du mur le spectre effrayant de son père. L'apparition s'avance vers lui et accompagnant ses paroles d'un geste impérieux lui dit :

— Jean! je suis ton père!!! Venge-moi!

Puis le fantôme se fond dans les personnages de la tapisserie.

A l'aube Jean ouvre les yeux; son premier regard tombe sur la tapisserie, il la reconnaît et dit : « C'était là ». Il l'arrache vivement et derrière découvre un mur qui obstrue une porte.

Le lendemain, revenu avec une pioche, il démolit le mur. La porte ouverte au prix de grands efforts lui donne accès dans un oratoire, et là, par terre deux squelettes enlacsés, encore recouverts de lambeaux de vêtements, témoignent d'un forfait ancien. Au mur, une inscription tracée à la pointe d'un poignard. Il lit et dans un sanglot d'horreur s'écrie :

— Mon père!

Alors prenant à témoin la grande image du Christ qui depuis douze années veille les deux cadavres, il s'écrie :

— Père! par le sang du Christ! je jure de te venger!

Depuis son double crime le marquis Galéas habite dans son immense palais à la ville de Brünn.

Torturé par le remords il est enclin à toutes les puérités de la superstition. Ralf, son intendant, ne le quitte pas.

Ce jour-là, en rentrant au palais, ils virent assis sur les marches de l'une des portes, un vieux mendiant aveugle qui disait la bonne aventure. Galéas s'approche, tend la main et dit : « Et moi, que me prédis-tu ? » L'aveugle palpe la paume d'un doigt léger et prononce :

— Cette main est souillée d'un crime épouvantable et la mort est sur toi! demande à Dieu pardon dans le lieu où le crime jadis fut consommé.

Tandis que Galéas épouvanté rentre au palais, Ralf furieux chasse le mendiant. Celui-ci au coin de la première ruelle se débarrasse de sa fausse barbe et de son accoutrement. C'est Jean Wartha. « J'en suis sûr, dit-il, il viendra, de qui se défierait-on moins que d'un aveugle ? » Et le même soir, à cheval, dissimulé dans les broussailles d'un chemin encaissé aux abords du château d'Olmütz, il guette le passage de Galéas. Le voilà! il le suit et l'un par la grande porte, l'autre par dessus le mur pénètrent dans l'antique château. Le marquis se hâte vers la chambre de l'emmurement. Son épouvante est grande de voir, démolie, le mur de la porte et son sang se glace à la vue des restes hideux de ses victimes. Accablé par le remords et la frayeur il tombe à genoux devant le crucifix en criant : « Pardon! » Au même moment la tête de Jean Wartha paraît dans l'embrasure. Il s'approche de Galéas par derrière, lève un bras armé d'un couteau, et au moment de frapper, prend à témoin le crucifix que sa vengeance est sainte. Alors s'accomplit un prodige. Sur les branches de la croix paraissent en lettres de feu les paroles du Christ : « Tu ne tueras point ». Jean désarmé par cette intervention divine, regagne sa demeure.

Pourtant le serment sacré n'est pas accompli, les mânes de son père ne sont pas satisfaites et tout en cheminant à travers la forêt profonde il s'écrie désolé :

— Lèves-toi, noire vengeance et inspire-moi!

Son vœu fut exaucé et la haine lui inspira une vengeance pire que la mort.

Il se rendit à l'église de Glatz où le marquis avait été baptisé. En ce temps-là, l'état-civil était tenu par le curé de la paroisse où avait eu lieu le baptême. Jean Wartha mis en présence du registre de l'état civil profita d'une absence du sacristain pour ajouter au bas de l'acte de baptême de Galéas de Brünn les mots suivants :

« Et afin de l'identifier dans cette vie, nous l'avons marqué à l'omoplate gauche du sceau de ses armes ainsi qu'il est d'usage dans sa famille ».

Revenu à Brünn il entra comme laquais au service de son ennemi pour le mieux surveiller. Profitant de son absence il fouilla dans ses papiers puis, utilisant ses anciens talents de calligraphe et de ciseleur, il en confectionna des faux identiques aux vrais, les scella d'un sceau qu'il avait gravé et gardant les authentiques par devers lui, leur substitua les faux.

Il retourna alors chez la vieille Marina et un soir avec le même sceau qui avait servi à sceller les fausses lettres de noblesse et de propriété du marquis, il s'infligea une torture héroïque et imprima dans les chairs fumantes de son omoplate gauche le sceau rouge des de Brünn.

Le traquenard était tendu.

Quelques temps après le procureur du Roi reçut une visite inattendue.

Jean se présenta chez lui sous le nom et l'aspect empruntés d'un riche étranger.

— Je porte plainte, dit-il, contre le marquis Galéas de Brünn pour usurpation des biens et des titres de mon père, et je prouverai que l'héritier légitime, le véritable marquis de Brünn... c'est moi!

Le Procureur est stupéfait.

Le marquis prévenu, commence par rire d'une pareille outrecuidance, mais convoqué le lendemain concurremment avec Jean Wartha, il sent que l'affaire se complique. Chacun produit ses justifications. Il y a doute et la cause est renvoyée par le procureur devant le tribunal des pairs. Le marquis est atterré, il se sent l'objet d'une machination dont il se tirera avec peine.

A l'issue de l'audience, Jean rentre chez Marina. Chemin faisant il rencontre Elisabeth qui l'attendait. Ils s'assoient sous une roche, mais Ralf les a suivis et les espionne. Juché sur la roche il entend toute leur conversation.

— Mais pourquoi poursuis-tu cet homme de ta haine, demande Elisabeth.

— C'est parce qu'il a jadis assassiné mon père. Et il poursuit :

— Nous nous marierons dès que sera accomplie ma vengeance, j'irai dès demain te demander à tes parents.

— Hélas! Jean, ce ne sont pas mes parents, je suis une enfant trouvée!

Et ils s'éloignent.

Ralf, du haut de sa roche, n'a pas perdu un mot de la conversation. Mis en éveil par leurs paroles, il suit Elisabeth jusque chez elle, interroge sa mère et apprend qu'elle a été trouvée toute petite dans la forêt d'Olmütz.

Il n'y a pas de doute, cette enfant, c'est la fille de Galéas qu'il a jadis épargnée. Il sait qu'elle aime Jean; il va se servir

TÉLÉPHONE
ARCHIVES 16-24 — 39-95



ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE
LOCATIONAL - PARIS

LA LOCATION NATIONALE

10, Rue Béranger — PARIS

AGENCES A :

MARSEILLE
3, Rue des Récolettes

LYON
23, Rue Thomassin

TOULOUSE
16, R. du Palais Gallien
NANCY
4, Rue Bellegarde
BORDEAUX
33, Rue des Carmes

LILLE
5, Rue d'Amiens
RENNES
33, Quai de Prévalaye

Le 2 Février

L'HÉROÏQUE MENSONGE





VIOLA DANA

Les Grands Succès de

VIOLA DANA

L'OFFRANDE AU DESTIN

LA CHASSE AUX MARIS

FLIRTEUSE

FLEUR DE MISÈRE

DIABLINETTE

Prochainement :

L'HÉROÏQUE MENSONGE

La Location Nationale. - Paris

Et souvenez-vous qu'il n'y a pas de

Programme Parfait

sans un Comique de la Série

M A G O ———
————— M A G A



LA LOCATION NATIONALE - PARIS

L'uchet-Publicité

de ces circonstances pour tâcher d'arracher son maître du filet dans lequel il sent que l'emprisonne son ennemi.

Le matin du jour fixé pour le jugement, Ralf s'en vient trouver Elisabeth tandis qu'elle fait paître ses moutons, et la conversation s'engage.

Ralf brutalement lui dit : « L'homme qui autrefois t'abandonna toute petite dans la forêt... c'est moi ! » Et devant l'effarement d'Elisabeth il ajoute : « Oui, je sais qui tu es. Tu es née au château d'Olmütz; je t'ai tenue dans mes bras, tu n'étais pas plus haute que ça. » A entendre ces paroles Elisabeth ressent une grande joie. Enfin le mystère de sa naissance est percé ! Puis une pensée la traverse comme une flèche empoisonnée. Et elle dit : « Mais alors... mon père ? Et Ralf se levant : Ton père ! c'est le marquis Galéas de Brünn, c'est l'homme que le tribunal va condamner tout à l'heure. Et sautant vivement à cheval, il lui lance au moment de s'éloigner : « Ne tenteras-tu rien pour le sauver ? »

Quand Ralf arriva au Tribunal l'audience était ouverte. Le Procureur qui présidait conclut :

— Les titres présentés par le plaignant à l'appui de sa requête sont authentiques, mais ils ne constituent pas une preuve indiscutable de son identité; mais nous avons ici le registre de l'état-civil de Glatz et nous trouverons là de quoi nous éclairer, et il lit la fin de l'acte de baptême :

« nous l'avons marqué à l'omoplate gauche du sceau de ses armes..... »

En entendant cela Galéas est interdit. Jean Wartha se précipite, déchire sa chemise et la marque apparaît aux yeux de tous, preuve indéniable de son identité. Il est acclamé. Puis désignant le marquis : « J'ai, dit-il, à formuler une accusation plus grave encore. J'accuse formellement cet homme d'avoir ass..... » A ce moment une voix clame au fond de la

salle : « Jean ! Jean ! Tais-toi ! » Et Elisabeth se jette dans ses bras. Tumulte : « Parlez ! mais parlez donc ! » Je t'en supplie, Jean, tais-toi !

Incapable de dominer le tumulte déchaîné, le Président suspend l'audience.

— Je t'en supplie, sanglote Elisabeth, Jean, par amour pour moi, renonce à ta vengeance.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? Et devant sa résistance, elle lui fait l'aveu fatal :

— Parce que cet homme... c'est mon père !

Jean est atterré. C'est l'écroulement du bonheur qu'il a entrevu, car il ne peut épouser la fille de l'assassin de son père. A la reprise de l'audience il se lève et dit :

— Je renonce à l'accusation, puis se tournant vers le marquis :

— Je vous fais grâce. Je repousse les biens que vous avez souillés. Que le remords empoisonne le reste de vos jours et puisse la malédiction des morts être ma vengeance !

Et il s'enfuit comme un fou, malgré le cri déchirant d'Elisabeth effondrée.

Abandonné de tous, même de Ralf, dans son immense demeure, il ne resta à de Brünn, que la pitié profonde de sa fille, qui, nouvelle Antigone ne l'abandonna pas.

Il retrouvait en elle les traits de la mère assassinée par lui ! il en avait peur ! elle était pour lui un remords vivant. Et bientôt il glissa à la mort par cette pente hideuse : la folie.

Pour expier les crimes de son père, Elisabeth s'enterra au couvent.

Jean Wartha après de touchants adieux à la vieille Marina retourna à sa belle vie errante et tira derrière lui le voile de l'oubli.

Jacques COR.

ACHETEZ

VOS

OBJECTIFS, CONDENSATEURS, LENTILLES

à la

MAISON DU CINÉMA



SCENARIOS DES PRINCIPAUX FILMS DE LA SEMAINE PRÉCÉDENTE

LES CANARDS SAUVAGES

Exclusivité « Phocéa-Location ».

François Maillard, gentilhomme campagnard vivait paisiblement dans son château de Saint-Aubin-sur-mer, en Normandie, quand la terreur vint empourprer la France. Un soir du mois de février 1793, tandis qu'il lisait au coin de l'âtre embrasé, des coups retentissent à l'une des portes basses de la vieille demeure. Il court ouvrir et se trouve en présence d'un prêtre à bout de forces qui le supplie : « Cachez-moi, je suis l'abbé Clauzel, je suis poursuivi par les bleus ».

Maillard n'hésite pas. Il entraîne l'abbé vers le potager, l'enfouit jusque par dessus les épaules, lui retourne un grand pot à fleurs sur la tête et rentre dans le château au moment où les soldats de la République l'envahissent.

Les soldats passèrent bien près de l'abbé Clauzel, mais ne le découvrirent pas.

Dès qu'ils se sont éloignés, Maillard court délivrer l'abbé Clauzel. Dans la crainte de nouvelles perquisitions, ils aménagèrent de leurs propres mains une cachette dans un lambris du salon.

L'abbé Clauzel vécut là plusieurs mois sans que nul soupçonât sa présence, et il a employé ses heures de captivité à creuser une longue galerie qui déboucha à la lisière du parc. Enfin, un soir il partit. Depuis, les paysans dans leur langage pittoresque appellent la cachette du salon de Saint-Aubin « La cache au curé ».

C'est cette histoire que M^{me} Maillard raconte à sa fille Germaine, âgée de dix ans et arrière-petite fille de François Maillard, et à Marc Lagrange, son ami d'enfance âgé de quatorze ans, orphelin sans fortune. Marc vient de découvrir la « cache au curé » au cours d'une partie de cache-cache avec Germaine.

De l'autre côté de la vallée, un riant manoir abrite le savant Jean Lumière, professeur de physique à la Sorbonne, déjà célèbre par ses recherches sur les rayons X du son. Lumière travaillait à l'application pratique de sa découverte, qui espérait-il, permettrait bientôt de téléphoner sans fil.

Le savant a pris en affection le petit Marc. Les habitants du manoir et du château, voisinaient fréquemment...

Les années ont égrené leurs nuits et leurs jours. Germaine est devenue une belle jeune fille, elle est courtisée par de

nombreux prétendants. M^{me} Maillard rêve pour sa fille un mari aussi riche qu'elle.

Le professeur Lumière a atteint le terme de ses recherches. Il a pris pour chef de son laboratoire de la Sorbonne, Marc Lagrange, et tous deux ont réalisé par l'application des ondes sonores X un appareil « micromégaphone, haut parleur » qui permet de téléphoner sans fil et décuple la force des sons.

Le plus assidu des prétendants de Germaine est un gentilhomme exotique naturalisé, très lancé dans la haute société parisienne, nommé Juan Montès. Il connaît la situation brillante de Germaine Maillard et il s'est juré d'avoir la jeune fille et la dot.

Ce soir là, Marc était resté à travailler au laboratoire plus tard que de coutume; Lumière parti depuis quelques instants, il était seul. Soudain il se trouve face à face avec un individu de haute stature, commun et barbu, entré là sans qu'il l'entendit. L'homme sans préambule lui dit : « Renseignez-moi sur les ondes sonores X et leur application et je vous récompenserai royalement ». Marc aime Germaine. Il sait que jamais sa mère ne consentira à la lui donner tant qu'il sera pauvre. Accepter cette offre serait le bonheur pour lui; aussi son honnêteté native est-elle mise à une dure épreuve. Pourtant sa droiture innée se révolte à l'idée d'une telle trahison et il jette à la porte son tentateur et son argent. Cependant, Lumière revenu fortuitement a tout entendu derrière la porte. Il tombe dans les bras de Marc ébahi en murmurant : « La belle âme ! »

Pourtant le jour de l'expérience définitive est arrivé. La tour Eiffel doit envoyer un message téléphonique sans fil à onze heures. Marc et Lumière attendent anxieux, le chronomètre à la main. Onze heures. L'appareil mégaphone vibre des sons d'une voix tonitruante. L'expérience a réussi au-delà de ses espérances, et Lumière succombe à l'émotion formidable du succès, tué par la réussite de sa propre invention. Avant de mourir il a le temps de remettre à Marc une lettre contenant ses dernières volontés et notamment l'ordre de faire don à la France de la découverte des ondes sonores X et de l'appareil haut parleur qui permet de les utiliser à la téléphonie sans fil.

Pendant que ces événements se déroulent à la Sorbonne, Germaine Maillard fait au bois sa quotidienne et matinale promenade à cheval. Montès a réussi à la joindre et lui fait une cour de plus en plus pressante.

Germaine ignore que Marc l'aime. Son attitude envers



WILLIAM FOX
présente

VIVIANE
MARTIN
dans

ROSE DU NORD
comédie Dramatique



FOX FILM
17, rue Pigalle, Paris (9^e)

PRÉSENTATION : Lundi 24 Janvier 1921, à 2 h. Salle du Rez-de-Chaussée au « PALAIS DE LA MUTUALITÉ », 325, Rue Saint-Martin. — ÉDITION le 18 Mars 1921

elle, empreinte de gêne, de réserve et de timidité l'étonne. Et comme elle est coquette, elle accueille sans déplaisir les galanteries de l'aventurier. Aussi à la question plus directe de Montès, elle répond... évasive : « Espérez monsieur. »

En rentrant à l'hôtel du boulevard Richard-Wallace, elle apprend la mort de Lumière et se précipite à la Sorbonne. Elle trouve Marc abandonné à son chagrin. Une allusion de la lettre de Lumière, que Marc n'a pas achevé de lire, lui apprend qu'elle est aimée de lui et elle lui fait l'aveu de son propre amour.

Marc a demandé à M^{me} Maillard la main de Germaine; elle lui a opposé un refus catégorique. Germaine lui rend courage en lui disant : « C'est bien, moi, je vais lui parler. »

Une discussion violente éclate entre la mère et la fille, que Germaine conclut par ces mots : « Je suis majeure, je l'épouserai ». Et M^{me} Maillard s'incline à contre cœur.

Montès apprend par les journaux les fiançailles de Germaine. Cet échec lui met la rage au cœur.

Le jour du mariage, Marc devait passer prendre sa fiancée à onze heures pour la conduire à la mairie, puis à l'église. Une automobile devait venir la chercher. Et de fait, à onze heures moins le quart, un coupé s'arrête devant la porte, il y monte. En passant devant la grille de l'Hôtel Maillard, il frappe à la vitre pour faire arrêter la voiture, mais le chauffeur semble sourd et ne ralentit pas l'allure. Alors Marc empoigne le porte-voix et crie : « Arrêtez, mais arrêtez donc! » Le chauffeur qui guettait cet instant lâche dans le pavillon de l'acoustique des gaz délétères contenus sous pression dans une fiole métallique et Marc tombe évanoui sur les coussins.

A quelques kilomètres de Paris, la voiture s'arrête. Une quatre-vingt chevaux attend. L'homme qui la conduit aide à transporter Marc dans la grosse voiture; c'est l'homme barbu de la Sorbonne. Il a fait enlever Marc pour lui arracher le secret des ondes sonores.

Enfin Marc se ranima. Ayant de suite reconnu l'homme barbu il comprend que s'il ne s'échappe pas il est perdu, et pourtant les portières de la voiture sont verrouillées comme une prison. Il tente alors une chance suprême. Il casse avec son coude la glace arrière de la voiture et saute sur la route; il trébuche et roule dans un ravin profond.

L'homme s'aperçut après quelques kilomètres de l'évasion de son prisonnier, mais persuadé qu'il s'était tué, il prit le parti le plus sage : filer.

Marc n'était pas mort de sa chute, mais s'était grièvement blessé et une fracture du crâne lui avait complètement fait perdre la mémoire. Recueilli par des chasseurs, il avait été transporté chez l'un d'eux, fermier aisé, le père Carignan.

Carignan avait une nièce, nommée Germaine. Elle se dévoua à soigner le blessé inconnu et grâce à sa vigilance, la santé physique lui revint rapidement, mais la mémoire engourdie sommeillait au point qu'il ne se rappelait ni comment l'accident lui était arrivé ni même quel était son nom.

Tant d'intérêt se changea bientôt chez Germaine Carignan en un sentiment plus tendre.

Un jour, à l'heure où le soleil décline, Marc s'est assoupi devant la porte de la ferme. La mère Carignan, la tante de Germaine, appelle d'une voix forte : « Germaine ». L'enfant accourt à cet appel dont les sons ont également frappé l'oreille de Marc et l'ont réveillé en sursaut, comme d'un songe. Il se lève répétant dans une extase « Germaine!... ma petite Germaine... je t'aime ». La jeune fille a entendu; l'émotion la cloue sur place et prenant pour elle les mots d'amour que

Marc adresse à un cher souvenir enfin retrouvé, elle fond en sanglots.

La mère Carignan clame du fond de la cuisine.

« Voyons Germaine, apporte-nous de la lumière. »

Et Marc répète « Lumière ». Il voit du fond de ses ténèbres l'image de son vieux maître disparu; il se souvient. D'avoir entendu les noms des deux êtres qu'il avait le plus aimé, remis en mouvement la mécanique cérébrale et peu à peu la mémoire lui revint; si bien qu'un jour il regagna Paris laissant en Auvergne Germaine Carignan, désolée et toute désorientée par ce départ soudain.

Sitôt débarqué à Paris, Marc se précipita à l'Hôtel Maillard. Là, il apprit que Germaine Maillard était mariée depuis un mois.

Ecrasé par ce malheur, Marc partit pour la Normandie. Il la savait au Château de Saint-Aubin avec son mari et caressait le secret espoir de l'apercevoir de loin, de temps en temps. Il partageait son temps entre le travail et la lecture et s'isolait fréquemment dans les bois.

Germaine aimait la chasse. Un jour, elle prit un chien et un fusil dans l'espoir de tirer un lièvre, mais l'ardeur de la chasse l'entraînant elle s'égarait.

Marc qui lisait dans les environs entend ses appels; il accourt et les fiancés d'hier se retrouvent face à face. Marc se justifia facilement des injustes soupçons de Germaine. Il lui raconta son histoire. Puis, rapprochant ces événements de ceux qui avaient accompagné le mariage de Germaine, la vérité leur apparut aveuglante. « Juan Montès », c'est lui qui a tout tramé. L'homme barbu c'était lui. Et Germaine désespérée d'être tombée dans le piège, avoua à son ami d'enfance l'enfer de son existence. Montès est brutal, sans scrupules et jaloux. « Il me fait peur! » Tout en courant, ils sont arrivés à la maison de Marc. Celui-ci remit alors à Germaine un petit « mégaphone haut parleur » de poche qu'il venait de terminer. En cas de danger, dit-il, appelle-moi, mais ne le confie, ne le montre à personne, et ne l'ouvre pas surtout!!!

Le lendemain, Marc lisait dans sa véranda. La porte s'ouvrit et quelle surprise! Germaine Carignan entra. Après le premier échange de nouvelles, la petite paysanne lui raconta comment elle avait quitté l'Auvergne, puis écrasée par la fatigue d'un long voyage, elle s'endormit dans son fauteuil.

Ce matin-là, Montès avait été réveillé par le cri strident des canards sauvages. Il s'habilla en hâte, monta dans sa barque et courut à la hutte. La chasse fut abondante, mais il arriva qu'en tirant un canard, du même coup qui le tuait, la charge de plomb coupa l'amarre de son bateau. Montès est furieux, pas de pont sur la rivière plus de barque. « Cela m'oblige à faire six kilomètres à pied, par Ouveille-la-Rivière, pour regagner le château ».

Tandis que Germaine Carignan reposait, le « mégaphone » de Marc retentit d'un appel : « Marc, soit très prudent, Montès m'a fait hier une scène épouvantable à cause de ma rentrée tardive. La jalousie le rend fou; s'il savait que nous nous sommes revus, il me tuerait ». « Sois sans crainte, Germaine, je serai prudent... » et la conversation continua longtemps sur ce sujet.

Cependant le détour causé par la perte du bateau obligea Montès à passer devant la maison de Marc. Il entend des voix à l'intérieur que l'amplification des sons émis par l'appareil lui permet de percevoir distinctement. Il s'arrête interdit : « La voix de ma femme ». Il entre comme une trombe et se trouvant brutalement face à face avec Marc Lagrange qu'il

croyait mort, il laisse échapper cette exclamation : « Lui! vivant! ici! »

Rentré au château, une circonstance fortuite le persuade que sa femme lui cache quelque chose et il décide de la surveiller.

Le soir au cours d'une promenade au clair de lune, Marc fait admirer à Germaine Carignan les beautés du pays, et lui recommande « Surtout n'allez pas seule sur la grève, les sables mouvants y sont terribles, et celui qui y pose le pied n'en revient jamais ».

Au château, Montès simulant un départ pour un nouvel affût aux canards épia sa femme. Il la surprend en train de correspondre avec Marc par les ondes sonores X. Sa fureur éclate. Il la somme de lui livrer le secret, elle refuse, et au cours d'une scène de violence il réussit à lui arracher l'appareil, puis l'enferme dans le salon sans issue et se met en devoir de démonter le mégaphone pour en surprendre le secret.

Germaine est désespérée, Marc va pâtir à nouveau par sa faute, comment le prévenir? nulle issue... Ah! si! quelle idée! « la cache au curé! » et elle disparaît dans les ténèbres de la cachette. Cependant au manoir d'Ouveille, Marc et la petite Carignan causent familièrement. « Mais, dites-moi, Germaine, pourquoi avez-vous quitté l'Auvergne? pourquoi êtes-vous venue ici? »

Et la petite, timide et confuse : « Comment M. Marc, vous n'avez pas compris? mais c'est parce que vous... ah... » à ce moment la porte s'ouvre furieusement et Germaine Montès paraît échevelée et tragique. En deux paroles elle met Marc au courant de la nouvelle infamie de Montès. Il la prend dans ses bras, lui répond : « Je t'aime Germaine et je t'arracherai de ses griffes » et tous deux se hâtent dans la nuit vers le château, tandis que Germaine Carignan, restée seule s'écrie désespérée : « La Germaine qu'il aimait, ce n'était pas moi!!! »

Le coup est si rude qu'elle ne songe qu'à mourir. Elle court vers les sables mouvants tout proches et leur immobilité traîtresse a bientôt englouti son immense chagrin.

Tout en courant vers le château, Marc dit à Germaine Montès : « Pour assurer l'inviolabilité du secret l'appareil contient une charge explosive. S'il parvient à l'ouvrir, il est mort! »

Au même instant, une détonation retentit et quand ils pénètrent dans la vieille demeure, la justice de Dieu a passé et Montès a péri victime de sa propre infamie.

Ce jour-là, Germaine se réfugia pour la vie dans les bras de son loyal ami de toujours.



LORENZACCIO

Exclusivité « Phocéa - Location »

L'histoire de Florence, la somptueuse cité que le commerce avait enrichie et que l'art a immortalisée, fourmille d'événements dramatiques et de rivalités sanglantes.

En choisissant parmi les innombrables sujets qu'offre cette période resplendissante de l'histoire : l'assassinat du duc Alexandre de Médicis, l'immortel poète français a voulu mettre en lumière la troublante personnalité de Lorenzino de Médicis et légitimer son crime.

En adaptant au cinéma l'œuvre d'Alfred de Musset, M^{me} Lia de Passaro en a scrupuleusement respecté l'esprit et la tendance, et lui a communiqué une vie nouvelle en réalisant

cette adaptation dans les lieux mêmes où se déroula le sombre drame. Les dalles que nous voyons à l'écran sont celles que foulèrent les pieds du duc Alexandre et les belles dames de sa cour. Les murs du palais Strozzi sont ceux derrière lesquels conspirèrent les conjurés. Jamais drame historique ne fut plus rigoureusement reconstitué dans son cadre naturel.

Nous sommes en 1537. Depuis huit ans l'empereur Charles-Quint a rétabli à Florence les Médicis exilés et donné le pouvoir à Alexandre, bâtard de Laurent II. Celui-ci règne avec le titre de Duc de Florence, mais en réalité ne songe qu'à satisfaire ses passions et à donner libre cours à son ardeur au plaisir. La fortune immense de la célèbre cité en fait une proie également convoitée par les deux plus grands potentats du monde : le Pape et l'Empereur. Tandis que Paul III entretient autour du jeune duc toute une camarilla sous les ordres du cardinal Cibo, Charles-Quint impose à la ville une garnison de mercenaires allemands.

Les scandales d'une cour corrompue, les vexations de toute sorte, les enlèvements et les viols des femmes et des jeunes filles des meilleures familles ont exaspéré la vieille aristocratie florentine. Une conspiration est ourdie dont les chefs sont le vieux Strozzi et ses fils; mais l'un de ceux-ci ayant tué un courtisan du duc, le favori Salviati, qui avait insulté sa sœur Luiza, le Duc exile tous les hommes de la famille, laissant à Florence Luiza Strozzi dont il désire faire sa maîtresse. Bon sang ne peut mentir; avant de tomber au pouvoir d'Alexandre de Médicis, la jeune fille absorbe un poison violent et la première nouvelle qui parvient au vieux Strozzi sur le chemin de l'exil, est celle de la mort de son enfant.

Depuis quelques temps, le Duc avait pour confident intime un de ses cousins, Lorenzo de Médicis, que son élégance raffinée et l'antipathie qu'il marquait pour les exercices violents avaient fait surnommer Lorenzino ou Lorenzaccio. Ce dernier, qui avait jusque là manifesté un goût très prononcé pour l'étude et la littérature, était devenu tout à coup et sans raison apparente, le compagnon fidèle et même le pourvoyeur des orgies ducales.

Dans Florence, le courtisan était devenu un objet de mépris et plus encore que celui d'Alexandre, le nom de Lorenzaccio était maudit et abhorré.

Le mystère qui entourait cette transformation instantanée d'un doux poète en un courtisan dépravé et corrompu devait bientôt s'éclaircir.

Le soir même où le vieux Strozzi prenait le chemin de l'exil, Lorenzaccio pénétrait chez lui et à la stupéfaction du vieux gentilhomme, il lui disait : « Demain lorsque le soleil se lèvera sur Florence, ma main que voilà sera rouge du sang d'Alexandre de Médicis ».

Lorenzaccio s'était juré en effet de délivrer du joug l'infâme bâtard. Voulant lui-même frapper le tyran, il s'était acquis la reconnaissance d'un spadassin redoutable nommé Scoronconcollo, qui l'initiait en cachette au maniement des armes. Afin d'attirer le duc dans un guet-apens sans issue, Lorenzaccio avait mis à profit l'incorrigible passion du souverain pour les femmes. Sa tante, Catherine Ginori, aussi renommée pour sa vertu que pour sa grande beauté, avait fait sur Alexandre de Médicis une impression d'autant plus violente que la conquête semblait plus difficile. Lorenzaccio, après avoir savamment amené l'amoureux duc au point culminant de la passion, lui annonça un soir que la belle Catherine l'attendait vers minuit chez lui afin de ne pas se compromettre. Pour ne rien laisser au hasard, l'habile courtisan avait, dans la journée, subtilisé la cotte de mailles de fin acier

PATHÉ

présentera

Le 2 Février

Le Fauve de la Sierra

Grand Roman-Cinéma en 10 Épisodes

Interprété par Kathleen O'CONNOR et Jack PERRIN

Adapté par
GUY de TÉRAMOND

PUBLIÉ DANS :

" Cinémagazine "

en feuilleton Hebdomadaire (un épisode par numéro)

Édition du 1^{er} Épisode

LE

11 Mars



Grosse Publicité de Lancement :

Affichage sur Emplacements réservés

AFFICHES :

160×240 — 120×160 — 60×80

NOMBREUSES PHOTOS

UNIVERSAL FILM Cy

NOS GRANDES VEDETTES



M^{me} Huguette DUFLOS, de la Comédie Française

dans

Mademoiselle de la SEIGLIÈRE

S. C. A. G. L.

PATHÉ
Éditeur

S. C. A. G. L.

que le duc portait sous sa chemise. Enfin, pour le cas où les forces lui feraient défaut, Scoronconcollo, le spadassin, était caché dans la pièce voisine.

A minuit, Alexandre, fidèle au rendez-vous, arrive chez son cousin. « Soyez heureux ! » lui dit celui-ci en lui ouvrant les rideaux de son alcôve après l'avoir prudemment débarrassé de ses armes.

Puis, c'est le crime. Le duc qui est d'une force herculéenne, défend désespérément sa vie; il mord violemment son meurtrier. Celui-ci hurle :

« A moi Scoronconcollo ! »

Et le spadassin achève la victime.

Les deux hommes s'enfuient dans la nuit et se réfugient à Venise où Lorenzaccio apporte au vieux Strozzi la nouvelle que sa fille est vengée.

Cependant le crime a été vain. Florence, sous le joug de l'étranger, ne profite pas du geste libérateur et c'est encore un Médicis, Côme I qui est appelé à succéder au duc assassiné.

La tête de Lorenzaccio est mise à prix. Devant l'inutilité de son crime, le meurtrier du duc se lasse d'une existence que le remords rend trop lourde. Un soir, reconnu par des rôdeurs en quête de mauvais coups, il est tué et son corps jeté dans le canal.

Pour avoir rêvé la libération de sa Patrie, le poète Lorenzaccio de Médicis n'a réussi qu'à enrichir deux lazzaronis qui s'en iront à Florence recevoir le prix du sang.



MADGE ET SON BANDIT

Exclusivité de « L'Agence Générale Cinématographique »

Madge Burbridge était une jeune fille romanesque. Voyageant avec ses parents dans le Sud-Ouest américain, elle remarqua dans le train, en cours de route, un jeune homme qui lui parut ressembler étrangement au chef d'une bande de malfaiteurs dont la spécialité audacieuse était d'arrêter les trains en plein jour et de dévaliser les voyageurs...

Le convoi roulait régulièrement, quand une avarie survint à l'un des wagons obligea de stopper en pleine campagne... Des voyageurs descendirent et Madge fit de même pour dégourdir les pattes de son fox; celui-ci voit un lièvre et le poursuit; Madge court après son chien. L'avarie est réparée; le sifflet retentit; les voyageurs remontent, sauf Madge, qui a beau courir sur la voie en poussant des cris d'appel; le train disparaît à l'horizon et voici la jeune fille seule, sans autre compagnon que son petit fox, dans la campagne déserte...

Elle marche à l'aventure, accablée de chaleur, de poussière, torturée par la soif... Elle aperçoit enfin une maisonnette où elle se réfugie... Tout à coup, elle y voit pénétrer un jeune homme, celui dont elle a remarqué le visage dans le train; mais Madge est une petite personne courageuse :

— Je vous reconnais, dit-elle, vous êtes le chef des bandits... Soudain, voici que font irruption dans la cabane plusieurs individus sur le compte desquels les doutes est impossible; d'une cachette, le jeune homme et Madge les entendent raconter qu'ils ont arrêté le train et volé tout l'argent et tous les bijoux des voyageurs; la jeune fille reconnaît le collier de perles de sa mère... Elle pousse un cri... Alors le jeune homme, qui lui avait ordonné de garder le silence, la pousse brutalement au milieu des bandits en déclarant :

— C'est la fille du riche Burbridge... Bonne prise... J'en attends une grosse rançon... Puis il se nomme aux malfaiteurs :

— Je suis Jimmy de la Jamaïque...

— Parfait! Excellentes références! déclare le chef de la bande... On va travailler ensemble...

Et Jimmy télégraphie au riche Burbridge que sa fille lui sera rendue contre rançon de 50.000 dollars.

Jimmy était jeune et beau... Madge était jeune et belle... Une intrigue se noua entre elle et le bandit... Mais elle ne plaisait pas qu'à lui... Un rival surgit... et s'écroula, Jimmy ayant réglé l'affaire par un knock-out réussi... Le vaincu voulut se venger... Il attrappa au lasso Jimmy et ceux de ses camarades qui avaient pris le parti du rival heureux, puis les attacha solidement à des poteaux... Mais il eut le tort d'expliquer à Madge le maniement du lasso, car celle-ci l'ayant attrapé à son tour, le lia au poteau avec les camarades...

Entre temps Burbridge, le shérif et une troupe d'hommes déterminés avaient appris où se trouvaient Madge et les bandits qui la tenaient prisonnière... Ils arrivèrent à temps pour les cueillir tous, ligotés par la jeune fille...

Mais comment le père de Suzanne avait-il été prévenu? Comment tous les bandits tombèrent-ils entre les mains de la police? L'identité véritable de Jimmy se révèle enfin : ce n'était rien moins qu'un bandit, mais un ingénieur de la compagnie minière dont Burbridge était directeur. Dans une circonstance critique pour Suzanne, il s'était fait passer auprès des malfaiteurs pour un confrère... En réalité, il avait réussi à correspondre avec Burbridge au moyen d'un code secret... Tant de courage et d'ingéniosité méritaient une récompense : Madge est trop heureuse de la donner, en épousant « son bandit ».



FASCINATION

Exclusivité « Ciné-Location-Eclipse »

Fred Jenkins, lassé de la vie mondaine et agitée qu'il a menée à la ville, vient chercher à la campagne le calme et le repos. Dans la maison de sa mère, où il s'est réfugié, il rencontre une jeune fille charmante. Mais Maggy ne rêve que de la ville et de ses plaisirs dont le mirage trouble ses rêves. Bill Stern, un garçon de ferme qui l'aime en secret, désespéré par le mépris qu'elle lui témoigne depuis l'arrivée de Fred, l'homme de la ville, quitte la maison pour aller chercher fortune ailleurs, à la ville.

Quelques mois se sont écoulés, l'inévitable s'est produit, Fred a épousé Maggy et les voilà qui partent... Hélas les rêves de Maggy ne sont pas encore réalisés, car c'est dans un château, à la campagne, que son mari l'a conduite. Elle dit son désespoir et ses désirs, rien ne peut la distraire.

De guerre lasse, Fred vient s'installer à la ville et tente de lui rendre odieux les plaisirs mondains. Il invite à dîner des amis et leur recommande de se tenir aussi mal que possible pour révolter sa jeune femme. Mais sa ruse échoue, ses invités restent à peu près corrects et Maggy ne s'aperçoit de rien.

Son mari a fini par retourner à la campagne. Maggy profite de son absence pour tenter une expédition dans la ville chinoise. Accompagnée d'un manager, dont elle a fait la connaissance au dîner offert par son mari, et d'un étranger mysté-

rieux, elle visite les restaurants de nuit et les bouges de la ville chinoise.

Mais Bill Stern qui rôde, sans travail, dans le quartier les a aperçus et, soupçonnant que la jeune femme est en danger, il la suit et arrive à temps pour la sauver d'un guet-apens machiné par l'étranger.

Ils s'enfuient et Maggy revient à la maison de campagne de son mari où celui-ci arrive peu après, blessé d'une balle de revolver. C'est lui qui s'était déguisé et qui avait suivi sa femme à travers la ville chinoise.

La peur a fait ce que la persuasion n'avait pu faire. La ville effraie maintenant Maggy et le ménage, réconcilié, vivra désormais heureux... à la campagne.



INDIANA

Exclusivité « Select-Pictures »

Indiana, jeune créole originaire de l'île Bourbon, a épousé le vieux colonel Delmare qu'elle n'aime pas et qui la tyrannise. Le ménage habite une propriété voisine de Fontainebleau, Le Lagny.

Une nuit le colonel entend du bruit, sort et blesse d'un coup de fusil un homme qui est en train d'escalader le mur du parc.

Pendant que l'on donne des soins à sa victime, M. Delmare est tout surpris de reconnaître en elle un de ses voisins, le jeune Raymond de Ramière. Le soupçon vient immédiatement au vieux mari que ce visiteur nocturne se rend à un rendez-vous d'amour.

Deux femmes habitent au Lagny, Indiana et la sœur de lait de celle-ci, Noun qui fait l'office de femme de chambre.

Le colonel ne peut soupçonner qu'Indiana, car un gentilhomme raffiné comme M. de Ramière ne saurait avoir de goût pour une servante quelle que soit sa beauté.

L'époux soupçonneux découvre pourtant qu'il en est ainsi, car il voit Noun embrasser furtivement le jeune homme. Tout scandale est donc évité mais le colonel a tort de s'endormir dans une trompeuse sécurité.

Raymond de Ramière, en effet, a produit sur le cœur d'Indiana une impression profonde et Raymond a reçu de même le coup de foudre pendant que la jeune femme lui donnait des soins.

Il en résulte un roman d'amour où la malheureuse Indiana devait perdre la vie pour un être égoïste et inconstant.

Noun est la première victime du beau Raymond. Elle se suicide après avoir découvert l'intrigue qui se noue entre son amant et sa sœur de lait.

Indiana résiste quelque temps aux instances de M. de

Ramière, puis se sentant vaincue lui sacrifie son honneur et se prépare à quitter son mari. Mais une pareille résolution n'est pas du goût de Raymond qui recherche seulement une aventure agréable et qui chasse de chez lui cette femme trop aimante.

Indiana désespérée se jette à l'eau, mais on parvient à la sauver.

Sur ces entrefaites, le colonel est ruiné et décide d'aller vivre à l'île Bourbon. Sa femme, la mort dans l'âme, se voit contrainte de l'y suivre.

Après plusieurs mois d'exil, elle reçoit un jour une lettre de Raymond qui s'est repenti de sa conduite envers elle et qui, la sachant au bout du monde, ne croit pas courir grand risque en l'assurant de son amour éternel.

Indiana prend au sérieux cette passion toute épistolaire et forme le dessein de quitter l'île Bourbon en abandonnant un mari dont la conduite est devenue plus tyrannique que jamais.

Elle s'entend avec le capitaine d'un navire en partance, s'enfuit et débarque à Bordeaux plusieurs mois après.

Sans ressources, elle a le courage de gagner Paris en mendiant sur les chemins.

Et lorsque, au prix de terribles souffrances, elle parvient enfin dans cette ville, c'est pour assister au mariage de Raymond qui, depuis longtemps, ne songe plus à la lettre de consolation qu'il écrivait à la pauvre exilée.

Et Indiana succombe sous le poids de cette ultime et trop grande douleur.



LE ROI DE L'ARGENT

Exclusivité « Gaumont »

Un aristocrate anglais, Wilfred Denver, est l'objet de la haine farouche de Geoffroy Ware, pour avoir fait sa femme d'une jeune fille que ce dernier convoitait.

Aussi Geoffroy jure-t-il de se venger cruellement. Dissimulant ses vrais sentiments, il fait tant et si bien que Denver, sans méfiance, joue, sur ses conseils, toute sa fortune au champ de courses sur un cheval qui n'arrive pas... Puis, comme il est en état d'ébriété, il le reconduit chez lui où il se proclame triomphalement devant M^{me} Denver atterrée, l'auteur de la ruine de son mari.

Mais Denver dans son ivresse a tout entendu et lorsqu'il reprend connaissance, peu après le départ de son ennemi, rien ne l'arrête. Il s'arme d'un revolver dans l'intention d'aller tuer Ware chez lui.

Mais là surprise, au lieu de Ware, il trouve des cambrioleurs en plein travail. Et comme il était plutôt gênant, ceux-ci l'endorment avec du chloroforme. Voilà le propriétaire qui

•• TOUT LE MATÉRIEL CINÉMATOGRAPHIQUE ••

est en vente

A LA MAISON DU CINÉMA

LES BEAUX FILMS FRANÇAIS

P A T H É

Présente le 26 Janvier

Mademoiselle de la SEIGLIÈRE

d'après le célèbre roman de **Jules SANDEAU**

S. C. A. G. L.

Adaptation et mise en scène

D'ANDRÉ ANTOINE

S. C. A. G. L.

ASSISTÉ DE G. DENOLA

INTERPRÉTÉ

par

M. Félix HUGUENET

M^{mes} Hugnette DUFLOS

Catherine FONTENEY

MM. ESCANDE et GRANVAL

de la Comédie Française

M. MALAVIER -:- **M. Saturnin FABRE**

de l'Odéon

de la Porte-St-Martin

M. Charles LAMY

et

M. Romuald JOUBÉ

Edition du 4 Mars

GROSSE PUBLICITÉ

1 Affiche 160x240 — 2 Affiches 120x160

Affiche phototypique 90x130

Série de Photos-Bromure



rentre à son tour. Au cours de la bataille que Ware engage avec les voleurs, un coup de feu retentit, et Ware s'écroule foudroyé. Un des bandits, s'emparant du revolver de Denver avait tiré sur lui.

Lorsqu'il revint à lui et à la vue du cadavre, Denver qui ne se souvient plus se croit le meurtrier. Il rentre affolé chez lui et conte à sa femme sa lugubre aventure, et sans plus attendre, part pour l'Amérique.

Il échappe miraculeusement à une terrible catastrophe de chemin de fer et tout le monde croit à sa mort.

Après avoir conquis la fortune aux Etats-Unis, il retourne en Angleterre sous un nom d'emprunt. En même temps qu'il tire sa femme et ses enfants d'une profonde misère, il parvient à établir la preuve de son innocence.

Le véritable meurtrier de Ware, son ancien serviteur, est arrêté et bientôt sur sa dénonciation, toute la bande que la police recherchait.

Ainsi Denver aura retrouvé et l'honneur et la joie de vivre heureux parmi les siens.



LES MUTINÉS DE " L'ELSINORE "

Exclusivité " Harry "

Dans le port de San-Francisco, la métropole maritime et commerciale la plus active des Etats-Unis, le magnifique trois-mâts " Elsinore ", un des meilleurs voiliers du Pacifique, fait son appareillage pour se rendre dans les mers de Chine et du Japon.

Recruté par un agent maritime d'une conscience très élastique, l'équipage de ce beau navire est composé d'un ramassis de mauvais drôles de toutes nationalités, gens tarés, capables des pires violences.

Propriétaire de l' " Elsinore ", le commandant Nathaniel Somera, chef sévère mais juste, a pris comme second le capitaine Jason West, vieil ami à lui, père d'une charmante jeune fille du doux nom de Peggy, qui accompagne son père dans tous ses voyages.

Recueilli, dix ans auparavant, par le commandant Somera, alors qu'il n'était qu'un pauvre petit crieur de journaux, le quartier-maître de l' " Elsinore ", John Pike, a voué une éternelle reconnaissance à son bienfaiteur, pour lequel il ferait, sans hésiter, le sacrifice de sa vie, pour lui éviter la moindre peine.

Par contre, le commandant s'est fait un ennemi acharné en la personne de son beau-frère, Andrew Mellaire, premier lieutenant à bord, que des questions pécuniaires divisent depuis longtemps.

Malgré l'amour qu'il ressent pour la toute mignonne Peggy, le fils unique du commandant de l' " Elsinore ", Dick Somers,

éprouve, contrairement à son père, une profonde aversion pour la mer, qu'il craint d'affronter et préfère mener joyeuse vie à San-Francisco, plutôt que d'accompagner celle qu'il aime, dans ses nombreux voyages autour du monde.

Dépourvu d'argent et voulant s'en procurer à n'importe quel prix, le lieutenant Mollaire s'abouche avec un malfaiteur de la pire espèce, le bandit William Allen, dit " Le Rat ", borgne de l'œil droit, qu'il a perdu dans une rixe avec la police, qui le recherche depuis plusieurs mois, pour les nombreux méfaits qu'il a commis.

Après quelques hésitations, " Le Rat " consent à prêter son concours à Mollaire qui prémédite de s'emparer d'une forte somme renfermée dans le coffre-fort de l' " Elsinore ".

Pendant la nuit, les deux complices s'introduisent dans la cabine du commandant et se préparent à commettre leur forfait. Réveillé par le bruit que fait Mellaire en voulant arracher, par force, l'argent volé des mains du " Rat ", M. Somers pénètre dans la pièce où se trouvent les deux bandits et se jette sur eux.

Dans la mêlée, Somers est frappé mortellement, pendant que son beau-frère Mellaire s'abat, le front entaillé d'une profonde blessure. Attirés par les cris des combattants, le personnel du bord et plusieurs policiers font irruption dans la cabine du commandant et s'emparent des deux criminels, pendant que Pike fait le serment de venger son bienfaiteur, si, dans l'avenir, Mellaire ou " Le Rat " retombent entre ses mains.

Avant de rendre le dernier soupir, le commandant Somers fait promettre à son quartier-maître de veiller sur son fils et de lui servir désormais de père.

Deux ans se sont écoulés. Sous le commandement de Jason West et de Pike, devenu capitaine en second du navire, l' " Elsinore " revient à San-Francisco, après avoir fidèlement servi les intérêts de Dick Somers, fils de leur regretté commandant.

Pendant que son voilier cingle vers des régions inconnues de lui, Dick, quoique pensant continuellement à sa bien-aimée Peggy, mène joyeuse vie à San-Francisco, en compagnie de quelques amis, bons vivants, sans penser, qu'un jour ou l'autre, le bruit de ses fredaines pourrait parvenir aux oreilles de l'homme franc et loyal qui a reçu mission de veiller sur lui.

A son retour, Pike, mis au courant des faits et gestes de Dick, le réprimande sévèrement et le force à s'embarquer avec lui.

Après un long séjour au bagne où il a laissé pousser sa barbe, l'ancien lieutenant de l' " Elsinore ", Mellaire, grâcié pour avoir rendu quelques services aux autorités en mouchardant ses congénères, se rend auprès de l'agent chargé du recrutement des équipages du port, afin de lui demander un engagement quelconque à bord d'un navire en partance.

Méconnaissable, Mellaire obtient, sous un faux nom, une place de quartier-maître à bord de l' " Elsinore ", bien certain de ne pas être reconnu.

MAX GLUCKSMANN

LA PLUS IMPORTANTE MAISON CINÉMATOGRAPHIQUE DE L'AMÉRIQUE DU SUD

Exclusivité de tous BEAUX FILMS pour les Républiques ARGENTINE, CHILI, URUGUAY et PARAGUAY

Maison principale : BUENOS-AIRES, Callao 45-83 Succursales : SANTIAGO DE CHILI, Agustinas 728 — MONTEVIDEO, 18 de Julio 966

Maisons d'achat : NEW-YORK, 220, West 42 th. St. — PARIS, 46, Rue de la Victoire (IX^e), Téléphone : Gutenberg 07-13

Durant le trajet du port au bateau, Mellaire, malgré la transformation de son visage, est reconnu par « Le Rat », qui a réussi à s'évader du bagne.

A la vue de celui à qui il a voué une haine acharnée, « Le Rat » croyant le moment venu de se venger de lui, le suit, pénètre furtivement à bord de l'« Elsinore », et se cache dans la cale du navire.

Après avoir terminé son chargement, le trois-mâts quitte le port et se dirige, à travers le Pacifique, vers les mers de Chine.

Dans les parages de la Terre de Feu, après avoir doublé le cap Horn, une terrible tempête se déchaîne. « L'Elsinore », battu et soulevé par les vagues comme un fétu de paille, menace de s'abîmer dans les flots. Poussés par Mellaire, les matelots se révoltent et refusent tout service à bord. Pike affronte bravement le danger et dans une lutte corps à corps avec Mellaire, reçoit une grave blessure.

Pendant la tourmente, « Le Rat » s'est réfugié sur l'arrière du navire, il profite d'un moment où Mellaire cherche à se dérober, pour se jeter sur lui. Pendant que tous deux se livrent à un pugilat en règle, une énorme vague les emporte à la mer, vague vengeresse qui délivre le monde de deux fieffés coquins.

Avant de rendre le dernier soupir, le capitaine Pike recommande à Dick de prendre Peggy pour femme et de la rendre heureuse, puis il ferme les yeux pour toujours, satisfait d'avoir accompli la mission que son bienfaiteur lui avait confiée.



LE REQUIN

Exclusivité « Fox-Film »

Géo Rawley (George Walsh), sympathique orphelin, de bonne famille, n'a pas eu de chance; à la fin de son service dans la flotte, il constate que sa chère fiancée lui est outrageusement infidèle. Alors, il prend le monde en grippe et s'enrôle dans l'équipe du *Requin*, voilier de sinistre réputation, faisant la contrebande sous le couvert d'une cargaison de pétrole. Coïncidence : ce gars terrible, que personne n'ose interroger sur son passé, a été baptisé de ce sobriquet « le Requin » par les malandrins qui ont des raisons pour le craindre. Autrement il passe pour un garçon fort magnanime. Le « capitaine » Ploum, antipathique patron du trois-mâts en question, très admirateur de la force athlétique du jeune « Requin », en fait son « second ». Un soir, à terre, en ribouldissant dans un louche casino maritime, Ploum se fait le ravisseur d'une élégante jeune fille, dont il espère rançonner la famille. En effet, Kate Kelby, accompagnée de son père et d'armateurs de la localité, a échoué dans ce dangereux cabaret, en attendant l'heure du train. La pauvre enfant a été victime de sa trop naïve curiosité! Heureusement que le « Requin » deviendra son défenseur. Il aura même le bonheur de la sauver, mais après quelles palpitantes péripéties! Un incendie accidentel détruit l'odieux navire, et la barque de sauvetage, où s'est réfugié le sinistre équipage, sombre au large sur des écueils. Bref, comme dans toute honnête histoire cinématographique, le vice est puni et la vertu récompensée, puisque Géo épouse la charmante Kate et qu'ils pourront tous deux continuer à se baigner ensemble toute leur vie!



L'ORDONNANCE

Exclusivité « Pathé »

Le cimetière plein d'officiers avait l'air d'un champ fleuri. Les képis et les culottes rouges, les galons et les boutons d'or, les sabres, les aiguillettes de l'état-major, les brandebourgs des chasseurs et des hussards passaient au milieu des tombes dont les croix blanches ou noires ouvraient leurs bras lamentables, leurs bras de fer, de marbre ou de bois sur le peuple disparu des morts.

On venait d'enterrer la femme du colonel de Limousin. Elle s'était noyée deux jours auparavant, en prenant un bain.

C'était fini, le clergé était parti, mais le colonel, soutenu par des officiers, restait debout devant le trou au fond duquel il voyait encore le coffre de bois qui cachait, décomposé déjà, le corps de sa jeune femme.

C'était presque un vieillard, un grand maigre à moustaches blanches qui avait épousé, trois ans plus tôt, la fille d'un camarade, demeurée orpheline après la mort de son père, le colonel Sortis.

Le capitaine et le lieutenant, sur qui s'appuyait leur chef, essayaient de l'emmener. Il résistait, les yeux pleins de larmes qu'il ne laissait point couler, par héroïsme, et murmurant tout bas : « Non, non, encore un peu », il s'obstinait à rester là, les jambes fléchissantes, au bord de ce trou, qui lui paraissait sans fond, un abîme où étaient tombés son cœur et sa vie, tout ce qui lui restait sur terre.

Tout à coup, le général Ormont s'approcha, saisit par le bras le colonel, et l'entraînant presque de force : « Allons, allons, mon vieux camarade, il ne faut pas demeurer là ». Le colonel obéit alors, et rentra chez lui.

Comme il ouvrait la porte de son cabinet, il aperçut une lettre sur sa table de travail. L'ayant prise, il faillit tomber de surprise et d'émotion, il avait reconnu l'écriture de sa femme. Et la lettre portait le timbre de la poste avec la date du jour même. Il déchira l'enveloppe et lut :

« Père,

« Permettez-moi de vous appeler encore mon père, comme autrefois. Quand vous recevrez cette lettre, je serai morte et sous la terre. Alors, peut-être pourrez-vous me pardonner.

« Je ne veux pas chercher à vous émouvoir ni à atténuer ma faute. Je veux dire seulement, avec toute la sincérité d'une femme qui va se tuer dans une heure, la vérité entière et complète.

« Quand vous m'avez épousée par générosité, je me suis donnée à vous par reconnaissance et je vous ai aimé de tout mon cœur de petite fille. Je vous ai aimé ainsi que j'aimais papa, presque autant; et un jour, comme j'étais sur vos genoux, et comme vous m'embrassiez, je vous ai appelé: Père, malgré moi. Ce fut un cri du cœur, instinctif, spontané. Vrai, vous étiez pour moi un père, rien qu'un père. Vous avez ri et vous m'avez dit : « Appelle-moi toujours comme ça, mon enfant, ça me fait plaisir ».

« Nous sommes venus dans cette ville et, pardonnez-moi, père, je suis devenue amoureuse. Oh! j'ai résisté longtemps, presque deux ans, et puis j'ai cédé, je suis devenue coupable, je suis devenue une femme perdue.

« Quand à lui ? — Vous ne devinerez pas qui. Je suis bien tranquille là-dessus, puisqu'ils étaient douze officiers, tous autour de moi et avec moi, et que vous appeliez mes douze constellations.

« Père, ne cherchez pas à le connaître et ne le laissez pas, lui. Il a fait ce que n'importe qui aurait fait à sa place, et puis, je suis sûre qu'il m'aimait aussi de tout son cœur.

« Mais écoutez : — Un jour, nous avions rendez-vous dans l'île des Bécasses : vous savez la petite île, après le moulin. Moi, je devais y aborder en nageant, et lui devait m'attendre dans les buissons, et puis rester là jusqu'au soir pour qu'on ne le vit pas partir. Je venais de le rejoindre, quand les branches s'ouvrent; nous apercevons Philippe, votre ordonnance, qui nous avait surpris. J'ai senti que nous étions perdus et j'ai poussé un grand cri; alors il m'a dit, lui, mon ami : « Allez-vous en à la nage, tout doucement, ma chère, et laissez-moi avec cet homme.

« Je suis partie si émue que j'ai failli me noyer et je suis rentrée chez vous, m'attendant à quelque chose d'épouvantable.

« Une heure après, Philippe me disait, à voix basse, dans le corridor du salon où je l'ai rencontré : « Je suis aux ordres de Madame, si elle avait quelque lettre à me donner. Alors, je compris qu'il s'était vendu, et que mon ami l'avait acheté.

« Je lui ai donné des lettres, en effet — toutes mes lettres — il les portait et me rapportait les réponses.

« Cela a duré deux mois, environ. Nous avions confiance en lui comme vous aviez confiance en lui, vous aussi.

« Or, père voici ce qui arriva. Un jour dans la même île où j'étais venue à la nage, mais seule cette fois, j'ai retrouvé votre ordonnance. Cet homme m'attendait et il m'a prévenue qu'il allait nous dénoncer à vous et vous livrer des lettres gardées par lui, volées, si je ne céda point à ses desirs.

« Oh! père, mon père, j'ai eu peur, une peur lâche, indigne, peur de vous surtout, de vous si bon, et trompé par moi, peur pour lui encore — vous l'auriez tué — pour moi aussi, peut-être, est-ce que je sais, j'étais affolée, éperdue, j'ai cru l'acheter encore une fois, ce misérable qui m'aimait aussi, quelle honte!

« Nous sommes si faibles, nous autres, que nous perdons la tête bien plus que vous. Et puis, quand on est tombé, on tombe toujours plus bas, plus bas. Est-ce que je sais ce que j'ai fait? J'ai compris seulement qu'un de vous deux et moi allions mourir — et je me suis donnée à cette brute.

« Vous voyez, père, que je ne cherche pas à m'excuser.

« Alors, alors, alors, ce que j'aurais dû prévoir est arrivé — il m'a prise et reprise quand il a voulu en me terrifiant. Il a été aussi mon amant, comme l'autre, tous les jours. N'est-ce pas abominable? Et quel châiment, père!

« Alors, moi, je me suis dit : « Il faut mourir ». Vivante, je n'aurais pu vous confesser un pareil crime. Morte, j'ose tout. Je ne pouvais plus faire autrement que de mourir, rien ne m'aurait lavée, j'étais trop tachée. Je ne pouvais plus aimer, ni être aimée; il me semblait que je salissais tout le monde, rien qu'en donnant la main.

« Tout à l'heure, je vais aller prendre un bain et je ne reviendrai pas.

« Cette lettre pour vous ira chez mon amant. Il la recevra après ma mort, et sans rien comprendre, vous la ferez tenir, accomplissant mon dernier vœu. Et vous la lirez, vous, en revenant du cimetière.

« Adieu, père, je n'ai plus rien à vous dire. Faites ce que vous voudrez et pardonnez-moi. »

Le colonel s'essuya le front couvert de sueur. Son sang-froid, le sang-froid des jours de bataille, lui était revenu tout d'un coup.

Il sonna.

Un domestique parut.

— Envoyez-moi Philippe, dit-il.

Puis il entra ouvrit le tiroir de sa table.

L'homme entra presque aussitôt, un grand soldat à moustaches rousses, l'air malin, l'œil surnois.

Le Colonel le regarda tout droit.

— Tu vas me dire le nom de l'amant de ma femme.

— Mais, mon colonel...

L'officier prit son revolver dans le tiroir entr'ouvert.

— Allons, et vite, tu sais que je ne plaisante pas.

— Eh bien!... mon Colonel... c'est le capitaine Saint-Albert.

A peine avait-il prononcé ce nom qu'une flamme lui brûla les yeux et il s'abattit sur la face, une balle au milieu du front.

Les Meilleurs Appareils

sont en vente à la

MAISON DU CINÉMA

PRODUCTION HEBDOMADAIRE



Films-Eclair

La Pagode merveilleuse, drame (1.100 m.). — Comment cette histoire si touchante n'aurait-elle pas de succès? Elle nous conduit à travers le pays des fruits délicats et des fleurs par excellence, le Japon... Nous sentons, pour ainsi dire, la douce lumière de son ciel, nous en respirons l'air embaumé. Et toutes ces délicieuses petites mousmés, avec leur grâce d'oiseaux exotiques! Nous voyons dans leurs jolis yeux bridés rire leurs âmes enfantines.

La douce Yoshida (bien que s'appelant dans la vie et au cinéma Mlle Clara Vietti) en a toute la grâce un peu mièvre. Elle est naïvement heureuse entre son mari, un bel anglais qui l'adore, Lord Clifton et son joli bébé qui a tout à fait l'air d'une poupée japonaise de nos grands magasins! Mais le destin cruel envoie une terrible épreuve à Yoshida. Son mari, accusé d'avoir dérobé des documents secrets est arrêté et emprisonné. La douloureuse petite mousmé le croit coupable, mais comme « une femme soumise ne doit pas juger les actes de son mari très honorable... » elle va dans la pagode et demande à l'idole de marbre en échange du sacrifice de sa vie, le nom du coupable. Et le miracle s'accomplit... sur le parchemin qui contient sa supplique, elle voit se dessiner un cachet... celui de son mari! Alors ne doutant plus, elle rentre pour écrire ses adieux. Et voilà que, sous le bureau de son mari, elle trouve le cachet accusateur. Elle s'en empare, ne sachant pas que, au moment du vol, le cachet n'était plus en la possession de Lord Clifton et que c'est le voleur qui l'a perdu. Quand elle vient voir son mari à la prison, pour la dernière fois, elle lui remet une cassette contenant une touchante petite lettre... et le cachet. Après son départ, Lord Clifton, en ouvrant la cassette, connaît tout de suite le nom du vrai coupable. Aussitôt libre, il court à la pagode et arrive à temps pour arrêter le poignard que Yoshida allait s'enfoncer dans le cœur.

Yoshida, tranquillement, souriant dans les bras de son bien-aimé, reprend la route du bonheur.

Les décors et la mise en scène sont en rapport avec le drame. Tout y est de bon goût, délicat, nuancé, raffiné. Un véritable artiste a présidé à l'ordonnement de ce film charmant.

Le Gros succès d'Atlanta, comique (300 m.). — Gros succès à gros rire, engendré par un quiproquo.

Progrès de la Civilisation au Congo Belge, plein air (118 m.). — Très intéressant documentaire au point de vue colonisateur. Les petits noirs apprennent bien des métiers dans une grande école industrielle.

Select Pictures

Un Drame au temps de Cromwell : Le Chevalier de la Taverne, drame (2.000 m.). — La cape et l'épée! Voilà un sujet qui toujours en a appelé à l'imagination des Français! Dès que l'on aperçoit le feutre empenné, dès que l'on voit luire les rapières, une longue ascendance d'esprit chevaleresque impose à notre esprit une attention passionnée et nous sommes sous le charme.

Ce film « de cape et d'épée » se déroule en Grande-Bretagne, et nous nous en félicitons, car il est interprété par des artistes anglo-Saxons et il faut bien avouer que lorsque nos amis d'Outre-Mer se mêlent de reconstitutions historiques françaises, ils donnent toujours l'impression d'un travesti. Mais, encore une fois, l'action se passe à la cour de Charles II d'Angleterre, ou parmi les puritains de Cromwell, et là nos amis sont chez eux.

Les réalisateurs de ce beau film artistique ont commencé par bien choisir les vedettes. Le héros de l'histoire, Roland Marleigh, qui se fait appeler Sire Crispin Galliard, et que l'on a surnommé *Le Chevalier de la Taverne* et pour cause, exprime son rôle avec un brio et une sûreté tout à fait remarquables. L'interprétation est



L'Appel

AVEC

LE BARGY



du Sang

Mise en scène de LOUIS MERCANTON

Métrage ramené à 1.900 mètres



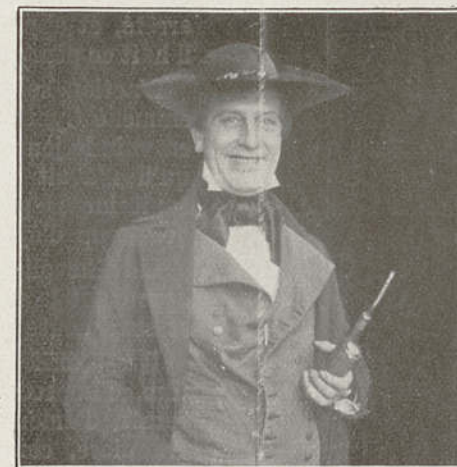
L'AMI

Mise en scène de RENÉ HERVIL

Métrage : 1.900 mètres

FILMS MOLIÈRE

Mme Suzanne DEVYOD, de la Comédie Française, directrice



FRITZ

Avec

MATHOT

Huguette DUFLOS

et DE MAX

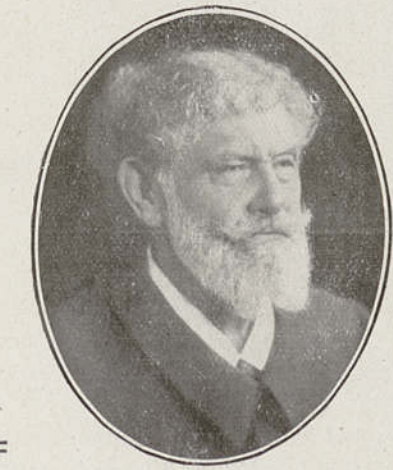


MIARKA LA FILLE A L'OURSE

avec RÉJANE et JEAN RICHEPIN

Mise en scène de LOUIS MERCANTON

Métrage : 2.000 mètres



Pour la Location de ces Films sensationnels, adressez-vous à :

ROYAL-FILM

23, Rue de la Michodière, PARIS

Téléphone : GUT. 00-26

RÉGION DU MIDI et SUD-OUEST

M. GIRAUD, 4, rue Grignan, MARSEILLE

RÉGION LYONNAISE

M. BOULIN, 84, r. de la République, LYON

du reste, excellente et la jolie Cynthia apporte le charme de son sourire dans le milieu austère où nous la trouvons.

Roland Marleigh, seigneur de l'antique château du même nom, avait enlevé et épousé une délicieuse

Pour cela il changea de nom. Mais les troubles qui agitaient l'Angleterre l'empêchaient de mettre ses projets à exécution.

Les années passèrent. Les frères Ashburn ayant embrassé la cause puritaine, se firent donner les biens



— M'sieu l'agent ! C'est-y des Bolchevicks ?...

— Non, c'est des gens qu'a pas trouvé de place à la présentation des **Canards sauvages** !

jeune fille que ses frères Gregory et Joseph Ashburn lui refusaient.

Un enfant leur naquit dans l'humble retraite où Roland cachait sa femme pour la soustraire à la cruauté des Ashburn. Mais deux ans après, ceux-ci les découvrirent, et Roland fut laissé pour mort sur le cadavre de sa femme. Il survécut cependant à ses blessures, et dès lors n'eut plus qu'une idée, venger sa femme et son fils qui avait disparu.

de Marleigh qu'ils croyaient mort. Ils vivaient au château avec leurs deux pupilles, un jeune homme, Kennetti, dont ils comptaient se servir en le mettant au service du roi Charles, au cas où celui-ci parviendrait à remonter sur le trône, et une jeune fille, Cynthia, dont ils convoitaient la fortune.

Kennetti aime Cynthia, et ses gardiens lui promettent sa main s'il part aux armées du roi. Mais Kennetti n'a rien d'un guerrier. Il rencontre le chevalier de la

Taverne, et celui-ci le prend sous sa protection. Après la bataille de Worcester, tous deux sont faits prisonniers, mais ils parviennent à s'évader, et le Chevalier, qui connaît les liens unissant Kennetti aux Ashburn, lui fait jurer, sur sa bible, de lui obéir en tout. Kennetti emmène le Chevalier au château de Marleigh, le présente comme son sauveur puisque c'est grâce à lui qu'il a pu s'évader. Cynthia est tout de suite charmée par ce preux qu'elle admire. Mais Roland n'est venu à Marleigh que pour se venger. Il oblige Kennetti à lui servir de second. Gregory Ashburn est tué, mais Joseph promet de révéler à Roland où se trouve son fils s'il lui laisse la vie sauve.

Ce n'est du reste qu'un guet-apens. Heureusement le chevalier est arrêté sur la route par un de ses amis le capitaine Hogan qui a passé à Cromwell. Kennetti, porteur d'un titre qui révèle son identité est aussi arrêté, et apprend qu'il est le fils du Chevalier. Mais il hait ce père qui lui a pris le cœur de Cynthia.

L'action se termine à Boulogne où le Chevalier a emmené Cynthia pour l'unir à Kennetti. On attendra en vain le jeune homme. Joseph Ashburn l'a tué parce qu'il n'avait pas délivré sa lettre, mais aussitôt le capitaine Hogan a fait justice du meurtrier par un bon coup d'épée.

Le Chevalier éprouve une profonde douleur en apprenant la mort de son fils... Mais Cynthia est là... et sans doute pourra-t-elle le consoler.

Il est difficile de dire ce qui plaît le plus dans ce film, l'impeccable jeu des artistes ou le captivant roman d'amour, ou la mise en scène, tantôt vraiment grandiose, comme dans les batailles si bien réglées, tantôt délicieusement intime. Les décors du vieux château sont une œuvre d'art. Les jardins avec leur vieux buis bien des fois centenaires, les cygnes sur les eaux transparentes de l'étang, le pont sur les douves, tout se prête aux plus charmants tableaux.

Et voici, incontestablement, un film de premier ordre.

Charlie villégiature, dessins animés (180 m.). — C'est bien lui, avec la petite moustache, petite canne et large pantalon. Et il est aussi drôle qu'au naturel.

Le Travail dans une mine de charbon, documentaire (115 m.). — Bien que le travail dans une mine de charbon soit encore dur et souvent dangereux, il est cependant réconfortant de voir combien le progrès a rendu aux mineurs la tâche plus facile. Ce documentaire est d'un grand intérêt.



Cinématographes Harry

Les Mutinés de l'Elsinore, scène dramatique (1.600 m.). — Lorsque la firme « Harry » nous convie à une présentation, c'est pour nous un plaisir auquel nous n'aurions garde de manquer. Nous sommes toujours sûrs, en effet, que le spectacle sera intéressant et bien présenté. Et cette fois encore, notre attente n'a pas été déçue, bien au contraire.

C'est que, au programme, figurait le nom de Jack London ! Nom magique, qui évoque à nos imaginations des aventures fantastiques et cependant si réelles ! Et nous sommes emportés vers des régions lointaines et farouches qu'il a peuplées, pour nous, de personnages inoubliables tant ils sont vivants, tant ils vibrent, tant ils sont vrais, et par là même nous émeuvent.

Le chef-d'œuvre de Jack London, *Les Mutinés de l'Elsinore*, devait fournir à un cinématographe tous les éléments d'un film sensationnel. Le sujet, pourtant en est simple, mais combien dramatique ! Rappelons-en les grandes lignes pour ceux qui ne l'auraient pas lu.

« L'Elsinore » est un beau trois mâts ; un des meilleurs voiliers du Pacifique. Son propriétaire est le commandant Somers. Celui-ci a un fils, Dick, qui déteste la mer. Le second du bord est le capitaine West dont la charmante fille Peggy aime Dick Somers et en est aimée. Le quartier-maître, John Pike, avait été recueilli dix ans auparavant, alors qu'il n'était qu'un petit misérable, par le commandant Somers, homme sévère, mais juste. Le commandant a un ennemi, Mellaire, premier lieutenant à bord. Mellaire fatigue son supérieur par ses demandes d'argent répétées, et finit par quitter « l'Elsinore ».

Cependant, la nuit qui précède le départ pour la Chine, Mellaire, en compagnie d'un gredin dit « Le Rat », vient dévaliser le coffre-fort du commandant Somers. Celui-ci survient et est tué par les bandits ; mais John Pike est accouru au bruit de la lutte avec son fidèle chien Black. A eux deux ils ont raison des malfaiteurs qui sont arrêtés et envoyés au bagne.

Avant d'expirer, le commandant a demandé à John de veiller sur son fils et de lui servir de père. John tient son serment. Il sacrifie son amour pour Peggy, et lorsque, après deux ans d'absence, « l'Elsinore » rentre à San Francisco, son premier soin est d'aller chercher Dick pour l'amener à la jeune fille.

Dick bien qu'aimant Peggy, mène joyeuse vie. Pour le détourner de cette existence John le force à les accompagner dans leur prochain voyage. Cependant Mellaire a été gracié, et « le Rat » s'est évadé. Celui-ci recherche Mellaire pour le tuer, car il l'accuse d'avoir « mouchardé » au bagne.

Mellaire rendu méconnaissable par sa barbe qu'il a laissé pousser s'embarque sur « l'Elsinore ». Il veut la vie de Pike. Au moment où on va lever l'ancre « le Rat » se glisse sur le bateau où il vit caché.

PETITES ANNONCES

La Cinématographie Française décline toute responsabilité dans la teneur des annonces.

Tarif : 1 fr. 50 la ligne.

AVIS IMPORTANTS

Joindre aux ordres d'insertion leur montant en mandat-poste ou timbres.

Les textes doivent parvenir au Service des Petites Annonces le mardi avant 17 h. pour le numéro du samedi suivant.

DIVERS

DÈS MAINTENANT PASSEZ VOS COMMANDES. — Tout ce qui concerne l'industrie cinématographique est en vente à la

MAISON DU CINÉMA

(boulevard Saint-Martin), 50, rue de Bondy, et 2, rue de Lancry, Paris.

Projecteurs de grande et de petite exploitation (Pathé, Gaumont, Guilbert).

Postes d'enseignement et de salon.

Optique, matériel électrique, charbons, écrans, accumulateurs, extincteurs.

Appareils de prise de vues Debré.

Par suite de TRAVAUX DE DÉMOLITION pour AGRANDISSEMENTS

VENTE AVEC GROS RABAIS

de

Groupes électrogènes, moteurs, dynamos,

postes cinématographiques, etc.

M. Gleyzal, 38, rue du Château-d'Eau, PARIS
Tél. : Nord 72-95

VENTE et ACHAT de CINÉMA. — A céder bon Cinéma, banlieue. — PARIS-OFFICE, 19, rue de Provence.

ne tombe dans la vulgarité. C'est une parodie spirituelle, pleine d'entrain.

La vallée de la Maggia et la Riviera du Levant, documentaire (223 m.). — Un de ces beaux « plein air » qui nous charment par de beaux paysages lumineux et pittoresques, et nous donnent l'illusion d'avoir fait un délicieux voyage.

Fox-Film

Voleur de Femmes, grand ciné-roman en 12 épisodes. — Cela touche au merveilleux !...

L'histoire elle-même — ce Mahdi qui vole de jeunes mariées pour obtenir des rançons princières — n'est qu'un prétexte aux événements inouïs qui se succèdent sans interruption. Les scènes extraordinaires que nous avons vues ont pourtant été jouées, et il faut s'incliner devant la maîtrise avec laquelle les artistes ont rempli leurs rôles souvent si difficiles et parfois si dangereux.

Un oriental cruel, le Mahdi, a déjà capturé onze filles de milliardaires. La douzième, Eleanore Storow, dont le fiancé est un as aviateur, le lieutenant Morgan, est, elle aussi enlevée avec une incroyable audace. Sa sœur, la jolie Ruth, championne de sports, se fait alors prendre volontairement, pour essayer de sauver toutes les autres. Elle est fiancée à Bob Norton, un jeune homme d'une grande bravoure, qui, avec le lieutenant Morgan, fera l'impossible pour parvenir à la délivrer.

Nous assistons au martyre de ces pauvres victimes sur lesquelles plane et s'exaspère la haine d'une danseuse orientale Zarah.

Mais ce qu'il y a de vertigineux, c'est cette mise en scène qu'aucune difficulté n'a semblé arrêter. On nous dit que ce film a coûté plus d'un demi-million de dollars à tourner. Nous n'en sommes point surpris, si l'on considère les moyens employés par le Mahdi pour

Pendant une terrible tempête Mellaire fomenta une révolte, au cours de laquelle Pike est frappé mortellement par lui. Mais « le Rat » guettait sa proie, et Mellaire doit se battre avec lui. La tempête redouble de violence et les deux misérables sont emportés par une lame.

Dick parvient à maintenir le voilier dans la bonne direction : l'émeute calmée, il descend recevoir le dernier soupir de John qui lui recommande de rendre Peggy heureuse.

M. Mitchell Lewis est un John Pike des plus sympathiques. Il a montré qu'un rude marin peut être bon et tendre autant que brave. Son jeu est extrêmement varié. M^{lle} Helen Ferguson est une charmante petite Peggy lorsqu'elle court dans les cordages.

Du reste, tous les rôles, jusqu'au plus effacé, sont tenus avec une justesse remarquable.

Et que dire de la mise en scène !

Elle vise comme l'interprétation, à être avant tout, véridique. Mais quel effort pour arriver à cette vérité ! Imaginez, si votre imagination vous le permet, ces scènes de la tempête où des matelots révoltés se battent sur le pont, au clair de lune, alors que le bateau est secoué sur une mer démontée. La pluie, par instants, enveloppe de son brouillard les combattants qui semblent alors des fantômes noirs, dont les surrois brillent dans la demi-obscurité. Et sur tout cela, des vagues, énormes, déferlent sans cesse, et qui semblent se jouer de ces pauvres pantins, les roulant, les séparant ou les rejetant les uns sur les autres, pour, finalement les emporter surnoisement !...

Il y a là un spectacle d'une si grandiose beauté que nous l'avons considéré — pourquoi ne pas l'avouer — avec un peu d'amertume. Nous nous demandions, en effet, dans quel studio de France et avec quels capitaux français on pourrait réaliser de si prodigieux tableaux.

La Chute de Rome sous Nezzond, comique (600 m.). — Voici un comique, un vrai comique où l'on rit d'un bout à l'autre et dans lequel pas une scène

mettre ses crimes à exécution, et les moyens employés par ceux qui le poursuivent.

Et cette semaine, la « Fox-Film » ne nous a donné que la première partie... que sera-ce à la prochaine présentation !

Ce que nous avons vu nous permet de prédire avec une absolue certitude, que ce sensationnel ciné-roman fera effectivement sensation... et de grosses recettes.



La Location Nationale

La Rançon de l'or. — La Rançon de l'or, c'est la souffrance, et la souffrance d'amour : un homme travaille avec acharnement pour amasser une petite fortune qui assurera le bien-être de sa femme et de son enfant. Du matin au soir il est absent de son domicile, sa femme est seule et s'ennuie. Elle se plaint d'être négligée, mais le mari répond que la fortune ne vient pas en dormant. Fatalement arrive ce qui doit arriver : la femme s'enfuit en compagnie d'un amant vers la joie et le plaisir. Fatalement aussi les coupables finiront misérablement, et le travailleur retrouvera une autre femme qui l'aimera avec moins d'égoïsme.

Ce n'est pas la première fois que les dramaturges, les romanciers et les auteurs de films traitent un tel sujet, mais cette remarque ne signifie pas que l'intérêt de l'œuvre cinématographique languisse. Au contraire, et grâce à la variété des tableaux et aux soins apportés aux détails de la mise en scène, grâce enfin au cadre nouveau dans lequel on a enfermé une très vieille action dramatique, on peut dire qu'on a créé une œuvre captivante. Elle est interprétée par une excellente troupe. Enfin, contrairement à ce que l'on rencontre dans beaucoup d'autres drames cinématographiques, nous n'avons constaté aucune invraisemblance dans *La Rançon de l'or*. C'est une bonne note que nous donnons ainsi à ce film.

Une Jalouse et Mago-Maga font de l'auto, sont deux bons petits bouche-trous comiques qui se placeront facilement.



Pathé-Consortium-Cinéma

La Flétrissure, comédie dramatique (1350 m.). — M. Léonce Perret nous a encore fait admirer son grand talent dans ce nouveau film qui ne fait qu'ajouter à sa réputation déjà mondiale. Le scénario est admirablement découpé. Les surprises sont ménagées avec un art consommé et intéressant.

Voici, en deux mots l'histoire touchante qu'illustrent les belles images composées par Léonce Perret.

Une jeune fille, Hélène Noirtier, d'un tempérament rêveur, a comme voisin un jeune peintre de grand avenir ; celui-ci lui demande de poser pour son tableau de la « Vierge aux lys ». Et l'inévitable arrive... le lys est flétri !

Mais une autre flétrissure attendait la victime : abandonnée, sans ressources, elle est arrêtée comme prostituée et condamnée à un mois de prison. En sortant, elle va trouver son juge qui déclare ne pouvoir rien pour elle. Heureusement recueillie par un homme de lettres qui l'aime et la respecte, elle devient une grande artiste dramatique, et son premier et seul amour lui revient, repentant.

Le thème n'est peut-être pas très neuf, mais les scènes admirablement interprétées, sont je le répète de vrais bijoux artistiques. Lorsque nous assistons aux séances de portrait nous croyons voir se détacher d'un vieux vitrail la plus exquise vision. Puis Léonce Perret nous fait traverser les milieux les plus disparates, mais toujours avec la même sûreté et le goût qui caractérise tous ses films. Les éclairages, — presque toutes les scènes sont des intérieurs, — atteignent à une telle perfection qu'il serait difficile de les surpasser. Même quand on nous montre sur l'écran tout à la fois la salle et la scène d'un théâtre — ce qui est un assez joli tour de force — les détails sont d'une netteté incomparable. C'est dire la qualité de la photo.

Dolorès Cassinelli interprète avec une intensité de vie poignante le rôle de la jeune femme « flétrie ». Elle a des expressions de souffrance qui, littéralement, bouleversent. C'est une grande artiste.

Fritzigli, c'est l'Idéal, comique (540 m.). — Fritzigli est, en effet, l'idéal en paroles, mais quand arrive le moment d'illustrer ses beaux discours, notre vantard est moins fier, et la galerie de rire ! Mais précisément, un film qui fait rire, n'est-ce pas l'idéal ?

EXPOSITION PERMANENTE
DE TOUS LES APPAREILS FRANÇAIS
A LA MAISON DU CINÉMA

Etablissements Gaumont

La Voix des Ancêtres, comédie dramatique. — L'homme qui vit en communion constante avec la nature, dont les ancêtres ont tous mené la vie des champs, subit forcément l'ambiance du milieu calme et fort qui l'environne, en même temps que parle en son cœur la voix des ancêtres. C'est d'eux qu'il tient une partie de sa force ; c'est leur héritage qui l'a fait ce qu'il

M. Jean WALL

REPRÉSENTANT-GÉNÉRAL

de

L'Universal-Film M^{ig} C^o

de New - York

offre des Films sérials, pour la France, avec les vedettes suivantes :

Elmo LINCOLN

(Le fameux interprète de Tarzan)

— Eddie POLO — Mary WALCAMP
Eileen SEDGWICK — Art. ACCORD —

Pour tous renseignements s'adresser :

5, Rue Bergère

Adresse Télégraphique : UNFILANU-PARIS. — Téléphone : GUTENBERG 03-24

est; il ne peut se soustraire à leur influence qui semble le guider et souvent l'appuyer dans la vie. Et cette vie, monotone et rude du paysan, cette vie sans grands événements lui donne une âme simple et droite comme tout ce qui est vraiment « naturel ».

Telle est la leçon que nous ménage ce film. Tous les acteurs ont compris la pensée de l'auteur et se sont appliqués à la vivre : c'est dire que l'interprétation est excellente.

Une jeune paysanne, Brita Bergson, est forcée, par ses parents, d'épouser un riche fermier, leur voisin Ingmar. Celui-ci n'est plus jeune et son aspect sévère n'inspire à la pauvre fiancée que de la répulsion; ajoutez à cela qu'elle a donné son cœur à son ami d'enfance. Mais avec cette résignation des simples, elle se laisse marier et part avec son mari.

Ingmar aime sincèrement sa femme, c'est pourquoi il ne peut être heureux; il sent bien qu'il est détesté, mais sa mère, vieille paysanne sèche et dure comme ses principes, le rassure en lui disant qu'après la naissance de l'enfant attendu, Brita changera certainement.

Hélas! l'enfant est né et sa mère l'a aussitôt étranglé. Arrêtée et traduite en justice, la pauvre Brita ne peut que pleurer. Ingmar s'avance alors gravement et plaide en faveur de l'accusée. C'est lui-même le coupable, dit-il, car il n'aurait pas dû épouser la jeune fille de force. Mais il est prêt à la reprendre chez lui. Tant de bonté touche enfin la jeune femme, et lorsqu'elle est libérée après deux ans de prison, Ingmar vient la chercher et ils seront heureux.

Le rôle d'Ingmar est joué avec beaucoup de noblesse et de sincérité. Les costumes sont très pittoresques et la mise en scène... ce qu'elle est toujours dans les Svenska-Film, irréprochable. Avec des intérieurs de ferme, on a réalisé des effets très artistiques et les photos sont d'une grande netteté. Les paysages, surtout ceux des forêts de pins ont un charme tout à fait scandinave.

Un grand charme noble et touchant émane de ce beau film rustique qui fait, une fois de plus, grand honneur à la « Svenska-Film. »

Le Banni, comédie dramatique (1,000 m.). — Ce film, très italien, serait plutôt du genre mélodrama-

tique. Il est du reste fort intéressant et l'héroïne, M^{lle} Pauline Polaire, est bien jolie et nous touche sincèrement. Le scénario se prête aux décors de plein air, baignés de la lumière vive des paysages d'Italie, et les intérieurs sont aussi parfaitement lumineux.

Le roman est celui d'un malheureux qui, dans un mouvement de colère s'est rendu coupable d'un meurtre. Il est condamné aux travaux forcés, et lorsqu'il parvient après plusieurs années, à s'échapper, il retrouve sa femme et sa petite fille chez un médecin. Celui-ci a adopté l'enfant qui le croit son père. Le banni se rend compte que, s'il n'était plus, sa femme deviendrait celle de son protecteur, et il s'empoisonne afin de la laisser libre.

On pourrait reprocher à l'artiste qui remplit le rôle du banni, une certaine exagération de mimique trop expressive, mais n'oublions pas que nous sommes en Italie. Autre pays... autre genre d'interprétation.

La mise en scène est très bien réglée et comporte de gracieux tableaux, artistiquement composés.

Pélagie et son chien, comédie comique (315 m.). — Fut-il jamais chien mieux dressé que celui de Pélagie? Tour à tour employé des postes, redresseur de torts et défenseur des faibles, il termine en arrêtant à lui seul un dangereux escroc. Combien d'humains seraient incapables d'en faire autant.

Visages noirs, comédie comique (250 m.). — Une série de quiproquos drôlatiques entre le salon où l'on est blanc, mais où les cheminées vous font devenir noir, et la cuisine où l'on est toujours noir, parce que nègre...

Tsoin-Tsoin lutte, dessins animés (140 m.). où l'on voit Tsoin-Tsoin devenu un athlète de grande renommée pour le plus grand malheur de son propriétaire.

Le Spitzberg, plein air (220 m.). — Nous faisons une croisière merveilleuse dans ces mers glaciales où nous rencontrons les icebergs et le gros temps, avant d'aborder les glaciers et les montagnes rocheuses.

POPANNE.

N'HÉSITEZ PAS
A PASSER TOUTES vos COMMANDES d'ACCESSOIRES
A LA MAISON DU CINÉMA



OPTIMISME RAISONNÉ

Le Bulletin hebdomadaire des Commerçants et Industriels français publie dans son dernier numéro une note fort bien étudiée sur la crise mondiale. Nous en détachons ce passage particulièrement réconfortant :

Notre excellent collègue, le maître imprimeur Georges Draeger, dont les éminentes qualités professionnelles sont d'autant plus connues qu'elles sont au service d'un cerveau en état de constante activité, nous disait ces jours derniers :

— J'ai la conviction que la crise mondiale touche à sa fin et je base ma conviction sur des chiffres et des observations indéniables. Alors que les grands magasins d'outre-mer ont été contraints à des diminutions de leur prix de vente atteignant 50 pour 100, rien de semblable ne s'est produit chez nous. La conclusion est facile à tirer : nous avons beaucoup moins souffert que les américains et les anglais. Chez eux, la fin de la crise est proche... Et chez nous de même...

Le raisonnement de notre collègue est en effet mathématique. Nous souhaitons de tout cœur que ces prévisions optimistes se réalisent. En outre, dans les milieux bancaires les plus autorisés, le vent est à l'optimisme très nettement.

Lorsque nous faisons un tableau un peu poussé des difficultés que nous avons à résoudre, notre but est surtout d'engager nos collègues à se préparer à la lutte et de s'armer en vue d'une victoire assurée. Si l'effort à produire est moins grand que nous ne l'indiquons, il n'en résulte aucun dommage. Au contraire, la victoire est plus aisée : Qui peut le plus peut le moins.

**

Du même Bulletin, la spirituelle boutade que voici :

Chez les extrémistes. — Nous engageons bien volontiers la conversation avec tous ceux qui ne sont pas de notre avis. C'est souvent un bon moyen pour se documenter. Nous n'aimons pas la méthode qui consiste à entendre ressasser à nos oreilles les opinions et les méthodes qui sont les nôtres, toutes les fois que ces opinions et méthodes sont bien fixées dans notre esprit et mieux vaut alors écouter les arguments adverses.

C'est ainsi que nous étions aux prises dernièrement avec un des grands chefs extrémistes. Voici les idées de notre interlocuteur :

« Sur la question économique vous n'en sortirez jamais, tant que vous ne vous serez pas dégagés des méthodes de vos vieilles badernes financières. Vous vivez avec des idées et des méthodes d'hier alors que le bon sens le plus élémentaire serait d'adopter sinon celles de demain, du moins celles d'aujourd'hui. »

« Vous manquez d'argent, vos alliés et vos emprunts l'ayant drainé. Alors votre politique bancaire a décidé de procéder à l'assainissement fiduciaire pour ramener le change à un taux plus favorable... Excusez-moi, citoyen, laissez-moi rire un peu... Depuis qu'ils ont entrepris leur fameuse campagne d'assainissement, vos as de la finance ont réussi à porter la livre à 61 francs et le dollar à 17 francs. Joli résultat ! »

« Voulez-vous un moyen : « Faites comme les Boches et ce ne sera ni la première ni la dernière fois. Mettez en circulation le nombre de billets de banque qu'il faut. Vous aurez comme les boches une situation extérieure mauvaise, mais votre situation intérieure sera excellente comme la leur. Que vous faut-il donc pour être heureux? Le bonheur chez les Américains et chez les Anglais, ou le bonheur chez vous? »

« Je sais bien qu'un procédé si simple fera bondir les vieux pontifes de la Banque de France et gueuler vos alliés... mais croyez-moi : faites dès aujourd'hui, pour être heureux demain, ce que, si vous ne suivez pas mon conseil, vous serez obligés de faire demain, pour n'être heureux qu'après-demain... Le Boche voilà l'ennemi! c'est entendu. Tout de même, au point de vue social et pour savoir y faire, pour se remettre d'aplomb malgré vents et tempêtes, il n'y a que lui et vous n'arrivez pas à sa cheville... Voyez comment il opère pour prospérer quand même et prenez-en de la graine, même si les Anglais roulent de gros yeux... Et vive l'Internationale, Monsieur! Mais vive aussi le bonheur chez soi! »

Ainsi parla ce citoyen extrémiste... Nous livrons ses propos, sans commentaires à l'appréciation de nos collègues.

Ce que dit la critique sur le Film :

Les Exploits du Pirate Allemand "Mœwe"

La Cinématographie française, 15 janvier 1921.

CINÉMATOGRAPHES HARRY

Les exploits du pirate Allemand Mœwe,
document historique (600 mètres).

Il est, en vérité, à peine croyable que ce film a été tourné par les auteurs même des crimes qu'il relate. Un tel cynisme déconcerte. C'est la première fois, sans doute, dans l'histoire de l'humanité, que l'on voit un assassin se préoccuper de léguer à la postérité jusqu'au moindre détail, jusqu'au moindre souvenir de son infamie. La mentalité allemande est toute entière en cette démonstration d'inconscience et la projection d'un film tel que celui-ci fait plus pour expliquer l'agression de l'Allemagne et les dangers qui nous menacent encore aujourd'hui, que les documents diplomatiques, les incidents quotidiens et les articles de journaux. Combien est salutaire et inspiratrice de profitables réflexions, la juste indignation que le public français ressent devant le spectacle des exploits du « Mœwe » ! Il constate, d'abord, que le pirate allemand a toujours ajouté la lâcheté à la barbarie, car dès qu'il aperçoit un cuirassé allié, il se couvre d'un pavillon neutre. Pendant des mois il a poursuivi ainsi traîtreusement ses innocentes victimes, et toujours l'opération filmait leur agonie. Parfois l'appareil enregistrait les réjouissances à bord, — car on s'égayait fort entre deux crimes. Tout à coup, du nid de corbeau, on signalait une proie nouvelle, et l'objectif, une fois de plus, se tournait vers les flots pour voir s'engloutir une autre victime. Ce furent tour à tour « The Duchess of Cornwall », « The Dramatist », « The Yarrow », dont les passagers furent prisonniers à bord du « Mœwe », le « Sainte-Catherine », « The Georgie », « The Neithery Hall », « The Governor » et le grand voilier le « Nantes », tout blanc comme un superbe albatros. Oh ! combien il est douloureux de le voir s'abattre et lentement majestueusement, s'enfoncer dans l'abîme ! Et le film nous montre les félicitations adressées par l'amiral Von Schenk à l'équipage du « Mœwe » pour sa belle conduite !...

Il est à désirer que ce film soit projeté sur tous les écrans de France. Il faut que les Français le jugent. C'est la meilleure propagande patriotique que l'on puisse souhaiter et l'on ne saurait trop remercier les Etablissements Harry d'avoir mis ce document sensationnel à la disposition de nos directeurs de cinémas.

Hebdo-Film, 15 janvier 1921.

Les exploits du pirate Allemand « Mœwe »
document historique (600 mètres).

C'est incontestablement le film le plus sensationnel qui ait paru après celui nous relatant les exploits de l'U-35. Le fameux navire allemand camouflé, qui parcourut les mers en 1916 et fit de nombreuses victimes avait naturellement à son bord un appareil de prises de vues et, cyniquement, l'opérateur enregistrait le naufrage des navires de commerce que le pirate réussissait à prendre sous le feu de ses canons. Nous voyons de la sorte couler une dizaine de bateaux de fort tonnage ; et ceci constitue le spectacle le plus impressionnant, le plus horrible qu'on puisse rêver. D'autant qu'il est superflu d'ajouter qu'il n'y a, dans ce film, aucun chiqué ni truquage d'aucune sorte.

Voici, là, 600 mètres que tout le monde voudra voir, que tout le monde doit voir.

Autant qu'il est possible de dire du bien d'une telle production — dont la mise en scène nous coûta fort cher — je dois déclarer que ce film fera la plus grande sensation. Le Très Mal dans toute son horreur, ce qui, pour les exploitants, équivaut tout de même au Très Bien. Excellente photo.

Le Petit Parisien, 14 janvier 1921.

Le pirate Allemand « Mœwe ».

Il est dit que de temps en temps le cinéma nous révélera quelque chose d'important. Cette fois, c'est un document historique sur la piraterie boche :

Les exploits du pirate allemand Mœwe que la Société des Cinématographes « Harry » vient de nous présenter. Disons immédiatement que chacun doit voir ce film, qui passera bientôt, j'en suis sûr, dans tous nos grands établissements parisiens.

Le Journal, 11 janvier 1921.

Les exploits du « Mœwe ».

Les Cinématographes « Harry » viennent de présenter à leur clientèle un film de tout premier ordre : Les exploits du pirate allemand Mœwe. Ce document historique est une preuve indélébile de la cruauté boche, et il est nécessaire que chacun connaisse ces actes de piraterie en lesquels agonisent tant d'innocents navires alliés !

Ils ne manqueront pas de remettre en leur mémoire les souffrances endurées pendant cette effroyable guerre, que trop de Français, hélas ! sont enclins à oublier.

L'Intransigeant, 14 janvier 1921.

Les exploits du « Mœwe ».

Un document impérissable est celui que les Cinématographes « Harry » offrent actuellement sur le marché : Les exploits du pirate allemand Mœwe (Il fut saisi par l'Amirauté britannique sur le célèbre sous-marin qui faisait la traversée de l'Atlantique). Il est impossible d'assister à la vision de ce film sans en être douloureusement impressionné. Une poignante émotion vous étreint en présence de tant de cruautés. Que de fortunes englouties en quelques secondes ! Et il s'en dégage nettement qu'on ne pourra, qu'on ne peut pas oublier de pareilles épreuves. Grands, petits, doivent voir ce film qui passera bientôt dans les grands cinémas français : c'est un devoir... c'est une leçon.

Le Matin, 12 janvier 1921.

Les exploits d'un pirate.

On a publié beaucoup de documents sur la piraterie boche, mais jamais aucun dépassant en intérêt celui que les Cinématographes « Harry » viennent de présenter aux directeurs de cinémas et qui retrace les sinistres Exploits du pirate allemand Mœwe. Une des vues surtout ira droit au cœur de tout bon Français : celle de l'agonie du magnifique voilier Nantes. Le public se demandera pourquoi les grands établissements parisiens ne donnent pas plus souvent des films de cette importance... Ils ne manqueraient pas de leur attirer une nombreuse clientèle et rendraient leurs programmes encore plus intéressants.

L'Ecran, 15 janvier 1921.

La présentation « Harry » a été sensationnelle. Nous avons eu le témoignage visuel de la piraterie allemande. C'est à l'agonie de nombreux paquebots et voiliers que nous assistons, angoissés, dans ce film qui a force de déposition devant l'Histoire.

Tous les directeurs ont le devoir — surtout à l'heure présente, où beaucoup semblent devoir oublier les exactions allemandes — de passer ce film qui doit être vu par tous... C'est une leçon, un cruel enseignement et surtout un effroyable réquisitoire contre la barbarie de nos ennemis avec lesquels nous serions tentés — oublieux que nous sommes, — d'être faibles.

Le Cinéma, 14 janvier 1921.

La présentation de samedi comprenait, en outre, un document sensationnel : Les exploits du pirate allemand Mœwe. C'est la charge la plus écrasante qui ait été montrée jusqu'à ce jour contre la barbarie teutonne s'acharnant, avec le sourire aux lèvres, sur d'innocentes victimes. Nous voyons plusieurs vaisseaux coulés par le pirate et leur descente, soit sur le côté, soit sur la quille est particulièrement émouvante.

C'est un film documentaire que tous les directeurs doivent passer pour l'éducation des peuples.

Courrier Cinématographique, 15 janvier 1921.

CINÉMATOGRAPHES HARRY

L'annonce de la présentation au Ciné Max Linder du film relatant : Les exploits du pirate allemand Mœwe avait attiré la foule des grands jours. Ce document historique est vraiment sensationnel et constitue une preuve accablante de plus contre ceux qui voulaient affamer le monde par une chasse sur mer et sous-marine sans merci. Le Mœwe se présente sous les aspects tout à fait pacifiques d'un chalutier battant pavillon neutre ou même d'une nation alliée. Il va, en apparence inoffensif, sillonnant les mers, cherchant une proie facile, car il se garde bien de s'attaquer à ceux qui peuvent lui répondre. La série des attentats commence alors. Un voilier français, transportant une cargaison de blé pour les alliés, voilà une belle pièce au tableau. Une torpille est lancée, envoyant au fond des mers le navire et le précieux chargement. Un autre navire se dessine sur l'horizon. Heureuse aubaine, c'est un charbonnier américain. Un navire norvégien passe à portée du pirate. On le laisse libre, car le capitaine a reconnu en lui un navire qui travaille pour le ravitaillement de l'Allemagne. Cette fois, le Mœwe est très adouci, car il vient d'apercevoir au loin un cuirassé anglais.

Après un long séjour en mer, il regagne son repaire et le capitaine Von Dohna, pour avoir coulé plus de 200.000 tonnes, est félicité de la part du Kaiser par le Ministre de la Marine.

C'est un film sensationnel qu'il faut voir absolument. L'agonie de ces inoffensifs bateaux ne fera que raviver dans nos cœurs, le Souvenez-vous que certains ont déjà oublié. Sensationnel est bien le qualificatif que mérite ce film, car il l'est à tous les points de vue.

Déjà plus de 20 Établissements Parisiens ont retenu en 1^{re} Semaine, ce Film sensationnel ! Inscrivez-vous d'urgence aux
CINÉMATOGRAPHES HARRY, 158^{ter}, Rue du Temple, Paris, ou dans une de leurs Succursales

LES AUTEURS PROTESTENT

On nous communique la note suivante :

De l'Assemblée Générale des Auteurs de Films réunie le 15 janvier, il résulte les considérations suivantes :

N'ayant en ce moment aucun espoir d'obtenir la suppression complète de la censure dont ils regrettent l'existence, les auteurs de films, victimes d'une tutelle sous laquelle, seule, parmi les autres manifestations de la Pensée Française, ils sont placés, estiment qu'il ont au moins le droit d'avoir le bénéfice des inconvénients qu'ils supportent.

C'est en effet pour les préserver, par un visa officiel, des mesures prohibitives pouvant être prises par de multiples autorités que certaines personnalités de la cinématographie avaient accepté le principe de la censure.

Les incidents soulevés dernièrement par les interdictions dont toute la presse corporative s'est occupée, ont prouvé aux auteurs de films que le visa de la censure n'offrait aucunement cette garantie qu'on leur avait fait escompter.

Il semble donc que, loin d'encourager un art national qui constitue cependant un puissant moyen de propagande, on entrave encore son essor, et cela, à l'heure même où justement les plus énergiques efforts sont faits pour remédier à la crise dont la production est victime.

Les auteurs de films, justement inquiets de ces multiples menaces qui les guettent font un appel pressant auprès des pouvoirs autorisés pour que le visa de la censure officielle soit de nature à les mettre à l'abri d'interdictions ultérieures qui jettent le désarroi dans le monde des auteurs, des éditeurs, et des exploitants.

Et si très exceptionnellement un film en exploitation, pour des raisons imprévues est sous la menace d'être interdit, les auteurs de films demandent énergiquement que l'auteur et l'éditeur soient préalablement avisés pour que ces derniers aient la possibilité, par des coupures, d'échapper à cette interdiction.

Les auteurs de films constatent enfin amèrement que les seules mesures qui visent la cinématographie française sont d'ordre répressif.

Ils seraient heureux qu'on songe aussi aux mesures qu'on pourrait prendre en vue de l'encourager !

Le Président : C. DE MORLHON.

HONNEUR AU FILM FRANÇAIS !

« La Select » a l'heureuse idée de présenter le chef-d'œuvre français *Visages voilés*, *Ames closes* au Colisée, le samedi 5 février à 14 h. 30.

Ce n'est pas à dire que les présentations hebdomadaires de « La Select » laissent à désirer car il est notoire qu'elles sont toujours très artistiques et qu'on éprouve un réel plaisir à y assister.

Mais cette présentation sera, en quelque sorte, « un couronnement de succès » pour ce beau film français qui, en effet, est déjà retenu par plusieurs Etablissements.

Interprété par Marcel Vibert et par Emmy Lynn dont on se souvient du succès dans *Mater Dolorosa*, *La 10^e symphonie*, il ne pouvait en être autrement.

Honneur au film français ! et bien vives félicitations à la « Select ».

RAPPEL A L'ORDRE

A une récente présentation, quatre spectateurs, et non des moindres, causaient de leurs petites affaires si haut et si fort que leurs voix couvraient celles des violons. Les voisins la trouvant mauvaise, eurent bien quelques « chut ! chut ! » impératifs et impatients, mais sans succès.

Le représentant du loueur dont on projetait un film à ce moment intervint à son tour pour inviter au silence les quatre perturbateurs.

Hélas ! il fut reçu comme un contribuable à la censure, et sur un ton qu'on ne remarque guère sur les fortifs !

Il du battre en retraite, et murmurait : « Pénible, tout de même d'être mis à la porte de chez soi par ses invités ! »

Pour nous, nous regrettons sincèrement que le mauvais exemple de la mauvaise tenue aux présentations vienne de si haut.

PRENEZ NOTE

Veuillez prendre note que pour la présentation de *L'Instinct qui veille*, la date de présentation sera le 4 mars au lieu du 24 janvier.

La date de livraison des films présentés le 24 janvier sera le 25 janvier.

LE CINÉMA ET L'ÉDUCATION

Dimanche matin, à 10 heures, la Société Nationale des Conférences populaires inaugurera ses matinées scolaires cinématographiques dans la salle Marivaux, mise gracieusement à sa disposition. M. J.-L. Breton, sénateur, ancien ministre, présidera la séance. M. Benoît-Lévy parlera du cinéma dans l'éducation publique et M. Collette, Directeur d'école, fera une démonstration d'enseignement par le cinéma.

La Société Nationale des Conférences populaires se propose de continuer ces séances dans tous les cinémas offerts gracieusement à la Société par leurs directeurs.

Voilà de la bonne initiative privée, digne de tous les encouragements.

VENTE DU FILM :

« VISAGES VOILÉS... AMES CLOSES »

Pour répondre à un grand nombre de demandes et de propositions qui sont faites pour le grand film français *Visages voilés... Ames closes*, « La Select » informe qu'elle ne pourra fixer les conditions de vente de cette production qu'après la présentation du 5 février.

UNE NOUVELLE STUPÉFIANTE

Nous lisons dans la *Lichtbildbühne* de Berlin l'effarante nouvelle que voici :

« Un consortium financier suisse met à la disposition du gouvernement yougo-slave une somme de 500 millions de francs pour une durée de vingt ans, sans intérêt (!) devant être utilisée pour des buts culturels (traduit textuellement). Le consortium reçoit en échange le monopole des films, y compris le film vierge. On dit tout bas qu'aux cercles intéressés appartiennent la Fox-Film d'Amérique et des entreprises allemandes. Qui pourrait un peu lever le voile sur cette affaire ? »

L'affaire Himmel est enfoncée. Cinq cents millions, sans intérêt, pendant vingt ans ! Vite la douche !...

(Revue Suisse).

UNE CONVERSATION

Le Directeur du contrôle des films, M. Paul Ginisty, adressait le 12 janvier, aux maisons de films, la convocation suivante :

« Dans l'intérêt commun, une conversation me paraît nécessaire avec les maisons qui soumettent des scénarios au contrôle des Beaux-Arts.

Je vous serais obligé de vouloir bien vous faire représenter à une réunion qui aura lieu samedi prochain, 15 janvier, à 11 heures, à la salle de projection, galerie de Chartres, Palais Royal.

« Veuillez, Monsieur, recevoir l'expression de mes sentiments les plus distingués. »

Toutes les maisons de films furent exactes au rendez-vous.

M. Ginisty exposa que devant les consignes de plus en plus sévères émanant du Ministère de l'Intérieur, les loueurs devaient exercer une censure préventive sur leurs films et soumettre au visa, longtemps à l'avance, leurs scénarios, s'ils ne voulaient pas avoir d'ennuis.

Quelqu'un fit remarquer que la tâche des censeurs serait facilitée et simplifiée si ces messieurs consentaient à assister aux présentations commerciales des films à la Mutualité.

Ils verraient ainsi tous les films régulièrement ; il n'y aurait plus d'embouteillage ; tout serait parfait.

Mais l'auteur de cette proposition avait oublié que les censeurs ne visionnaient que 1.800 mètres de films

par jour et pendant cinq jours par semaine. Prétendre leur imposer la projection de 35.000 mètres en 3 jours est apparu comme une menace de surmenage aux censeurs. Des fonctionnaires qui fourniraient tant de travail en si peu de temps ne seraient plus des fonctionnaires.

Plusieurs assistants réclamèrent énergiquement la suppression de la censure, mais M. Ginisty répondit qu'il n'était pas qualifié pour répondre à cette question. Il insista à nouveau auprès des loueurs en les priant d'aller vite, parce que (aurait-il pu ajouter) les fonctionnaires vont lentement. Et l'on s'en fut déjeuner. Somme toute, réunion bien inutile. Hâtons-nous de dire en terminant que nous mettons complètement de côté, en cette affaire, la personnalité de M. Ginisty qui est un homme charmant.

AUTOUR DE LA GRANDE SÉANCE

On sait qu'elle fut très animée, à l'entrée et à la sortie. Dès deux heures, la foule barrait la rue Saint-Martin, quelques agents mandés en hâte du poste voisin avaient les plus grandes peines à assurer la circulation des voitures. Ils eurent encore, les braves agents, une minute d'émoi quand ils virent sortir du Palais de la Mutualité trois ou quatre grands gaillards porteurs de pancartes où on lisait : Le cinéma est écrasé par les taxes ! Public proteste avec nous ! Le cinéma est le plaisir du travailleur, ne le supprimez pas ! etc. etc.

Deux opérateurs de prises de vue tournaient les scènes de la rue et l'entrée des notabilités.

Peu d'incidents en cours de séance, sauf l'apologie de la censure par M. Demaria et la sortie si digne de M. Aubert qui vraiment n'en pouvait entendre davantage, tout le monde a compris ça.

À la sortie, les conversations furent très animées dans les groupes, la censure avait une très mauvaise presse et la proposition de M. Meignen « le cinéma doit être assimilé au théâtre » était l'objet de commentaires favorables.

Enfin, à l'encontre de ce qui s'était passé précédemment, il n'y eut ni altercations violentes, ni voies de fait

UNE RAISON

Bonne ou mauvaise, c'est une raison ; or donc, comme quelqu'un s'étonnait de voir les cinématographistes entreprendre une action de protestation contre une loi en vigueur depuis plus de 6 mois, un Directeur retraité (il a vendu son fonds dernièrement dans de bonnes conditions) de répondre : « Monsieur, la protestation vient à son heure, on ne pouvait la lancer plus tôt. De juin à décembre nos collègues ont fait des recettes normales qui leur ont permis de supporter le poids des nouvelles charges fiscales ; mais, depuis un mois, la crise

de chômage s'étendant, les recettes ont fait un saut en arrière, et les Directeurs qui voudraient bien ne pas mourir réclament aide et protection. Il est donc normal qu'on n'ait point protesté en juillet 1920, et cette attitude prouverait assez que les cinématographistes sont allés jusqu'à l'extrême limite de leurs capacités financières et de leurs forces; elle signifierait encore qu'ils sont capables de sacrifices lorsque l'intérêt du pays est en jeu. »

LES AGENTS SONT DANS LA RUE

En voilà bien une autre : les agents de police chargés du service d'ordre dans les cinémas, et à ce titre, payés très cher par les Directeurs, ont reçu la consigne de ne plus pénétrer dans les salles, à moins de réquisition écrite.

Si donc, on se bouscule à la porte, ou, si un spectateur cause du scandale, les agents du service d'ordre n'interviendront que sur la demande autographe et olographe du Directeur.

Pour quels motifs change-t-on ainsi les consignes des agents de police.

En tous cas, il semble abusif d'obliger les Directeurs à payer des agents pour un service qu'ils ne remplissent pas.

Est-ce une nouvelle brimade contre le cinéma ?

LES APPAREILS EN MAUVAIS ÉTAT

Jamais, de mémoire de cinématographiste, on ne vit tant de films détériorés au bout de trois ou quatre semaines de location. Cela tient à l'inexpérience de nombreux opérateurs, mais encore plus au mauvais état des appareils à projection. Des cinémas se sont créés de tous côtés, mais les Directeurs, par mesure d'économie, ont acheté des appareils d'occasion, provenant des stocks. Et c'est la pellicule, c'est-à-dire le loueur qui paye les frais, jusqu'au jour où il se fâchera et refusera net ses films à ceux qui les sabotent.

LOGIQUE

A « Universal City » on tourne un film en épisodes.

Attention ! dit le régisseur à l'étoile, voici une scène sensationnelle : vous êtes lancée dans les airs par la violence de l'explosion. Passe un avion qui vous attrape au passage, vous avez bien compris ?

J.ÉTOILE. — Parfaitement, c'est palpitant. Mais... si l'avion arrive en retard ?

LE RÉGISSEUR. — En ce cas, ne l'attendez pas. Redescendez.

LE COMITÉ DES AUTEURS

Samedi 15 janvier a eu lieu l'Assemblée Générale de la Société des Auteurs de Films, au cours de laquelle fut complété et validé le Comité pour 1921 :

MM. de Morlhon, *Président*; D. Riche et Pouctal, *vice-présidents*; M^{me} G. A. Dulac, *trésorier*; M. Fescourt, *Secrétaire général*. MM. Monea, J. H. Renaud, Denola, de Reusse, Leprieur, Boni, Bourgeois, H. Krauss, Gambard, Le Somptier.

LA PRESSE CORPORATIVE.

L'association de la Presse cinématographique a donné samedi dernier son premier dîner amical de 1921 à la Chope d'Alsace, boulevard Sébastopol.

Les convives au nombre de trente deux firent honneur au repas fort bien servi et la soirée que la présence de plusieurs dames rendit plus agréable encore se prolongea au-delà de minuit.

Etaient présents : M. Ed. Benoit-Lévy; Président d'honneur, M. Coissac, président, MM. Dureau et Ch. Le Fraper, Vice-présidents, M^{mes} Wague, Verhille, Kéroul, Bazile, Dorsenne, Geneviève Félix, Miss Grave, MM. Léon Sazie, Louchet, Millot, de Buysieux, Lehman, Bonamy, Verhille, Simonot, Henry Monnier, Paul de La Borie, Guilhamou, Georges Bazile, Druhot, Lafrangette, Kéroul, Bruneaud, Dorsenne, René Guilbert, Jacques Cor, E.-L. Fouquet.

S'étaient excusés : MM. Lordier, Coutant, Catusse, Urwiller, Boisvyon, Guillaume Danvers, Floury, Liez, Hervouin.

UN SOUVENIR DE VOYAGE

Rentrant de la mission officielle qu'il vient d'accomplir aux Etats-Unis, le général Nivelle a reçu un de nos confrères auquel il a accordé une interview qui se termine ainsi :

« Le général a déclaré, enfin, qu'il avait rapporté des Etats-Unis un « trésor » qu'il a précieusement déposé sur la cheminée de son salon. C'est la photographie signée Charlie Chaplin. « Charlot, a-t-il dit, m'a rendu visite vers les minuit pour me la remettre. »

LES BRUITS DE FERMETURE

En manière de protestation contre les conséquences de la loi du 25 juin 1920, les directeurs de cinémas parlent très sérieusement d'une fermeture générale. Certes, la méthode est énergique, mais elle ne va pas sans dangers, et une décision de cette importance ne doit pas être prise à la légère.

Qu'on se souvienne des erreurs commises lors du lock-out en septembre 1919.

Grossira-t-on sans réfléchir de plusieurs milliers d'individus l'armée, chaque jour plus grande, des chômeurs.

Et que fait-on des engagements pris par les directeurs envers les producteurs et les loueurs ? Ceux-ci ont en effet passé des marchés qu'ils ne peuvent annuler sans pertes énormes.

Une seule catégorie de cinématographistes a-t-elle le droit d'entreprendre une action sans s'être au préalable mise d'accord avec les autres catégories corporatives ?

Si l'on doit fermer, il nous semble, que ça ne peut être brusquement.

En toute sagesse et en toute équité une fermeture n'est possible qu'avec un délai de plusieurs semaines entre le vote de la résolution et la date d'exécution.

De cette façon on aurait le temps d'aviser à la situation du personnel ouvrier et employé; d'arrêter les achats et les présentations de films, enfin d'exécuter de part et d'autre les ordres pris à ce jour.

CONVOICATIONS D'ASSEMBLÉES

Cirque d'Hiver. — Société en commandite par actions, R. Colonnier et Cie, au capital de 1.172.500 francs. Siège social : à Paris, rue du Crussol, n° 6.

Les Actionnaires de la Société du *Cirque d'Hiver*, sont convoqués en *assemblée générale ordinaire*, pour le *lundi 31 janvier 1921*, à 14 heures précises, au siège social, rue de Crussol, n° 6, à l'effet de délibérer sur l'ordre du jour suivant :

1° Approbation du rapport et des comptes de l'exercice 1920.

2° Approbation du rapport du conseil de surveillance.

3° Fixation du dividende.

4° Quitus à donner à feu M. Colonnier, gérant, et, s'il y a lieu, à l'administrateur provisoire, en sa qualité de membre du conseil de surveillance.

5° Nomination du conseil de surveillance.

6° Questions diverses.

Les actions doivent être déposées au siège social au plus tard la veille de l'assemblée, les mardis et vendredis.

Tout actionnaire, propriétaire d'au moins 10 actions, peut prendre part aux délibérations, avec autant de voix qu'il possède ou représente de fois 18 actions, sans cependant pouvoir réunir plus de dix voix.

Cirque d'Hiver. — Société en commandite par actions, R. Colonnier et Cie, au capital de 1.172.500 francs. Siège social : à Paris, rue de Crussol, n° 6.

Les Actionnaires de la Société du *Cirque d'Hiver*, sont convoqués en *assemblée générale extraordinaire* pour le *lundi 31 janvier 1921*, à 15 heures précises, au siège social

rue de Crussol, n° 6, à l'effet de délibérer sur l'ordre du jour suivant :

1° Nomination d'un nouveau gérant en remplacement de M. René Colonnier, décédé.

2° Modifications à apporter aux statuts par suite de cette nomination, et spécialement aux articles 1, 3, 4, et 8.

3° Autres modifications à apporter auxdits statuts et notamment aux articles 15 et 28; adjonction de nouveaux paragraphes aux articles 25, 26, 27 et 28 et même adjonction de nouveaux articles.

4° Questions diverses.

Les actions doivent être déposées au siège social, au plus tard la veille de l'assemblée, les mardis et vendredis.

Tout actionnaire, quel que soit le nombre des actions dont il est porteur, peut prendre part aux délibérations avec un nombre de voix égal aux actions qu'il possède ou qu'il représente, sans limitation.

APPELS DE FONDOS

Société Le Métropole Cinéma Marcadet. — Société anonyme au capital de 1.200.000 francs. Siège social : 37, avenue de Wagram, Paris.

Le conseil d'administration a l'honneur d'informer Messieurs les Actionnaires de la Société *Le Métropole Cinéma Marcadet*, qu'ils ont à verser à la caisse du siège social, la somme de cinquante francs par action, montant des troisième et quatrième quarts, du 20 janvier au 10 février 1921.

La caisse est ouverte tous les jours, sauf les dimanches et jours fériés, de 2 heures 1/2 à 4 heures 1/2.

Société Olympia Cinéma de Clichy. — Société anonyme au capital de 800.000 francs. Siège social : 37, avenue de Wagram, Paris.

Le conseil d'administration, a l'honneur d'informer Messieurs les Actionnaires de la Société *Olympia Cinéma de Clichy*, qu'ils ont à verser, à la caisse du siège social, la somme de cinquante francs par action, montant des troisième et quatrième quarts, du 20 janvier au 10 février 1921.

La caisse est ouverte tous les jours, sauf les dimanches et jours fériés, de 2 heures 1/2 à 4 heures 1/2.

VENTES DE FONDOS

M. et M^{me} Goutte-Quillet ont vendu, à M. Perrault, le cinéma du Lion d'Or, 7, rue de la Chapelle, à Paris.

M. Grandperrin-Bologne a vendu, à MM. Noblot et Ropiot, le Ciné Mondial, 1, rue Sadi-Carnot, à Chatillon-sous-Bagneux.

PATATI ET PATATA.

LE NOUVEAU FILM FRANÇAIS
est présenté le
5 Février au COLISEE à 14 h. 30

Visages Voilés... Ames Closes

POUR SORTIR
Le 11 Mars prochain
Retenez-le

LA SONATE À KREUTZER

drame tiré du roman de Tolstoï

GRANDE
PUBLICITÉ



présentation le
24 janvier 1921
au Cinéma Select
8, av. de Clichy, Paris

édition le :
4 mars 1921

nous présentons également le 24 janvier 1921

UN JEU CRUEL
comédie dramatique
avec Olive Thomas.

SELZNICK
PICTURES

SELECT SP PICTURES

LA SUISSE...

... INCONNUE

plein air

8, av. de Clichy, Paris

"VISAGES VOILÉS... AMES CLOSES"

EST UN DES MEILLEURS
FILMS FRANÇAIS

LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

75



EXTRAIT DU PROGRAMME OFFICIEL de la CHAMBRE SYNDICALE FRANÇAISE DE LA CINÉMATOGRAPHIE

LUNDI 24 JANVIER

CINÉMA SELECT, 8, Avenue de Clichy

(à 9 h. 45)

Select Pictures

8, avenue de Clichy Téléphone : Marcadet 24-11
24-12

LIVRABLE LE 25 FÉVRIER 1921

La Sonate à Kreutzer, tiré du roman de L. Tolstoï, drame (1 affiche 120/160, photos 18/24)	1.500 m. env.
Selznick. — Un Jeu cruel, avec Olive Thomas, comédie dramatique (1 affiche 105/210, photos 18/24, 24/30, 55/70)	1.500 —
La Suisse inconnue, plein air	
Total	3.000 m. env.

N. B. — Le grand film français : Visages voilés... Ames closes, de Henry Roussel, interprété par Emmy Lynn et Marcel Vibert sera présenté le 5 février prochain à 14 h. 30 au Colisée. — Edition 11 mars.

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue Saint-Martin

Salle du Rez-de-Chaussée

(à 2 heures)

17, rue Pigalle **FOX FILM** Téléphone :
Trudaine 66-79
66-80

LIVRABLE LE 18 MARS 1921

Fox-Film. — Rose du Nord, comédie dramatique avec Viviane Martin (1 affiche 120/160, jeux de 10 photos, 18/24 et 24/30)	1.500 m. env.
---	---------------

Fox-Film. — Darwin avait raison! Sushine comédie simiesque (2 affiches 120/160, jeux de 10 photos 18/24 et 24/30)	600 m. env.
Fox-Film. — Statue équestre, Dick et Jeff, d. ssins animés	200 —
Total	2.300 m. env.

Salle du Premier Etage

(à 2 heures)

Ciné-Location-Eclipse

94, rue Saint-Lazare Téléphone : Louvre 32-79
Central 27-44

LIVRABLE LE 18 MARS 1921

Eclipse. — Les Alpes Dolomites, documentaire	
Eclipse. — La Fleur des Indes, comédie dramatique de Theo Bergerat, interprétée par Mme Huguette Duflos, de la Comédie-Française (2 affiches 120/160, 1 affiche 140/200, 1 portrait Huguette Duflos 100/130)	1.920 m. env.
Eclipse. — Chalumeau a peur des Femmes, comédie comique, scénario Henri Pellier, mise en scène Jean Hémard (1 affiche 120/160, 1 portrait 100/130)	

(à 4 heures)

Agence Générale Cinématographique

18, rue d'Aguesseau Téléphone : Elysées 56-32
33-34

LIVRABLE LE 25 FÉVRIER 1921

A. G. C. — Nemours et ses environs, plein air	160 m. env.
---	-------------

POUR L'EXPORTATION DU FILM FRANÇAIS

LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

Ouvre Deux Maisons à l'Étranger

Pour l'ANGLETERRE

Trafalgar Buildings, 1, Charing Cross

LONDRES S. W. 1

DIRECTEUR : S. G. NICOLL

Pour l'ITALIE

— 3, Via Bergamo —

ROME

DIRECTEUR : JACQUES PIETRINI

Pour tous renseignements, s'adresser à la MAISON DU CINÉMA

48 et 50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry — PARIS - X^e

Humour-Film. — Agénor et la Main qui vole, comédie gaie de G. Bernard, interprétée par L. Callamand.....

770 m. env.

LIVRABLE LE 4 MARS 1921

First Nationale. — L'Instinct qui veille, grand drame des mers arctiques, interprété par Nell Shipman.....

1.760 —

Les Etoiles du Cinéma, 6^e série : Dorothy Phillips, Hélène Chadwick, Sessue Hayakawa, Taylor Holmes, Charlie Chaplin, etc.....

290 —

Keystone. — Charlot, rival d'amour, comique.....

565 —

Total..... 3.545 m. env.

MARDI 25 JANVIER

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue St-Martin

Salle du Premier Etage

(à 2 heures)

Comptoir Ciné-Location Gaumont

28, rue des Alouettes Téléphone : Nord 51-13

POUR ÊTRE ÉDITÉ LE 28 JANVIER 1921

Gaumont Actualités n° 5..... 200 m. env.

POUR ÊTRE ÉDITÉ LE 25 FÉVRIER 1921

Gaumont. — La Canne à Sucre, documentaire..... 134 —

John D. Tippet. — *Exclusivité Gaumont.* — Le Bain Turc, dessins animés (1 affiche 110/150 passe-partout).....

145 —

Paramount-Pictures. — *Exclusivité Gaumont.* — A la Dérive, comédie dramatique interprétée par Dorothy Dalton (1 affiche 150/220, 10 photos 18/24).....

1.050 —

Svenska-Film. — *Exclusivité Gaumont.* — La Vengeance de Jacob Vindas, comédie dramatique (1 affiche 150/220, 10 photos 18/24).....

1.200 —

Total..... 2.729 m. env.

MERCREDI 26 JANVIER

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue St-Martin

(à 10 heures)

Pathé-Consortium-Cinéma

67, rue du Faubourg Saint-Martin Téléphone : Nord 68-58

LIVRABLE LE 4 MARS 1921

S. C. A. G. L. — *Pathé.* — Huguette Duflos, de la Comédie-Française, dans Mademoiselle de

la Seiglière, d'après le roman de Jules Sandeau, mise en scène d'Antoine assisté de G. Denola (1 affiche 160/240, 2 affiches 120/160, 1 pochette 8 photos).....

1.650 m. env.

Pathé. — Harry Pollard et l'Afrique dans L'Habit fait tout, scène comique (1 affiche 80/120).....

305 —

Pathé. — *Pathé-Revue n° 10*, documentaire (1 affiche générale).....

260 —

Pathé. — *Pathé-Journal*, actualités (1 affiche générale).....

Pathé. Le Film d'art. — **LE COMTE DE MONTE CRISTO**, film en épisodes d'après l'œuvre célèbre d'Alexandre Dumas. Adaptation et mise en scène de Pouctal. Nouvelle édition en 12 épisodes (affiche générale, affiche photos) :

11^e épisode : Les Derniers Exploits de Cadrouse.....

780 —

Total..... 2.995 m. env.

Salle du Rez-de-Chaussée

(à 2 heures)

Films-Eclair

12, rue Gaillon Téléphone : Louvre 14-18

LIVRABLE LE 25 FÉVRIER 1921

Welsh Pearson's Production. — Le Pantin meurtri, comédie dramatique en 6 parties, avec Hugh E. Wright (2 affiches, photos, notices).....

1.850 m. env.

Nordisk-Film. — Ribadoulle est inexact, comique (1 affiche, photos, notices).....

664 —

Eclair Scientia. — Quelques Poissons, documentaire.....

91 —

Eclair. — *Eclair-Journal*, n° 5, actualités (livrable le 28 janvier).....

200 —

Total..... 2.805 m. env.

Salle du Premier Etage

(à 2 heures)

Établissements Georges Petit

(Agence Américaine)

37, rue de Trévise Téléphone : Central 30-80

LIVRABLE LE 25 FÉVRIER 1921

Sélection Petit. — Un Pèlerinage au Japon, documentaire.....

120 m. env.

Vitagraph. — Le petit Ours, documentaire.....

120 —

Le 11 Mars prochain

Date de sortie du

CHEF-D'ŒUVRE FRANÇAIS

Réalisé par HENRY ROUSSELL

Interprété par EMMY LYNN et MARCEL VIBERT

“Visages voilés...
Ames closes”

Présentation spéciale au COLISÉE

le Samedi 5 Février, à 14 h. 30



Adresse télégr. : Célesfi-Paris 8, Avenue de Clichy, PARIS Tél. : Marcadet 24-11 et 24-12

<i>Vitagraph.</i> — La petite Institutrice, comédie sentimentale interprétée par Bessie Lowe (2 affiches, photos).....	1.000 m. env.
<i>Sélection Raoult.</i> — Bill a la Guigne, comique (1 affiche).....	600 —
<i>Sélection Raoult.</i> — Cinéma de la Jungle, dessins animés.....	200 —
<i>Sélection Raoult.</i> — Quand les Femmes voteront, comique (1 affiche).....	300 —
Total.....	2.340 m. env.

(à 3 h. 30)

Super-Film Location

8 bis, cité Trévis	Téléphone : Central 44-93
Les Coulisses du Cinéma n° 3, livrable le 25 février.....	300 m. env.
Les Coulisses du Cinéma n° 4, livrable le 14 mars.....	300 —
La Princesse des Huitres, comédie burlesque à grand spectacle (livrable le 5 mars, 3 affiches) .	1.400 —
Fatty, rival de Picratt, film inédit des célèbres comiques, avec Molly Malone (livrable le 5 mars, 3 affiches).....	700 —

Corrida royale, avec Galitto, Belmonte et Belmontitt (livrable le 5 mars, 1 affiche)	400 m. env.
Total.....	3.100 m. env.

SAMEDI 29 JANVIER**CINÉ MAX-LINDER, 24, Boulevard Poissonnière**

(à 10 heures)

Cinématographes Harry

158 ter, rue du Temple Téléphone : Archives 12-54

LIVRABLE LE 11 MARS 1921

<i>Mack Sennett.</i> — <i>Keyston Comedies.</i> — L'Enlèvement de Miss Pringuett, comique, interprété par Ford Sterling (1 affiche)	325 m. env.
<i>Educational.</i> — Les Cataractes des Snoqualines, documentaire.....	219 —
<i>Frank Brackliss Pictures.</i> — Les Mystères d'un Carton à Chapeau, grand drame d'aventures interprété par Miss Doris Kenyon (3 aff., 1 série de photos)	1.650 —
Total.....	2.194 m. env.

Pour tout ce qui concerne l'installation d'un Poste Cinématographique

ADRESSEZ-VOUS A

La Maison du Cinéma

SERVICE DU MATÉRIEL

PARIS. -- 50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry. -- PARIS

EN VENTE

à la

MAISON DU CINÉMA

(SERVICE DU MATÉRIEL)

**APPAREILS
PROJECTEURS****PATHÉ
GAUMONT
GUILBERT****APPAREILS DE PRISE DE VUES
et MATÉRIEL DE LABORATOIRE****A. DEBRIE**

ET TOUS LES ACCESSOIRES

**50, Rue de Bondy et 2, Rue de Lancry
PARIS**

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE
DE
= FILMS INTERNATIONAUX =

125 RUE MONTMARTRE
MÉTRO: BOURSE

PARIS

MARQUE DÉPOSÉE

TÉLÉGRAPHE: SAFFILMAS-PARIS

TÉLÉPHONE: CENTRAL 69.71



EXPORTATION ET IMPORTATION DE TOUS FILMS

ACHAT - VENTE - PARTICIPATION